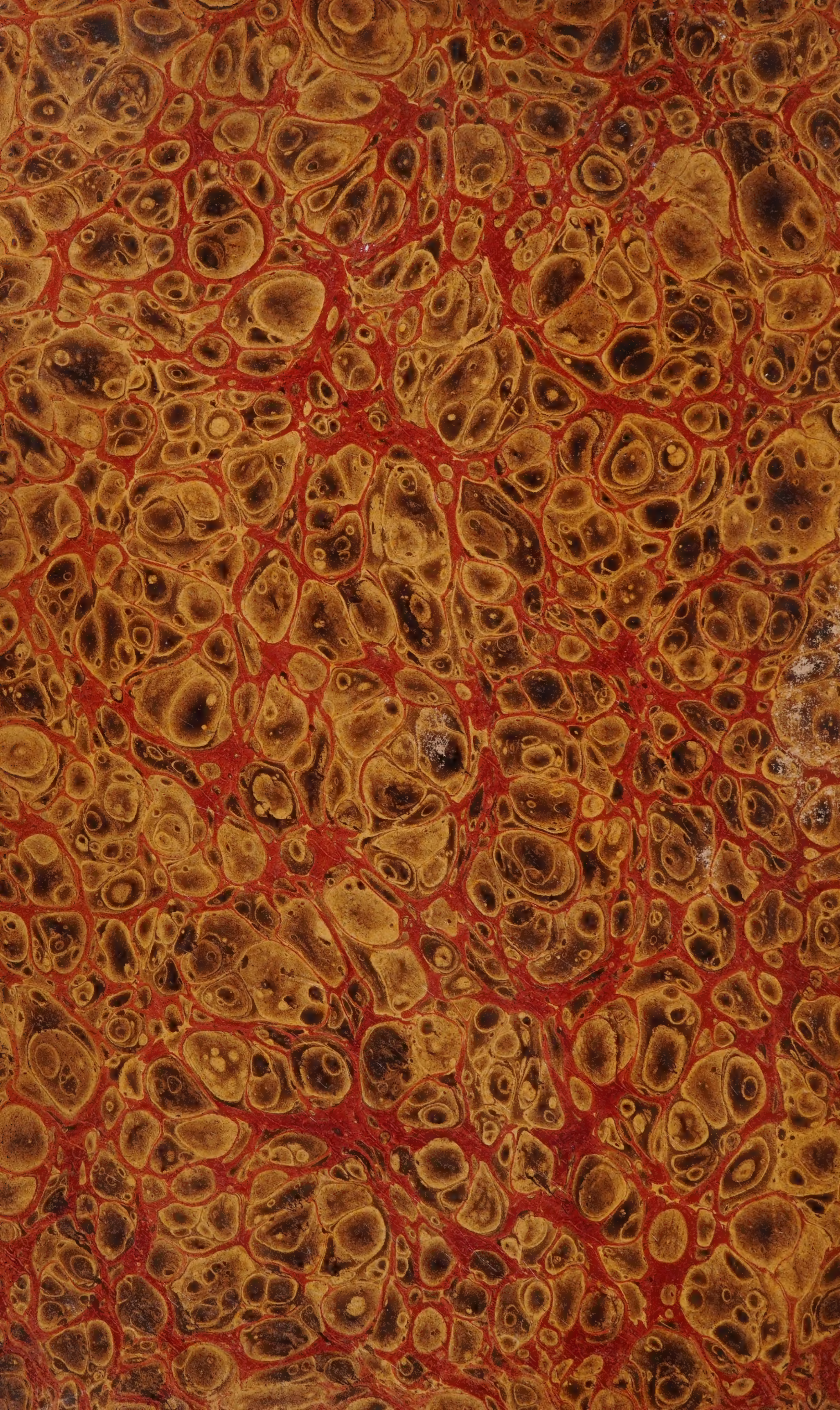
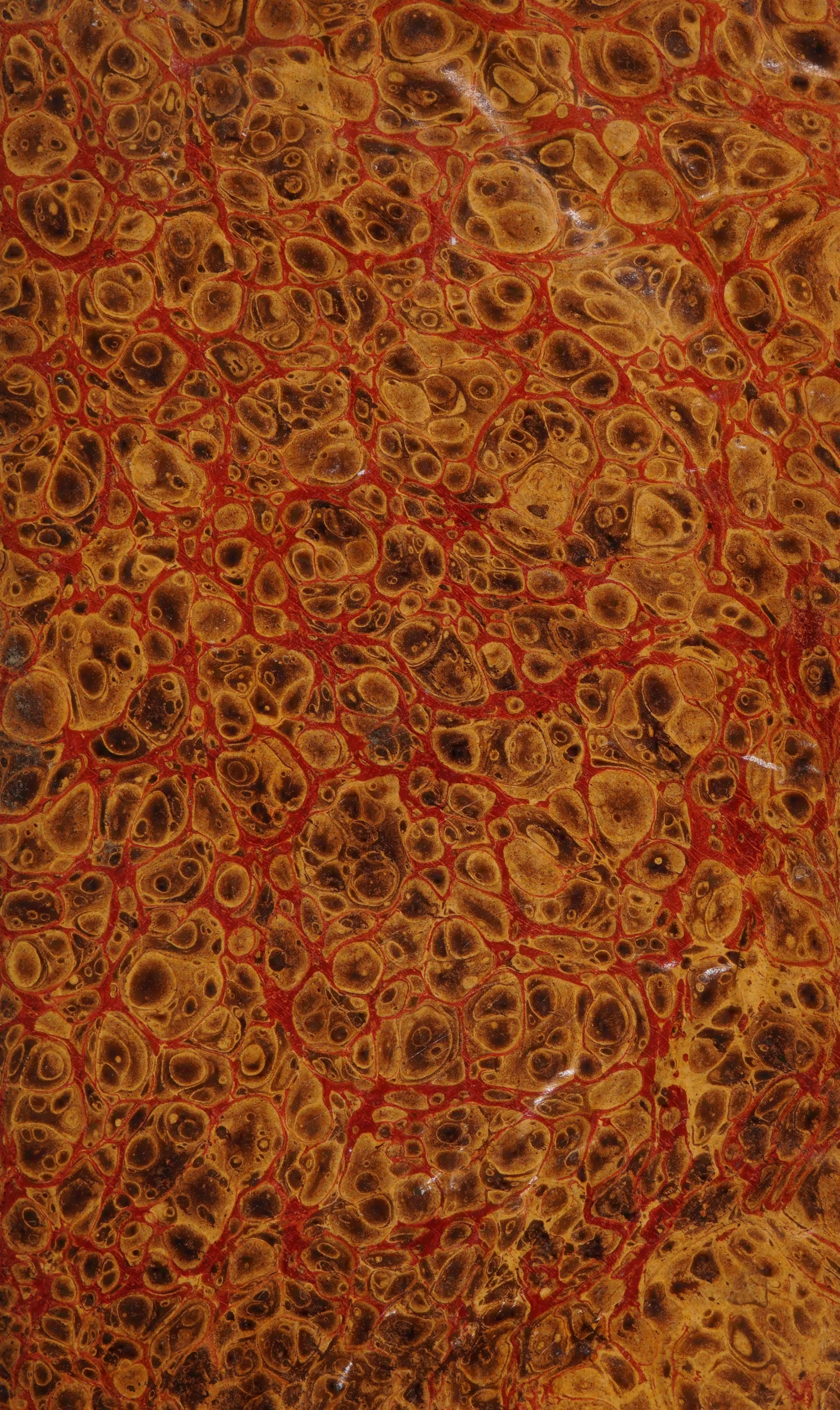






ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME XV.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINE,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

POÉSIES.

TOME I.



PARIS

DELANGLE FRÈRES,
ÉDITEURS-LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXVIII.



NOTICE

SUR LES POËMES DIVERS

ET LES POÉSIES FUGITIVES.

L'un des premiers prosateurs de notre littérature, tant par la clarté de ses idées que par l'élégante simplicité de ses tours et la pureté de ses formes de style, Voltaire distingua de la prose la langue poétique, en conservant à l'une et à l'autre leurs caractères distinctifs, que l'on a trop souvent confondus.

Ce grand poëte, qui, comme il l'a dit lui-même, *bégayait des vers en sortant du berceau*, s'ouvrit une nouvelle route dans la carrière qu'il a si glorieusement parcourue pendant plus de soixante années. Corneille, énergique et sublime malgré ses inégalités, Boileau, si correct et si pur, Racine, si harmonieux et si tendre, dominaient en souverains au sommet du Parnasse. Formé pour ainsi dire à leur école, admirateur sincère et constant de leur génie, le chantre des malheurs d'OEdipe et de la gloire de Henri rivalisa bientôt avec eux d'harmonie, d'élégance, de pureté et de vigueur, et prit dès lors, pour la conserver à jamais, sa place incontestable parmi les chefs de la poésie française. Il joignit aux dons heureux que nous venons de signaler

une admirable souplesse de talent, une étonnante variété de tons, un vif éclat de couleurs, et des proportions de dessin neuves à-la-fois et naturelles. La grace chez lui ne dégénéra point en afféterie, ni l'énergie en âpreté, ni l'innovation en bizarrerie. Inépuisable dans la variété des formes qu'il donnait à l'éloge des belles, des rois, des auteurs, et des grands, il évita l'adulation, et dans ces compositions, en apparence frivoles, il sut mêler d'importantes leçons aux caresses du badinage, et resta toujours inimitable en ce genre éminemment français, qu'il cultivait avec un naturel plein de graces et de charme, avec un goût exquis, avec un ton de convenances avoué par la bonne compagnie, avec cette fleur de délicatesse si fugitive et si délicieuse, qui ne perdit jamais dans ses mains ni la suavité de son parfum, ni la vivacité de ses couleurs.

Qui n'a pas remarqué dans Voltaire tant de nouvelles images, tant de peintures tout-à-fait neuves d'objets sur lesquels ne s'était point encore exercé le pinceau de nos grands poëtes, tant d'idées philosophiques et hardies, qui font véritablement de la poésie la langue des dieux, du goût et de la raison?

C'est avec vérité que La Harpe, dans son bon temps et dans son bon sens, reconnut au Lycée de Paris que, comparé à Voltaire, « aucun poëte peut-être n'a un aussi grand nombre de vers détachés d'une beauté remarquable, de ces vers où une belle idée est rendue avec une précision élégante et noble, de ces vers qui frappent ou par une simplicité énergique, ou par des contrastes aussi justes que brillants, ou par une facilité gracieuse. Son style a tour-à-tour de la rapidité ou de la

mollesse, de la force ou de la douceur, souvent de l'éclat, toujours de la facilité ou de l'intérêt. On peut comparer ces qualités à d'autres, se décider suivant son goût, et motiver plus ou moins sa préférence ; mais celui qui les a, doit sans contredit être compté parmi les grands poëtes; et Voltaire serait du nombre, au moins par le style, n'eût-il fait que *la Henriade.* »

Oui, sans doute; mais l'auteur de *la Henriade* l'est aussi de *la Pucelle*, genre d'épopée tout-à-fait nouveau dans notre langue; mais il a chanté, comme Lucrèce et Pope, la morale la plus pure et la philosophie la plus hardie dans sa *Loi naturelle* et dans ses *Discours en vers;* mais il a donné à la *Satire* une forme nouvelle; mais ses *Épîtres*, de tons et de styles si divers, seront toujours des modèles parfaits; mais ses *Contes* charmants offrent un badinage gracieux et spirituel, une mollesse, un coloris, et un enjouement léger et de bon ton que l'on ne trouve point chez les autres conteurs; mais ses *Poésies fugitives*, plus variées et plus riches à elles seules que les odes d'Anacréon, les petites pièces de Catulle, et même toute l'Anthologie, seront un éternel monument de bonne plaisanterie, de galanterie sans fadeur, de finesse sans affectation, de goût et d'atticisme, comme elles sont un modèle parfait dans l'art de louer, de plaire, et de charmer.

A ce sujet citons ce qu'a dit Palissot, qui remarque judicieusement qu'on trouve dans ces poésies « l'ex-
« pression la plus heureuse, et la plus riche abondance
« d'idées : car, jusque dans les saillies de son imagina-
« tion, Voltaire laissait presque toujours apercevoir le
« philosophe. Ce qui ajoute à l'étonnement, c'est que

« ces fleurs paraissaient ne lui rien coûter : elles nais-« saient pour ainsi dire sous ses pas au milieu de ses « occupations les plus sérieuses. On l'a comparé ingé-« nieusement à Phidias, qui, en travaillant au Jupiter « olympien, couvrait son atelier de fragments d'or et « d'ivoire. Ce qui est peut-être plus étonnant encore, « c'est que ce talent ne l'abandonna jamais. »

M. Daunou, homme d'un goût sûr, d'une grande élévation de sentiments, et d'une justesse remarquable d'idées et de principes, qualités qu'il a étendues fort au-delà de ce qu'on appelle la littérature, a fait pour *la Henriade* un excellent travail qui nous dispense de parler de ce premier des poëmes français.

Nous-même, nous avons placé en tête de *la Pucelle* une notice historique et littéraire qui ne nous laisse rien à dire ici sur cette admirable composition. Quant au *Théâtre*, qui fait aussi partie des Poëmes et des Poésies de Voltaire, une main plus habile que la nôtre tiendra, pour une dissertation préliminaire, la plume si spirituelle et si élégante, à laquelle on doit tant de belles et de gracieuses compositions, admirées à bon droit sur la scène, et qui ne cessent pas de l'être à la lecture.

Nous allons donc nous borner à parler des POÈMES DIVERS et des POÉSIES MÊLÉES dont Voltaire a enrichi le domaine de la littérature française, et qui ont tant ajouté à nos plaisirs comme à la gloire personnelle de leur auteur. Cette section, si brillante, si piquante, si variée, de la vaste et riche collection des ouvrages en vers du chantre de Henri IV, a exigé de notre part beaucoup de recherches et de travaux, même après ce

qu'ont fait les éditeurs de Kehl et tous leurs successeurs. L'ordre chronologique avait été négligé à tel point que, même dans les Poëmes divers, où il était si facile de le rétablir, on avait placé *la Police sous Louis XIV*, qui est de 1743, avant *le Pour et le Contre*, qui fut composé en 1722; et *le Temple du Goût*, qui vit le jour en 1733, après *Jean qui pleure et qui rit*, qui ne fut imprimé qu'en 1772.

Ce désordre n'était pas moins remarquable dans les Poésies mêlées, et il s'y rencontrait en outre une foule d'erreurs de date que nous avons fait disparaître, sinon en totalité, du moins en très grande partie. Aussi ne faudra-t-il pas s'étonner des déplacements assez nombreux que nous avons fait subir à plusieurs piéces très connues, et qu'on était accoutumé à lire à une époque qui, pour avoir été souvent répétée dans les réimpressions, n'en était pourtant pas plus exacte. Au surplus, dans des notes particulières, nous avons rendu compte de nos motifs, que nous croyons trop raisonnables pour qu'ils n'obtiennent pas l'assentiment de nos lecteurs.

Beaucoup de Variantes avaient déja été recueillies par les anciens éditeurs de la Henriade, et depuis par les éditeurs de Kehl. Récemment encore il avait été ajouté à ce travail curieux, qui a pour objet, non pas seulement de conserver de Voltaire tous les vers qu'on peut rassembler, mais aussi de faire considérer comment ce grand poëte retravaillait et perfectionnait sans cesse ses ouvrages, et substituait à tel vers, à tel mot, pourtant fort bons, d'autres vers, et d'autres expressions plus correctes, plus élégantes et plus pittores-

ques : c'est en étudiant, par cette comparaison, les procédés de composition des grands maîtres retouchant leurs ouvrages pour en faire des chefs-d'œuvre, que l'on recueille des principes de goût, que l'on forme son jugement, et que l'on justifie son admiration.

Nous avions déja eu le bonheur de retrouver un grand nombre de Variantes pour le poëme de *la Pucelle :* notre moisson n'a pas été moins productive quand nous avons collationné les Poëmes divers et les autres Poésies de Voltaire avec les premières éditions de ces ouvrages. Nos recherches nous ont plus d'une fois mis à portée de rétablir des vers omis, et de remplacer par la bonne leçon les inexactitudes des textes admis par les éditeurs précédents.

Outre ces améliorations, qui ne sont pas sans quelque importance, nous donnons plusieurs piéces de vers, les unes inédites, les autres omises jusqu'à ce jour, toutes évidemment appartenant à Voltaire. Parmi celles qui lui sont attribuées par les rédacteurs de quelques collections littéraires, nous nous sommes borné à un choix, afin de ne pas nous exposer à déparer par des piéces inférieures, d'ailleurs fort douteuses, le recueil déja si considérable de celui qui ne cessa d'en produire depuis l'enfance jusqu'à la mort. Nous n'avons pas cru devoir nous en rapporter à des assertions vagues et sans preuves, ni admettre des ouvrages dont les véritables auteurs sont connus.

Tels sont les motifs qui nous ont déterminé à rejeter,

1° Une *Épître au duc de R**** (Richelieu), *alors gouverneur du Languedoc*, que l'éditeur de l'Almanach des

Muses de 1775 imprima avec la signature de Voltaire, mais qui n'offre nulle trace de son talent;

2° Deux *Pièces*, publiées en 1790 par Duplain de Sainte-Albine, dans le tome quatrième de ses Lettres au comte de ***, dont l'une est une plate obscénité, et l'autre est due

> A l'auteur inimitable
> De *Peau-d'Ane* mis en vers;

3° Les *Vers à madame de Boufflers*, donnés par le Journal de Paris du 12 janvier 1779, et reproduits dans la plupart des journaux du temps : jolie petite pièce qui est de M. Pons de Verdun;

4° Un *Envoi des Œuvres du grand Frédéric à une Dame :* huitain qui est de M. Le Roy, de Brest;

5° L'*Envoi d'une branche de laurier cueilli sur le tombeau de Virgile*, fugitive spirituelle, qui appartient à La Condamine;

6° *Les Héros du Rhin*, longue pièce de vers de huit syllabes, adressée au duc de La Tremouille, insérée dans l'Almanach des Muses de 1783, composée à l'époque de la guerre de 1734;

7° Des *Vers à M. de C****, qui parurent dans le même recueil pour 1789 : ces deux dernières pièces sont évidemment indignes de Voltaire;

Et plusieurs autres petites pièces admises sans beaucoup de discernement dans les Almanachs littéraires, et même dans le Mercure de France.

Voltaire est assurément assez riche de son propre fonds pour que l'on ne doive pas chercher à grossir le *bagage* avec lequel il est allé *à l'immortalité*.

Nous avons admis ou conservé plusieurs piéces de vers, quoiqu'elles eussent été désavouées par l'auteur; mais on sait qu'il ne faut pas toujours à cet égard ajouter une foi aveugle à ses dénégations. Telles sont l'*Épître à mademoiselle Sallé*, l'*Ode sur le Vrai Dieu*, etc., piéces faibles en effet, parcequ'elles sont de sa première jeunesse, mais dans lesquelles on aime à constater le point de départ d'où ce génie prodigieux prit son vol pour s'élever ensuite à tant de chefs-d'œuvre.

Il y a peu d'années, un de nos bibliographes les plus distingués eut l'idée fort heureuse de rassembler en une même collection et les Poésies de Voltaire déja réunies, et celles qui sont dispersées dans sa Correspondance et dans quelques autres de ses ouvrages. Ce qui était convenable pour un recueil spécial de Poésies de Voltaire ne pouvait convenir pour une édition compléte de ses œuvres, à peine de se résoudre à de doubles emplois considérables.

Fidéle à notre habitude de ne pas surcharger de notes inutiles les OEuvres du grand homme dont nous nous occupons, nous nous sommes borné au strict nécessaire, afin d'éclaircir ce qui eût été obscur, et de justifier ce qui semblerait hasardé. C'est sur-tout dans les *Poésies mêlées* que de plus longues ou plus fréquentes annotations eussent rappelé le mot spirituel de Rivarol, qui comparait certains feseurs de notes à ces douaniers qui attachent des plombs aux gazes d'Italie.

Assurément ce n'est pas sans quelque raison que nous avons, comme pour *la Pucelle*, séparé les Variantes d'avec les Notes. Nous avons en outre composé

des tables alphabétiques très simples pour les *Épîtres* et les *Poésies mêlées*, parceque celles qui existent dans les dernières éditions étaient très incommodes, et fesaient perdre beaucoup de temps aux personnes qui avaient besoin d'y faire des recherches.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur quelques uns des poëmes qui composent la section dont il s'agit ici, et considérons-les sous le rapport tant littéraire que bibliographique, ainsi qu'on en a usé à l'égard de *la Henriade* et de *la Pucelle*.

LE POUR ET LE CONTRE.

Ce fut sous le titre d'*Épître à Uranie* que ce poëme, imprimé dix ans après sa composition, fut d'abord publié, et le plus généralement connu. Il fut l'objet de critiques et d'attaques plus ou moins violentes. On lit dans le *Mercure de France* de 1732 plusieurs ouvrages que l'apparition du *Pour et le Contre* fit naître pour un moment.

1° (Mars 1732). Les ennemis de Voltaire débutèrent par une « *Épître à Uranie* contre les impies. » Elle est composée sur les mêmes rimes que le poëme original : ce qui ne veut pas dire qu'elle soit faite avec le même talent. Le rédacteur du *Mercure* en trouvait « les vers « très convenables en ce temps de carême propre aux « réflexions sérieuses »; et c'était assurément ce qu'il en pouvait dire de mieux, car la lecture de cette Épître était vraiment, et dans toute la force du terme, une œuvre de pénitence.

2° (Avril de la même année). Un certain M. Tane-

vot fit aussi imprimer cinq pages de vers adressés « à « l'auteur de l'*Épître à Uranie.* »

En 1733 un pauvre d'esprit, qui ne pensait pas comme Voltaire, et qui sur-tout n'écrivait pas comme lui, humiliant à-la-fois sa raison et son style, assena sur le public un opuscule en vers libres intitulé : « *La « Religion défendue,* poëme », in-8° de quarante-six pages. Le coupable de cette œuvre pie s'appelait Michel-Chrétien des Champs. On n'aura pas de peine à croire que la défense qu'il entreprenait ne valait pas l'attaque à laquelle il répondait. Il avait pourtant quelques rapports avec Voltaire, car il composait des tragédies ; mais malheureusement elles étaient détestables.

L'*Anti-Uranie*[1] qui fut imprimée en 1763, in-12, à Avignon, était l'ouvrage d'un digne serviteur du bienheureux saint François, qui eut la modestie assez prudente de ne s'annoncer que par les initiales L. P. B. C. (le père Bonhomme, capucin).

Ce ne sont peut-être pas là les seules compositions critiques auxquelles le *Pour et le Contre* ait donné lieu : c'est du moins tout ce que nous avons pu découvrir. Au surplus, ces doctes et pieux écrits fesaient, dans le bon temps, les délices et l'admiration des capucins indignes.

[1] Il parut à ce sujet une *Épître à l'auteur de l'Anti-Uranie,* Troies, 1765, in-8°. C'était, selon Van-Thol, l'ouvrage anonyme de J. C. Courtalon-Delaistre.

TEMPLE DU GOUT.

Ce Temple, dont Voltaire méritait si bien d'être le suprême pontife, lui attira beaucoup de ces persécutions absurdes et barbares que ne manquent jamais de susciter au génie tous les hommes médiocres et même sans talent, qui s'affligent de voir la lumière éclairer leurs ténèbres, les personnes supérieures prendre leur rang, et qui ne peuvent se résoudre à voir prononcer en connaissance de cause sur les opinions de routine dont ils composent leur fonds de littérature.

Voltaire réforma plusieurs jugements erronés, et fixa sur plusieurs écrivains et sur leurs productions l'opinion du public qu'il éclaira.

En voyant aujourd'hui quelles furent les persécutions élevées contre l'auteur de *la Henriade*, contre le plus beau génie de cette époque, par rapport au *Temple du Goût*, au *Mondain*, et aux *Lettres sur les Anglais*, on a véritablement peine à concevoir l'état d'ignorance, de préventions, et d'injustice où se trouvait la France : on s'étonne et l'on s'indigne de toutes les traverses auxquelles fut en butte celui qui fit les délices des esprits bien faits, qui contribua si puissamment à éclairer son siècle, et provoqua toutes ces utiles réformes dont nous jouissons enfin après avoir vaincu le fanatisme, la superstition, l'injustice, et la cruauté de nos lois, de nos institutions, et de nos usages.

Le temps, qui finit par mettre chaque chose à sa place, a confirmé tous les jugements de l'auteur du *Temple du Goût;* et ce poëme charmant, mélange parfait de prose

et de vers, et passant, comme l'a recommandé Boileau,

Du grave au doux, du plaisant au sévère,

cette composition ingénieuse est désormais et pour toujours mise au premier rang des plus agréables ouvrages de notre langue.

LA POLICE SOUS LOUIS XIV.

Il y a lieu de croire que ce petit poëme est du commencement de 1743; du moins voici ce qu'on lit dans une lettre d'envoi datée de Strasbourg le 1er décembre 1744, à M. de La Bruère, rédacteur du *Mercure de France :* « J'ai l'honneur de vous adresser l'ou« vrage ci-joint qui fut composé sous mes yeux, il y « a deux ans, par un jeune homme qui donnait les « plus grandes espérances; il était plein de la lecture « des ouvrages de M. de Voltaire. Vous vous aperce« vrez aisément qu'il approchait de son modèle. Je ne « sais si je me trompe, mais il me semble que, depuis « la fondation des prix, il n'y a jamais eu de meilleure « pièce que celle que je vous envoie. » (*Mercure de France*, décembre 1744, page 53.)

Le poëme de *la Police sous Louis XIV* fut de nouveau inséré dans *le Mercure* de juillet 1772, comme une « piéce de concours pour le prix de l'Académie française, attribuée à M. de V***. »

Au surplus l'Académie française avait offert au concours de poésie de 1743 le sujet suivant : « La Police perfectionnée sous le règne de Louis-le-Grand. » Le programme s'exprimait ainsi : « Il sera permis de

joindre tel autre sujet de louange que l'on voudra, sur quelques actions particulières du feu roi, ou sur toutes ensemble, pourvu qu'on n'excède point cent vers, et on y ajoutera une courte prière à Dieu pour le roi, séparée du corps de l'ouvrage, et de telle mesure de vers que l'on voudra. » Voltaire a dépassé ici le nombre de vers fixé, mais nous ne voyons pas qu'il ait fait de prière.

POÈME DE FONTENOI.

« Le poëme de Fontenoi, dit La Harpe, le seul du genre héroïque dont on se souvienne, sur-tout à cause du nom de Voltaire, est peu digne de l'auteur de *la Henriade*. Il n'y a nulle imagination, et la versification en est généralement médiocre et négligée. Il fut composé avec une précipitation dont il s'est toujours ressenti, malgré les nombreux changements que l'auteur y fit dans sept éditions[1] consécutives, enlevées en peu de temps. C'était la nouvelle du jour; la France était ivre de cette journée et de Louis XV; Voltaire était pour un moment le poëte de la Cour; et ce moment, celui de sa fortune, ne fut en rien celui de son génie. »

[1] La septième édition parut, en 1745, chez Prault, grand in-8° de quarante-huit pages. On y trouve à la fin le *Discours en vers sur les évènements de* 1744, et l'*Épître au Roi*, présentée au camp devant Fribourg le 1er novembre 1744, ainsi que les seize stances, qui sont vraisemblablement de Cideville. (Voir, à ce sujet, dans la *Correspondance*, *Lettre à Cideville*, 9 juin 1745, et *Lettre à Richelieu*, le 20 du même mois.) C'est dans ces stances qu'on lit ce vers que nous avions cru de Voltaire :

« Un roi plus craint que Charle et plus aimé qu'Henri. »

Cette opinion de La Harpe est tranchante, mais son jugement n'est pas dicté par l'équité. Cependant il est vrai de dire que le *poëme de Fontenoi* fut plutôt un acte de patriotisme qu'une inspiration de génie. Voltaire, à chaque nouvelle qu'il recevait de l'armée, jetait sur le papier les vers qui devaient peindre les circonstances de cette glorieuse bataille; la nouvelle du jour était sinon détruite, du moins modifiée par celle du lendemain, et le poëte se trouvait, pour être exact dans le récit d'un événement si récent, présent même à toutes les pensées des Parisiens et de la France, forcé de remanier sans cesse l'ouvrage, et de substituer des vers plus exacts à des vers qui peignaient incorrectement des faits qu'il fallait rendre fidèlement, et de faire ainsi à toute heure des changements qu'il finissait par ne regarder que comme provisoires. On sent combien devaient refroidir sa verve et embarrasser son génie cette contrainte perpétuelle et cette circonspection devenue nécessaire dans une telle conjoncture. Chaque officier, chaque famille voulait voir son nom cité, et Voltaire ne pouvait guère refuser la faveur qu'on ne lui demandait avec tant d'instance que parceque l'on indiquait ainsi l'espoir fondé de parvenir avec des vers immortels aux honneurs de l'immortalité. Quoi qu'il en soit, le *poëme de Fontenoi* n'est pas dépourvu de beaux vers, et, dans un ouvrage de circonstance improvisé au milieu de l'incertitude et refait à la hâte, on ne saurait sans injustice se montrer trop exigeant. Parmi tant d'ouvrages que nos anciennes et nos nouvelles victoires ont produits, le poëme de Voltaire est à-peu-près le seul auquel on n'appliquera pas le mot de Chamfort sur les discours de

réception à l'Académie française, ouvrages de circonstance aussi : « Lorsque j'y jette les yeux, disait l'auteur de Mustapha et Zéangir, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice après la Saint-Jean. »

L'empressement que le public mit à lire cette patriotique production annonce qu'elle avait tout l'intérêt qu'on pouvait en attendre, et qu'elle produisait tout l'effet que le poëte devait s'en promettre.

Nous rappellerons ici, pour compenser la rigueur des arrêts de La Harpe, ce que dit sur le même sujet un critique aussi distingué par la précision élégante de son style que par la justesse de ses observations : « *Le poëme de Fontenoi*, dit Palissot, est resté, et aucun des poëtes contemporains de l'auteur n'a élevé un plus beau monument à la gloire de cette journée. » Le style noble et soutenu qui régne dans cet ouvrage n'appartenait alors qu'à lui seul; il est vrai que le modéle en existait déja dans les belles Épîtres de Boileau à Louis XIV, mais personne n'avait eu le mérite d'en approcher de plus près. M. de La Harpe a jugé ce poëme, qu'il n'eût pas été capable de faire, avec beaucoup de sévérité, dans son Cours de littérature. Nous connaissons peu d'exemples, dans nos meilleurs poëtes, d'une période plus riche et plus nombreuse que celle de l'exorde, si heureusement terminée par ce vers:

Venez le contempler aux champs de Fontenoi.

« On pourrait citer beaucoup d'autres vers, et même des morceaux remarquables, tels que le dénombrement des peuples réunis contre la France :

Louis avec le jour voit briller dans les airs

Les drapeaux menaçants de vingt peuples divers :
Le Belge, qui jadis, etc.

« Et ces vers non moins admirables :

O combien de vertus que la tombe dévore . . . .

« Et ces belles comparaisons :

Le feu qui se déploie, et qui dans son passage
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage ;
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la main,
A travers les mourants s'ouvre un large chemin. »

Nous pourrions citer beaucoup plus, mais les vers que nous venons d'indiquer ou de rappeler suffisent pour prouver que le jugement de Palissot est beaucoup plus équitable que celui de l'Aristarque du Lycée.

La bataille de Fontenoi fut gagnée le 11 mai 1745. Voltaire en reçut la nouvelle à Paris, où il se trouvait alors, le 13 à onze heures du soir. Dès le 20, son poëme était terminé et livré à l'impression : c'est ce qui résulte de sa correspondance à cette époque. Le 27 du même mois, on en était déja à la quatrième édition, et la cinquième fut publiée avant le 29. Vers la mi-juin le poëme fut imprimé à Lille avec l'Épître au roi. Plusieurs autres éditions sortirent des presses de la province. Il fut reproduit, comme « Sixième édition considérablement « augmentée, conforme à la septième faite à Lille, » dans le *Mercure de France* du mois de juin 1745. Vers le mois d'auguste de la même année, il fut mis sous

presse à l'imprimerie royale qui en donna deux éditions in-4°. Les cinq premières publiées par Prault étaient aussi in-4°; les suivantes furent in-8°.

Voltaire avait adressé son poëme au cardinal Quirini par une lettre datée du 17 auguste 1745. Ce prélat le traduisit en vers latins hexamètres, dont Voltaire le remercia le 25 octobre suivant par une lettre en italien accompagnée d'un quatrain latin en vers élégiaques.

Entre autres écrits auxquels le poëme de Fontenoi donna lieu, outre les épigrammes et les parodies, nous citerons les suivants :

1° *Réflexions sur un imprimé intitulé : La Bataille de Fontenoi*, poëme; dédiées à M. de Voltaire. (1745) in-4° et in-8°. (Par un Irlandais nommé Jean Dromgold.) C'est une critique parfois assez judicieuse à laquelle le poëte eut quelque égard.

2° *Avis sincères à M. de Voltaire, au sujet de la sixième édition de son poëme sur la Victoire de Fontenoi* (1745), in-8°.

3° *La Capilotade*, poëme ou tout ce qu'on voudra, 77e *édition.* (Par De Quinsonas.) A Fontenoi (Paris), 1745, in-8°. Satire en vers fort au-dessous du médiocre, suivie d'une prétendue *Apologie du poëme de M. de V*** sur la Bataille de Fontenoi.*

4° *Dissertation sur les poëmes de MM. Boileau, Addison, et de Voltaire.* Cette critique est en général juste et bienveillante.

5° *Lettre familière et raisonnée sur les principaux écrits qui ont paru au sujet de la bataille de Fontenoi.* Paris, Barrois, 1745, in-8°.

6° *Épître au Roi par le premier Marguillier de la pa-*

roisse de Fontenoi (l'avocat Lindet de Semonville). *Vis-à-vis de Fontenoi* (à Paris), 1745, in-4°.

On se souvient aussi d'une petite satire en vers (*Requête du curé de Fontenoi*), composée par Roy, et dont Voltaire parle dans sa *Correspondance*.

LA LOI NATURELLE.

Réunir les maximes d'une philosophie douce, bienveillante et consolatrice au charme d'une poésie enchanteresse; substituer un catéchisme de raison à ces codes prétendus moraux où de ridicules pratiques et d'inutiles privations sont recommandées de préférence aux devoirs et aux vertus, et dans lesquels l'ennui n'est point compensé par le désordre des idées, la platitude du style, et les contradictions des préceptes tantôt pleins de trivialité, tantôt abrutissants de misanthropie : tel fut sans doute le projet de Voltaire lorsqu'il composa les quatre belles épîtres morales qu'il a intitulées : *la Loi naturelle.* Peut-être laissent-elles quelque chose à desirer sous le rapport de la régularité du plan et de l'élévation du style, quand on les compare à l'*Essai sur l'Homme* de Pope; mais peut-être le ton parfois familier de ces épîtres et leur style modéré n'en servent-ils que mieux à faire sentir toute la force des préceptes, tout l'intérêt de la vérité, tout le prix de la morale; et, comme l'a dit La Harpe ailleurs [1] que dans son *Lycée*, on y « trouve une raison plus intéressante, plus aimable, plus rapprochée de nous que dans les poésies philosophiques de Pope, » auquel Voltaire n'a jamais manqué de rendre un juste hommage.

[1] *Éloge de Voltaire.*

Certes dans aucun ouvrage l'homme n'a jamais rendu à la Divinité un hommage à-la-fois plus noble, plus sincère et plus épuré.

Numquam aliud natura, aliud sapientia dixit.

C'était la voix de la raison qui se fesait entendre avec l'autorité qu'elle doit desirer, en inspirant la confiance et en s'exprimant avec clarté et simplicité.

On se doute bien qu'un tel ouvrage était trop philosophique pour ne pas obtenir l'apothéose que les fureurs de l'ignorance ne manquaient pas alors de décerner aux productions les plus honorables pour la nation et les plus propres à l'éclairer : le poëme de *la Loi naturelle* fut l'objet des hurlements du fanatisme, et fut condamné au feu par le parlement de Paris qui, comme le dit Condorcet, « commençait à s'effrayer des progrès de la raison autant que de ceux du molinisme. »

Citons encore Palissot, le plus équitable des juges littéraires du philosophe de Fernei : « L'auteur n'a pas fait d'ouvrage plus intéressant par l'importance de son objet. L'hommage qu'il y rend à la loi naturelle, cette souveraine des religions, suffirait seul pour confondre ceux qui ont calomnié ses principes, et qui se permettent encore de l'accuser d'impiété. Voltaire était sans doute incapable de s'avilir par la superstition; mais ce poëme prouvera combien il savait respecter les idées morales, et principalement celles d'un Dieu rémunérateur et vengeur. Tout ce que les religions peuvent enseigner de véritablement utile, est non seulement reconnu, mais prouvé dans ce bel ouvrage. »

Composé à Potsdam en 1752[1], ce poëme, que Voltaire appelait son *Testament Spirituel*, fut bientôt l'objet de plusieurs critiques, telles que 1° *l'Anti-Naturaliste*, ou *Examen critique du poëme de la Religion Naturelle* (Berlin (Paris), 1756, in-8° pp.); 2° l'*Examen du Voltéranisme en prose et en vers*; et 3° sur-tout, *les Réflexions philosophiques et littéraires sur ce poëme*, par Thomas.

Cette dernière production, fort étendue, renferme quelques observations estimables, présentées sans aigreur, et, comme le dit Thomas lui-même, sans fanatisme.

Le poëme dont nous nous occupons ici parut d'abord en 1752; il fut réimprimé plusieurs fois, notamment en 1756. Son titre alors était ainsi conçu : « *La Religion Naturelle, poëme en quatre parties, au roi de Prusse.* »

Nous avons tiré de ces premières éditions vingt variantes[2] qui n'avaient pas encore été recueillies, quoiqu'elles soient très propres à faire connaître combien Voltaire apportait de soin à la correction de ses vers. Nous avons donné ensuite les imitations que ce grand poëte a faites tant de ses propres ouvrages que de ceux de Lucain et d'autres auteurs.

On trouvera aussi parmi les anciennes Variantes un fragment que, dans un moment de colère tout-à-fait légitime, l'ancien ami de Frédéric composa de verve contre ce monarque. Le portrait est sévère, et n'avait pas été recueilli par les éditeurs de Kehl, ni par plusieurs de leurs successeurs.

[1] Ou dès 1751, chez la margrave de Bareith.

[2] Il en est à-peu-près de même des principaux ouvrages de cette section des *Poésies*.

DÉSASTRE DE LISBONNE.

Voltaire commença par ce poëme son attaque contre l'axiome philosophique TOUT EST BIEN, qu'il ridiculisa ensuite dans le roman de *Candide*. Toujours malade et toujours persécuté, l'auteur du *Désastre de Lisbonne* n'était guère placé dans une disposition soit physique, soit morale, propre à lui faire trouver de la vérité dans ce dogme fort contestable d'ailleurs, et contre lequel l'état du globe et les infortunes humaines fournissent tant et de si puissants arguments. Celui qui dans sa dernière ode a dit :

Si la main des rois et des prêtres
Ébranla le monde en tout temps,
Et si nos coupables ancêtres
Ont eu de coupables enfants,
O triste muse de l'histoire!....
. . . .
Tu n'as vu qu'horreur et délire :
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

Celui qui écrivit si consciencieusement l'Histoire des Nations devait être peu disposé à devenir optimiste.

Le capitaine Paillet [1] qui, à propos du poëme sur le *Désastre de Lisbonne*, cite gravement l'autorité de la dévote madame de Genlis, se formalise grandement de

[1] Auteur de deux gros volumes in-8° de plates injures sur l'Histoire de Voltaire : ouvrage innocent, dont peu de personnes connaissent l'existence, et qui ne nous semble pas destiné à suspendre les éditions du philosophe de Fernei, pas plus que les lucubrations biographiques de M. Mazure et de M. Le Pan.

ce que Voltaire, admirateur de Pope, condamne son axiome favori; comme s'il était du devoir d'un philosophe de tout approuver et de tout louer dans les ouvrages de ses amis, lors même qu'il a la conviction de leur erreur. C'est peut-être la régle de conduite des zoïles de la philosophie, et des successeurs de Fréron et de Geoffroy, tous gens inconséquents et sans conséquence; mais ce ne fut pas celle de Voltaire ni des défenseurs de la vérité, qui ne savent pas approuver tout haut ce qu'ils blâment dans leur conscience.

Au reste, la profonde sensibilité de Voltaire dut être fortement émue à la nouvelle du tremblement de terre qui engloutit Lisbonne: on n'en doute pas quand on sait que le souvenir des forfaits du fanatisme allumait dans son sang, naturellement inflammable, une sorte de fiévre qui bouleversait ses organes et accroissait aussi ses dispositions contre l'optimisme.

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE ET DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

Quoiqu'il éprouvât une légitime aversion pour les massacres atroces et les infames turpitudes dont l'*Ancien Testament* est rempli, quoiqu'il trouvât ridicules les métaphores sans vérité de ces Livres si curieux et même si vénérables, Voltaire avait trop de goût pour fermer les yeux à l'éclat de quelques beautés dont Racine et J.-B. Rousseau avaient tiré un grand parti. On assure que ce fut pour plaire à madame de Pompadour qu'il entreprit de mettre en vers l'*Ecclésiaste* et *le Cantique des cantiques*. Quel que fût son motif, il revêtit des couleurs brillantes de sa poésie *le latin de cuisine* de la

Vulgate, et, appliquant toujours et par-tout les règles de bon goût dont il ne s'écartait que lorsque la colère l'enlevait à son naturel, il rendit l'*Ecclésiaste* moins matérialiste, et remplaça les obscénités du *Cantique des Cantiques* par de la grace sans afféterie et de la volupté sans indécence. Ces deux petits poëmes, qui auraient dû être agréables aux dévots,

Ignoscendà quidem, scirent si ignoscere...

reçurent aussi les honneurs du bûcher auquel on n'avait pas livré tant d'obscénités en tout genre, mais qui menaçait bien plus encore les philosophes que leurs ouvrages.

En effet, si l'on compare les vers de Voltaire avec le texte biblique, on verra combien était absurde la démence des ennemis du philosophe.

Nous avons cité le nom de madame de Pompadour; c'est le cas de rappeler ici que La Harpe s'est trompé quand il a prétendu, contre l'opinion de Condorcet, qu'il n'avait pas été question d'associer Voltaire au projet de faire paraître dévote la favorite de Louis XV, qui n'aurait eu besoin que de ce masque pour calmer les scrupules du roi, fixer son inconstance et faire taire les murmures des prêtres. Il existe à ce sujet deux lettres[1] qui ne laissent aucun doute sur ce projet : elles furent écrites à Voltaire par le duc de La Vallière, le 1er mars et le 22 avril 1756, et contiennent la proposition de traduire en vers les *Psaumes de David* pour la marquise de Pompadour. On remarque dans ces lettres, où il est à-la-fois question de *la Pucelle* et de la *Bible*,

[1] A la suite des *Mémoires sur Voltaire*, publiées en 1826.

de la *Bible* et de *la Pucelle*, de la dévotion et de l'adultère, du roi hébreu et de la maîtresse du roi de France, que Voltaire ne fut pas séduit par les propositions qu'on lui fit, pas plus que par l'espoir d'un chapeau de cardinal, coiffure qui eût été complétement facétieuse sur la tête du chantre de Jeanne. Ainsi il détourna les yeux des enfants écrasés sur la pierre; il laissa les Psaumes pour ce qu'ils sont, les montagnes sauter comme des béliers, les collines bondir comme des agneaux de brebis, et le Jourdain remonter vers sa source. Il se borna à l'*Ecclésiaste* qui renferme quelques leçons utiles, et au *Cantique des cantiques* qui offre de riantes images, et dédia ces poëmes, non pas à madame de Pompadour aspirant à la réputation de dévote, mais bien au roi de Prusse qui n'était pas plus disposé à se convertir qu'à révérer une favorite qui traçait avec les mouches de sa toilette des plans de campagne pour les généraux de Louis XV.

LA GUERRE CIVILE DE GENÈVE.

Ce doit être un sujet de véritable douleur pour la philosophie, que le spectacle de la division entre les philosophes. Sans doute J.-J. Rousseau eut quelques torts envers Voltaire; mais Voltaire manqua d'indulgence, et même d'équité, envers Rousseau. Il faut convenir que le patriarche de Fernei, déja choqué de quelques paradoxes du citoyen de Genève, et d'ailleurs naturellement irritable, trouvait amplement matière à accroître ses dispositions défavorables dans les sorties de l'auteur d'*Émile* contre les philosophes, dans ses écrits contre les spectacles, et dans les réponses

peu mesurées qu'il recevait à ses avances. Toutefois le poëme de *la Guerre de Genève* contrista ses lecteurs. Voltaire n'était plus jeune quand il le composa; et quoiqu'un poëte ait dit :

Facit indignatio versum,

la colère ne tint pas au chantre de Covelle et de Vachine lieu de verve et de chaleur; et il est trop vrai de dire que « cette satire n'affligea que ses amis. »

On trouve dans ce poëme peu d'imagination, une ordonnance assez médiocre, une fable mal tissue, un style faible et négligé, et une absence presque générale de saillies et de gaieté. Ainsi que l'a remarqué Palissot, « Rousseau y ressemble exactement à Marsyas sous le « couteau d'Apollon; et ce n'était point à Voltaire de « réaliser ce que cette fiction mythologique a de ré- « voltant. »

Toutefois, si le chantre de *la Guerre de Genève* fut injuste envers Rousseau, il ne faut pas l'être envers lui. Aussi, après avoir fait la part du blâme, devons-nous avec impartialité faire celle de l'éloge. Certes la tempête du troisième chant est une peinture achevée dont La Harpe n'a pas apprécié les beautés réelles :

Aux cris aigus de l'horrible harpie,
Déja Borée, entouré de glaçons,
Est arrivé du pays des Lapons...., etc.

« On y distinguera, comme l'observe Palissot, ce trait « où la manière d'Ovide est si heureusement imitée « qu'on le croirait d'Ovide lui-même :

La tendre amante, étendant ses beaux bras,
Et, s'élançant vers son héros fidèle,

Disait : « Cher Co..... » L'onde ne permit pas
Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.

On y remarquera aussi la topographie de Genève dans le premier chant; la description du monument consacré à l'Inconstance, et le portrait même de cette volage déesse dans le deuxième chant; quelques bonnes plaisanteries, quelques vers heureux, une belle esquisse de la Renommée dans le quatrième, où l'on voit aussi ce morceau si connu sur les procédés employés pour changer le chanvre en papier qui, brûlé enfin,

Devient fumée aussi bien que la gloire.

Nous avons dû témoigner, au sujet de ce poëme, la juste douleur qu'il excite chez les amis de la philosophie et des lettres. On sent combien il est regrettable que Voltaire et J.-J. Rousseau n'aient pas été rapprochés par l'amitié, comme ils l'ont souvent été par l'objet qu'ils se proposaient l'un et l'autre, la défense de l'humanité, de la raison et de la liberté. C'est le cas de dire avec Chénier en parlant de Rousseau :

O Voltaire! son nom n'a plus rien qui te blesse,
Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevez tous deux l'encens qui vous est dû.
Réunis désormais, vous avez entendu,
Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie!

Au surplus, poëte, et en cette qualité comme par son tempérament, doublement irritable, le philosophe de Fernei pouvait bien lancer *ab irato* des traits acérés et cruels, et même injustement contre ses ennemis et contre ceux qu'on lui représentait comme tels;

mais dans le calme de sa raison sa grande ame s'attendrissait, et il déplorait ses faiblesses : le cœur alors fesait excuser les torts de l'esprit. Voici en effet ce qu'on lit dans une lettre qu'il écrivait le 15 avril 1752 : « J'aurais « voulu supprimer beaucoup de choses qui échappent à « l'esprit dans la jeunesse, et que la raison condamne « dans un âge avancé. Je voudrais de même pouvoir « supprimer les vers contre Rousseau qui se trouvent « dans l'Épître sur la Calomnie, parceque Rousseau a « été malheureux, et qu'en bien des choses il a fait hon« neur à la littérature française. » Mais, comme Voltaire s'en accuse lui-même dans la satire sur *les Cabales:*

Et quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin !

Quel honneur plus grand encore n'a pas fait à la littérature l'autre Rousseau, dont les bizarreries et les actes répréhensibles, fort exagérés par ses ennemis, trouvent leur excuse dans une organisation funeste et dans une mélancolie portée jusqu'à la maladie la plus fâcheuse!

DISCOURS EN VERS.

Nous retrouvons là Voltaire dans le bon temps de ses travaux et dans les belles créations de son génie. La poésie française n'a pas en ce genre de monuments aussi beaux. La philosophie en est pure et juste, il y régne une sensibilité qui touche et qui charme; l'auteur y a varié ses tons avec un art parfait de convenances et de goût; l'enthousiasme en est noble parcequ'il est toujours modéré. Le poëte n'a nulle part mieux connu ni mieux employé l'heureux secret de plaire, de

convaincre et d'instruire. Sa philosophie claire et simple n'en est pas moins profonde, et l'est assurément beaucoup plus que celle de ces Lycophrons de la métaphysique qui croient montrer de la profondeur et de la force quand ils n'offrent que de l'obscurité et de la roideur. Voltaire a dans ces ouvrages prodigué, avec une aisance admirable, les beautés les plus saillantes, un mélange enchanteur de vigueur et de grace, une liaison naturelle d'idées justes, et toujours cette clarté lumineuse et brillante qui rend toutes les pensées accessibles même aux intelligences les plus bornées.

Pope assurément déploie une adresse singulière et un talent remarquable pour la défense de ses systèmes; mais il est froid et trop méthodique. Voltaire au contraire, dans ses sept Discours en vers, s'abandonne avec grace, disserte avec netteté, et ne manque pas d'entraîner par la chaleur communicative de sa conviction. C'est, ainsi que l'a remarqué La Harpe, la « réunion si « rare et jusque-là si peu connue d'une philosophie « consolante et de la plus belle poésie. On doit ap- « plaudir à ces richesses nouvelles et, pour ainsi dire, « étrangères, apportées par Voltaire dans le trésor de « la littérature nationale, et qui ont donné à notre « poésie un caractère qu'elle n'avait pas avant lui. »

Des sept Discours en vers, les quatre premiers sont incontestablement les meilleurs pour le style, quoique les trois derniers renferment aussi de belles pensées rendues en très beaux vers.

Le Discours sur l'*Égalité des conditions* est celui qui est le plus remarquable par l'éclat de la poésie; le second (*sur la Liberté*) prêtait moins peut-être à la versi-

fication à cause de la métaphysique du sujet. Toutefois la composition est animée par la verve et le coloris, autant qu'il était possible à un grand poëte de le faire; et Voltaire en effet y a déployé avec succès toute son habileté. Le Discours *sur l'Envie* est le troisième : il se fait remarquer par de beaux vers et de nobles pensées; on y admire sur-tout le morceau qui le termine :

On peut à Despréaux pardonner la satire. . .

Le quatrième Discours est adressé à Helvétius, et il a pour sujet *la Modération*. C'est, avec le premier, le plus parfait de ces poëmes sous le rapport du style et même de la pensée. La versification en est également suave et brillante, et la correction n'y nuit pas à la facilité.

La *Nature du Plaisir* est le sujet du Discours suivant, plus faible que les précédents, mais qui pourtant n'est pas sans mérite. Chénier, dans son admirable Épître sur *la Calomnie*, a imité la fin de ce Discours, et n'est pas resté au-dessous de son modèle :

Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux.
. . . .
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

Voici les vers de Chénier qui ne souffriront pas du rapprochement que nous fesons ici :

Le dieu qui dans son art instruisit mon enfance
Donne à ses nourrissons un exemple sacré :
Si l'impudent satyre est par lui déchiré,
S'il punit d'un Midas les caprices stupides,
S'il écrase un Python sous ses flèches rapides,

De ses feux bienfesants il mûrit les moissons,
Dans ses douze palais il conduit les saisons ;
Il préside aux concerts des doctes immortelles,
Et sur sa lyre d'or il chante au milieu d'elles.

La *Nature de l'Homme* suit la *Nature du Plaisir*, et le septième Discours traite de la *Vraie Vertu*. Tous deux sont remplis de vers ingénieux dont quelques-uns ont mérité de devenir proverbes. Ces sept Discours réunis au poëme de la *Loi naturelle* formeraient un code précieux de bonne morale et de raison éclairée, qui serait un manuel infiniment plus utile et plus agréable que tant de livres gros ou petits, où le ridicule, les absurdités, l'ennui et l'immoralité réelle absorbent un peu de leçons profitables dont ils empêchent de profiter.

Linguet s'exprime ainsi sur le mérite des Épîtres, et des Discours en vers de ce grand poëte: « En traitant avec noblesse, comme Boileau, des sujets moraux et utiles, M. de Voltaire mêlait dans ses Épîtres la philosophie, la gaieté que Boileau n'avait pas; il y mêlait des peintures du monde, de ces traits énergiques et vrais, dignes de Molière.... »

SATIRES.

Ce genre dans Voltaire a cessé d'être une imitation des formes satiriques des anciens: c'est encore une heureuse innovation, par laquelle il a créé une manière qui lui a complétement réussi jusqu'à ses derniers moments. Il semblait que l'amour de l'humanité et le besoin de défendre la raison contre l'imposture et le fanatisme rajeunissaient les forces de ce redoutable

athlète. En effet *le Mondain*, *le Pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, le *Père Nicodème et Jeannot*, les *trois Empereurs en Sorbonne*, les *Deux Siècles*, les *Systèmes*, etc., n'offrent-ils pas les traits acérés de la satire la plus ingénieuse, une foule de vers qui sont répétés par toutes les bouches, un ton de plaisanterie excellent, les saillies les plus piquantes, et toujours la critique de la sottise, la peinture des mœurs du temps, et l'attaque la plus formidable portée victorieusement à l'hypocrisie, au fanatisme, et à tous ces vices odieux qui ont fait l'opprobre et l'infortune de l'humanité, et qui, sans changer de but, ont revêtu de nouveaux masques pour la poursuivre encore de nos jours? N'est-ce pas un peu le cas de rappeler ce que dit le révérend père Nicodéme, probablement un des ultramontains du temps, et qui dans le nôtre ne manque pas de successeurs? Il s'adresse à ce Jeannot l'hébété qui trouverait encore à présent tant de camarades dignes de lui :

. . . . Malheur à qui s'éclaire !
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
Courage ! Allons ; rends-toi. Lis le *Journal chrétien*.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris dans ses murs
Voit encor, grace à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'arguments rebattus déterminés copistes....
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons....
Jeannot, je te promets un bon canonicat ;
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

En passant disons un mot du *Pauvre Diable*. Quoique Voltaire ait donné à cette satire la date de 1758, il a été reconnu qu'elle ne peut être que de 1760. Il ne commence à en parler dans sa *Correspondance* qu'à la

date du mois de juin de cette dernière année, époque à laquelle parut une plate critique de Voltaire, sous le titre du « *Pauvre Diable*, chant second. » Ce ne fut d'ailleurs que vers la fin de 1759 (lettres du 25 auguste et du 15 décembre) que le patriarche de Fernei connut le héros de cette satire, Siméon Valette, auteur de quelques mauvais vers dans les *Mercures* de 1754 à 1773, etc., sur lequel M. Tourlet publia une notice curieuse dans le *Magasin encyclopédique* de 1811.

Sur un exemplaire in-4° du *Pauvre Diable* on lit ces mots d'envoi écrits ainsi qu'il suit, de la main même de Voltaire : « Mademoiselle Catherine Vadé a l'hon- « neur de vous envoyer cette coïonnerie ; feu Vadé vous « était très attaché. »

Siméon F***, surnommé Valette (ce dernier nom était celui de sa mère), naquit vers 1719 à Montauban, où il mourut en 1800, fesant toujours quelques vers et donnant des leçons de mathématiques. Après avoir eu longtemps sa part des persécutions exercées contre les protestants et avoir voyagé dans les pays étrangers, il rentra dans sa patrie et passa trois mois à Fernei en 1759. Ce fut d'après ses confidences que Voltaire, qui lui donna des secours et des consolations, composa la satire du *Pauvre Diable* qu'il data de 1758, pour dépayser les curieux et faire éviter les applications.

CONTES EN VERS.

C'est dans les *Contes* sur-tout, comme dans les *Romans philosophiques*, que Voltaire est sans modéle, et qu'on peut dire qu'il a créé une nouvelle manière, une manière toute française.

On remarque dans les conteurs en vers qui l'ont précédé l'art de narrer et la naïveté; et dans La Fontaine principalement un abandon et une grace charmante, quoique trop négligée peut-être.

Voltaire, avec plus d'élégance, plus de gaieté, plus de précision, et de poésie, a su varier les teintes de son inimitable coloris. Voluptueux sans grossièreté, il est philosophe sans pédantisme. Ses rapprochements sont ingénieux, ses allusions piquantes, ses réflexions instructives. Linguet l'a dit aussi: « On y trouve la fi-« nesse, la légèreté d'un homme du monde, avec la « dignité, la liberté d'un philosophe. »

ÉPITRES.

En ce genre où Voltaire s'est, avec tant de bonheur, livré à sa prodigieuse facilité, il n'a peut-être pas de rivaux, parceque, comme Horace, il a su varier ses tons, et traiter également bieu le sérieux et le plaisant; comme Boileau, parler et discuter gravement et à propos sur des sujets austères; comme Hamilton, Voiture, Chapelle et Chaulieu, plaisanter d'une manière gracieuse, avec mollesse, avec volupté, avec un enjouement épuré et relevé par la saillie et le trait; toujours homme de bon ton et de bon goût, toujours philosophe et poëte, et conservant, avec mesure, les nuances délicates, les convenances que dicte l'habitude de la bonne compagnie.

Cette partie des poésies de Voltaire peint peut-être mieux qu'aucun autre de ses ouvrages les progrès, la marche, et la maturité de son talent, ainsi que les ressources inépuisables de la souplesse de son génie.

ODES[1].

Quoi qu'en aient dit les censeurs du philosophe de Fernei, toutes les Odes de ce poëte ne sont pas médiocres. Elles offrent de la poésie, de la philosophie, de belles figures, et souvent elles ne sont dépourvues ni de verve ni d'enthousiasme. Assurément les premières, comme tous les débuts, sont marquées par la faiblesse et la négligence; assurément le rhythme lyrique et ce *désordre*, qui pourtant *est un effet de l'art,* n'entraient guère dans la nature de son talent; mais il faudrait être insensible au charme des beaux vers pour ne pas admirer les nobles sentiments et la riche poésie de l'Ode *sur la mort de la princesse de Bareith*, quelques unes des strophes de celle *sur le Fanatisme, sur le Passé et le Présent, sur la Saint-Barthélemi*, tout le début de l'Ode *sur la mort de l'empereur Charles VI,* et ces vers qui acquièrent aujourd'hui un nouveau mérite, sur *la Guerre contre les Turcs:*

> Frappez, exterminez les cruels janissaires,
> D'un tyran sans courage esclaves téméraires,
> Du malheur des mortels instruments malheureux.
> . . . .
> Le Danube est ému, la Tauride est tremblante,
> Le sérail s'épouvante,
> L'univers applaudit.

[1] On a dit que l'*Ode sur sainte Geneviève* est une imitation d'une ode latine du jésuite Le Jay (sous lequel Voltaire étudia la rhétorique). Ajoutons, en faveur des personnes qui voudraient comparer l'imitation avec l'orignal, qu'on le trouve dans sa *Bibliotheca rhetorum;* Paris, Dupuis, 1725, in-4°. Tome II, page 709 à 711.

C'est trop supporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrétiens....
Écoutez Pallas qui vous crie :
. . . .
Je veux ressusciter Athènes,
Qu'Homère chante vos combats ;
Que la voix de cent Démosthènes
Ranime vos cœurs et vos bras.
Sortez, renaissez, arts aimables,
De ces ruines déplorables
Qui vous cachaient sous leurs débris....

POÉSIES MÊLÉES.

« En ce genre, Voltaire n'a eu ni supérieurs ni ri-« vaux. » C'est Palissot qui s'exprime en ces termes et qui continue ainsi : « Plusieurs de nos poëtes se sont « distingués par des pièces plus ou moins piquantes; « aucun n'en a produit un aussi grand nombre et n'en « a fait de plus exquises. Le ton de la meilleure éduca-« tion, l'atticisme, la gaieté, les graces, la variété se « trouvent réunies dans ce recueil à l'expression la plus « heureuse et à la plus riche abondance d'idées; car, « jusque dans les saillies de son imagination, Voltaire « laissait presque toujours apercevoir le philosophe. « Ce qui ajoute à l'étonnement, c'est que ces fleurs pa-« raissaient ne lui rien coûter : elles naissaient, pour « ainsi dire, sous ses pas au milieu de ses occupations « les plus sérieuses... Il est même remarquable que, en « vieillissant, il mêlait à ses pièces une teinte de sen-« sibilité douce et tendre qui en augmentait le prix. »

« S'il parle aux rois, aux grands, aux femmes, aux « beaux-esprits, dit La Harpe, c'est le tact le plus sûr

« de toutes les convenances, avec l'air d'être au-dessus « de toutes les formes; c'est cette familiarité libre et « pourtant décente qui laisse au rang toutes ses pré- « rogatives et au talent toute sa dignité. »

Même dans ces ingénieuses bagatelles, qu'à tort on croirait frivoles, Voltaire a conservé toute sa supériorité de grand poète, d'homme de goût, et d'homme de bon ton. Ces pièces fugitives, *qui lui coûtaient si peu et qui nous font tant de plaisir*, étincellent de beautés poétiques de tout genre : galanterie fine, sentiment exquis, facilité brillante, perfection de tous les tons, intarissable gaieté, allusions ingénieuses, mélange admirable de plaisanterie et de raison; c'est Achille un moment déguisé en jeune fille, et qui en prend les graces; c'est Apollon, déposant un instant les traits qui doivent immoler Python, et qui joue de la lyre au milieu des neuf sœurs.

LOUIS DU BOIS.

POËMES

DIVERS.



LA BASTILLE.

1717.

Or ce fut donc par un matin, sans faute,
En beau printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
Un mien valet, qui du soir était ivre :
« Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là ;
C'est lui, sans doute, et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens. »
Et moi de dire alors entre mes dents :
« Gentil puîné de l'essence suprême,
Beau Paraclet, soyez le bienvenu !
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime? »
En achevant ce discours ingénu,
Je vois paraître au bout de ma ruelle,
Non un pigeon, non une colombelle,
De l'Esprit saint oiseau tendre et fidèle;
Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
Monstres crochus que l'enfer a formés.
L'un près de moi s'approche en sycophante;
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton cafard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.
« Mon fils, dit-il, la cour sait vos mérites;
On prise fort les bons mots que vous dites,

Vos petits vers, et vos galants écrits;
Et, comme ici tout travail a son prix,
Le roi, mon fils! plein de reconnaissance,
Veut de vos soins vous donner récompense,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans un de ses châteaux.
Les gens de bien qui sont à votre porte
Avec respect vous serviront d'escorte;
Et moi, mon fils, je viens de par le roi
Pour m'acquitter de mon petit emploi. »
« Trigaud, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début; c'est me jouer d'un tour:
Je ne suis point rimeur suivant la cour;
Je ne connais roi, prince, ni princesse;
Et, si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
Je les respecte, ils sont dieux sur la terre;
Mais ne les faut de trop près regarder:
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre.
Partant, vilain, retournez vers le roi;
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis; c'est trop d'honneur pour moi;
Il ne me faut tant de cérémonie:
Je suis content de mon bouge; et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille;
Mes biens sont purs, mon sommeil est facile,
J'ai le repos; les rois n'ont rien de mieux. »
J'eus beau prêcher, et j'eus beau m'en défendre,

Tous ces messieurs, d'un air doux et benin,
Obligeamment me prirent par la main:
« Allons, mon fils, marchons. » Fallut se rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit
En coche clos vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard'd'un pareil logement!
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant avec douce manière
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises, commodités.
« Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,
De ses rayons n'y porta la lumière;
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur,
Vous y serez avec plus de fraîcheur. »
Puis me fesant admirer la clôture,
Triple la porte, et triple la serrure,
Grilles, verrous, barreaux de tout côté,
« C'est, me dit-il, pour votre sûreté. »
Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'est délicate ni forte:
De ce beau mets je n'étais pas tenté;
Mais on me dit: « C'est pour votre santé;
Mangez en paix, ici rien ne vous presse. »
Me voici donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, logé fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Trahi de tous, même de ma maîtresse.

O Marc-René, que Caton le censeur
Jadis dans Rome eût pris pour successeur,
O Marc-René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer,
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer :
Que quelque jour le bon Dieu vous le rende !

VARIANTES

DE LA BASTILLE.

v. 34. Faquin, lui dis-je.

v. 52. J'eus beau parler, et j'eus beau me défendre,
Tous ces messieurs, d'un air doux et badin,
Obligeamment, etc.

v. 66. N'y fit briller sa trop vive lumière.

v. 81. Sans passe-temps, sans amis, sans maîtresse.

v. 85. Fait ici-bas gens de bien murmurer.

NOTES
DE LA BASTILLE.

Les *Mémoires sur la Bastille* disent que Voltaire fut mis à la Bastille le 17 mai 1717 : c'était le lendemain de la Pentecôte. Les *Mémoires de Dangeau* parlent de cet événement, à la date du 19 mai 1717, comme d'un fait récent, mais dont ils ne donnent pas le jour. Un registre manuscrit que j'ai vu, et qu'on m'a dit être l'original, porte au 16 mai l'entrée de Voltaire à la Bastille ; ce qui est d'accord avec le texte même de sa pièce. Ces témoignages ne laissent aucun doute sur l'année. Voltaire indique lui-même dans sa pièce le jour où l'on vint l'arrêter. On a dit que ce fut parcequ'on le soupçonna d'être auteur de vers satiriques intitulés : *Les j'ai vu*. B.

v. 82. O Marc-René, que Caton le censeur...

Marc-René de Voyer d'Argenson, alors lieutenant de police. M. de Voltaire ne parle point ici de M. d'Argenson du même ton que dans le *Siècle de Louis XIV*, ou dans le petit poëme sur *la Police*. Mais M. d'Argenson fut plus haï qu'estimé tant qu'il vécut : après sa mort, on lui a rendu justice, et même plus que justice. (*Édit. de Kehl.*)—Voyez les notes du poëme de *la Police sous Louis XIV*. (L. D. B.)

LE POUR ET LE CONTRE.

1722.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS DE KEHL.

Ce petit poëme est un des premiers ouvrages où M. de Voltaire ait fait connaître ouvertement ses opinions sur la religion et la morale. Nous ignorons quelle est la femme à qui l'auteur l'avait adressé. Il est du temps de sa jeunesse, et antérieur à ses querelles avec J. B. Rousseau, qui parle de cet ouvrage comme d'une des raisons qui l'ont éloigné de M. de Voltaire; délicatesse bien singulière dans l'auteur de tant d'épigrammes où la religion est tournée en ridicule. Rousseau croyait apparemment qu'il n'y avait de scandale que dans les raisonnements philosophiques; et que, pourvu qu'un conte irréligieux fût obscène, la foi de l'auteur était à l'abri de tout reproche.

Au reste cet ouvrage a le mérite singulier de renfermer dans quelques pages, et en très beaux vers, les objections les plus fortes contre la religion chrétienne, les réponses que font à ces objections les dévots persuadés et les dévots politiques, et enfin le plus sage conseil qu'on puisse donner à un homme raisonnable qui ne veut connaître sur ces objets que ce qui est nécessaire pour se bien conduire. La fameuse profession de foi du *Vicaire savoyard* n'est presque qu'un commentaire éloquent de cette épître, et de quelques morceaux du *Poëme de la Loi naturelle*.

LE POUR ET LE CONTRE.

A MADAME DE RUPELMONDE.

1722.

Tu veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucréce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
Aux superstitions j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Et que ma philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau,
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens,
De ma religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égarements
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Viens, pénétre avec moi, d'un pas respectueux,
Les profondeurs du sanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce, et qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père:
On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa des humains à lui-même semblables,
Afin de les mieux avilir;
Il nous donna des cœurs coupables,

Pour avoir droit de nous punir;
Il nous fit aimer le plaisir,
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à son image,
On l'en voit soudain repentir,
Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage.
Aveugle en ses bienfaits, aveugle en son courroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.
Il ordonne à la mer de submerger le monde,
Ce monde qu'en six jours il forma du néant.
Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent:
Non; il tire de la poussière
Une race d'affreux brigands,
D'esclaves sans honneur, et de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorants
Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères?
Va-t-il dans le chaos plonger les éléments?
Écoutez; ô prodige! ô tendresse! ô mystères!
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfants.

Il est un peuple obscur, imbécile, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations:
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,

Se fait concitoyen de ce peuple odieux;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance;
Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Long-temps, vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice;
Il prêche enfin, trois ans le peuple iduméen,
Et périt du dernier supplice.
Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous
N'était-il pas d'un prix assez noble, assez rare,
Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile!
Quoi! l'on me vantera sa clémence facile,
Quand remontant au ciel il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abymes,
Et quand, par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits!
Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère,
Sur ses derniers enfants l'erreur d'un premier père;
Il en demande compte à cent peuples divers
Assis dans la nuit du mensonge;
Il punit au fond des enfers
L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer et sauver l'univers!
Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,

Que l'erreur entretient dans un si long sommeil,
Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées
Pour n'avoir pas su qu'autrefois,
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix?
Je ne reconnais point à cette indigne image
Le dieu que je dois adorer :
Je croirais le déshonorer
Par une telle insulte et par un tel hommage.

Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux
Une voix plaintive et sincère.
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire;
Mon cœur est ouvert à tes yeux :
L'insensé te blasphème, et moi, je te révère;
Je ne suis pas chrétien; mais c'est pour t'aimer mieux.

Cependant quel objet se présente à ma vue!
Le voilà, c'est le Christ, puissant et glorieux.
Auprès de lui dans une nue
L'étendard de sa mort, la croix brille à mes yeux.
Sous ses pieds triomphants la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il sort victorieux :
Son régne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs;
Ses exemples sont saints, sa morale est divine;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine;

Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité,
A toi, que la nature honora d'un génie
Qui seul égala ta beauté.
Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main, dans le fond de ton cœur,
La religion naturelle ;
Crois que de ton esprit la naïve candeur
Ne sera point l'objet de sa haine immortelle ;
Crois que devant son trône, en tout temps, en tous lieux,
Le cœur du juste est précieux ;
Crois qu'un bonze modeste, un dervis charitable,
Trouvent plutôt grace à ses yeux
Qu'un janséniste impitoyable,
Ou qu'un pontife ambitieux.
Eh ! qu'importe en effet sous quel titre on l'implore ?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.
Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus :
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices ;
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

NOTES

DU POUR ET DU CONTRE.

On a attribué cet ouvrage à l'abbé de Chaulieu, parce-qu'il y a en effet quelque ressemblance entre cette pièce et celle du Déiste, qui commence par ces mots :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides.
Déja venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

La marquise de Rupelmonde était fille d'Yves marquis d'Alègre, maréchal de France, qui mourut à quatrevingts ans gouverneur de Metz, le 9 mars 1733. Elle était sœur de madame de Maillebois et de madame de Barbesieux dont le mari fut ministre de la guerre. Mariée à un seigneur flamand, elle eut de lui un fils (Yves-Marie de Récourt de Lens, comte de Rupelmonde) qui fut tué en Bavière le 15 avril 1745. Madame de Rupelmonde avait été en 1725 nommée par le roi l'une des douze dames du palais de la reine. Quoi qu'on en ait dit, ce n'est pas elle, c'est sa bru (Marie-Chrétienne-Christine de Gramont, comtesse de Rupelmonde) qui, veuve depuis 1745, fit profession aux Carmélites du faubourg Saint-Germain à Paris, le 8 octobre 1751, jour auquel l'abbé Poulle prononça le sermon de prise d'habit. La marquise de Rupelmonde mourut en 1752. L. D. B.

v. 1. Tu veux donc, belle Uranie.

Cette pièce est plus connue sous le titre d'*Épître à Uranie*. B.

LA MORT

DE MLLE LE COUVREUR,

CÉLÈBRE ACTRICE.

1730.

Que vois-je? quel objet! Quoi! ces lévres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Éprouvent du trépas les livides horreurs!
Muses, Graces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage!
Que vois-je? c'en est fait, je t'embrasse, et tu meurs!
Tu meurs; on sait déja cette affreuse nouvelle;
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les beaux-arts éperdus
S'écrier en pleurant, Melpoméne n'est plus!
    Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels?
    Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Gréce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle;
Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés:
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle!
Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez!

Non, ces bords désormais ne seront plus profanes;
Ils contiennent ta cendre; et ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau!
Voilà mon Saint-Denis; oui, c'est là que j'adore
Tes talents, ton esprit, tes graces, tes appas:
Je les aimai vivants, je les encense encore
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur et les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire;
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition?
Quoi! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?
O rivale d'Athène, ô Londre! heureuse terre!
Ainsi que les tyrans vous avez su chasser
Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire, et tout récompenser;
Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire;
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le sublime Dryden, et le sage Addison,
Et la charmante Ophils, et l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire:
Et Le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits, les rois, et les héros.
Quiconque a des talents à Londre est un grand homme.
L'abondance et la liberté

Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce et de Rome.
Des lauriers d'Apollon dans nos stériles champs
La feuille négligée est-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talents?

VARIANTES

DE LA MORT DE MLLE LE COUVREUR.

V. 13. Dans les premières éditions on lisait :

Qu'à ces arts désolés font des prêtres cruels,
Un objet digne des autels
Est privé de la sépulture!
Et dans un champ profane on jette à l'aventure
De ce corps si chéri les restes immortels?
Non, ces bords désormais, etc.

V. 48. Après ce vers, on lisait ceux-ci :

Le génie étonnant de la Grèce et de Rome,
Enfant de l'abondance et de la liberté,
Semble, après deux mille ans, chez eux ressuscité.
O toi, jeune Sallé *, fille de Terpsichore,
Qu'on insulte à Paris, mais que tout Londre honore,
Dans tes nouveaux succès, reçois avec mes vœux
Les applaudissements d'un peuple respectable,
De ce peuple puissant, fier, libre, généreux,
Aux malheureux propice, aux beaux-arts favorable.
Des lauriers d'Apollon, etc.

* Mademoiselle Sallé, célèbre danseuse de l'Opéra de Paris, était alors en Angleterre.

NOTES

DE LA MORT DE MLLE LE COUVREUR.

Le prince royale de Prusse, depuis Frédéric II, a mis cette pièce en musique. B.

v. 20. Non, ces bords désormais ne seront plus profanes.

Elle fut enterrée au bord de la Seine, non près du Pont-Royal comme on l'a souvent dit, mais au coin de la rue de Bourgogne, non encore pavée. C'est Voltaire lui-même qui nous apprend cette particularité dans une lettre à mademoiselle Clairon, de l'année 1765. Il en avait déjà parlé dans sa *Conversation de monsieur l'intendant des menus en exercice avec M. l'abbé Grisel*, 1761. Monnet, dans son *Anthologie française*, tome I, page 166, rapporte qu'on disait que mademoiselle Le Couvreur avait été enterrée dans le jardin de l'abbé d'Amfreville. B.

v. 44. Et la charmante Ophils.....

Anne Oldfield ou Oldfields, illustre actrice anglaise, morte le 23 octobre 1730, fut enterrée à l'abbaye de Westminster. B.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

1732.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux, de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art et ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple, et fait pour les dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate, et du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables:
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empyrée.
On n'y voit point Mars et sa Cythérée,
Car la discorde est toujours avec eux:
L'Amitié vit avec très peu de dieux.
A ses côtés sa fidèle interprète,
La Vérité, charitable et discrète,

Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche, et chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains
Où sont écrits les bienfaits des humains,
Doux monuments d'estime et de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure :
L'histoire est courte, et le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit.
Or des humains quelle est donc la manie?
Toute amitié de leur cœur est bannie,
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle ;
En la fuyant chacun s'y dit fidéle ;
Ainsi qu'on voit, devers l'état romain,
Des indévots chapelet à la main.
De leurs propos la déesse en colère
Voulut enfin que ses mignons chéris,
Si contents d'elle, et si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré pourpris,
Fixa le jour, et promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, sincère,
Tendre comme elle, et digne d'être admis,
S'il se pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé, viennent d'un vol rapide

Tous nos Français, que la nouveauté guide :
Un peuple immense inonde le parvis.
Le temple s'ouvre : on vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vient un courrier, qui dit qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, et prix, et temple, abandonnèrent,
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très cher concurrent.
  Quatre dévots, à la mine discréte,
Dos en arcade, et missel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,
Et tout brûlants de l'amour du prochain,
Psalmodiaient, et bâillaient en chemin.
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dîmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion.
On confessa mon vieux ladre au plus vite ;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le curé du lieu
Pour son voyage au Pays du bon Dieu.
Ses trois amis gaiement lui marmottèrent
Un *oremus*, en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, et vers la cour trottèrent ;
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En se jurant fraternité sincère,

Les yeux baissés va chez le cardinal
De jansénisme accuser son confrère.
Gais et brillants, après un long repas,
Deux jeunes gens, se tenant sous les bras,
Lisant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et, détonnant quelques chansons nouvelles,
Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'Amitié l'autel ensanglantèrent;
Et le moins fou laissa, tout éperdu,
Son tendre ami sur la place étendu.
Plus loin venaient, d'un air de complaisance,
Lise et Chloé, qui, dès leur tendre enfance,
Se confiaient leurs plaisirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs,
Se caressant, se parlant sans rien dire,
Et sans sujet toujours prêtes à rire:
Mais toutes deux avaient le même amant;
A son nom seul, ô merveille soudaine!
Lise et Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine.
Enfin Zaïre y parut à son tour
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour!
Que fait ici cette triste déesse?
Tout y languit; je n'y vois point l'Amour.
Elle sortit; vingt rivaux la suivirent;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.

Dieu sait alors où ma Zaïre alla.
De l'amitié le prix fut laissé là ;
Et la déesse en tous lieux célébrée,
Jamais connue et toujours desirée,
Gela de froid sur ses sacrés autels :
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

VARIANTES

DU TEMPLE DE L'AMITIÉ.

V. 16.* Après ce vers on lisait :

La déité de ces lieux écartés
Est sans trépied, sans prêtres, sans oracles,
Sans *oremus*, fait très peu de miracles ;
Elle est au rang des saints les moins fêtés.
A ses côtés, etc.

v. 17. La déité de cet obscur séjour,
Reine sans faste, et femme sans intrigue,
Divinité sans prêtres et sans brigue,
Est peu fêtée au milieu de sa cour.
A ses côtés, etc.

v. 31. Du bienfaiteur noblement oubliés,
Par son ami sans regret publiés.

v. 33. A l'amitié nul d'eux ne sacrifie.

v. 41 et 42*. Chacun se dit à son culte fidèle ;
Ses ennemis ne jurent que par elle.
A ses côtés, etc

v. 43. Froid par dégoût, amant par vanité,
Chacun prétend en être bien traité.
De leurs propos, etc.

v. 45*. On dit qu'un jour la déesse en colère.

v. 57. Deux courtisans flatteurs d'un commun maître;
Par l'intérêt depuis long-temps unis,
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courrier, qui leur dit qu'à l'instant
Auprès du prince un poste était vacant.
Nos deux amis, etc.

v. 71. L'un, riche abbé, prélat à l'œil oblique,
Au menton triple, au col apoplectique,
L'estomac plein d'un pâté d'esturgeon,
Fut pris en bref d'une indigestion.
Ses trois amis au temple le laissèrent,
Le bénéfice en leur cœur dévorèrent;
Et le trio, dévotement rival, etc.

Autre version:

Au menton triple, au col apoplectique,
Sur le chemin de Conflans à Gaillon*,
Fut pris en bref d'une indigestion.

v. 80*. Un *orémus*, en leur cœur dévorèrent.

v. 91. Près de l'autel ensemble ils accouraient.
Nos étourdis pour rien se querellèrent,
Flamberge au vent dans le temple escrimèrent;
Et le moins fou, etc.

v. 96. Plus loin venaient, d'un air de complaisance,
Nonchalamment clochant sur leurs patins,
Lise et Chloé, qui, dès leur tendre enfance,
Se confiaient tous leurs petits desseins,
Se caressant, etc.

* Maisons de campagne des archevêques de Paris et de Rouen. Ces deux prélats étaient alors des gourmands célèbres.

v. 102. Elles s'aimaient, hélas! si tendrement!
Nos deux beautés en public s'embrassèrent :
Un jeune amant passa dans le moment,
Lise et Chloé pour lui se décoiffèrent.
Enfin, etc.

Une autre édition porte :

Mais Richelieu passa dans le moment,
Lise et Chloé, etc.

v. 106. Enfin Thémire à son tour y parut,
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse;
Mais l'Amitié soudain la reconnut.
Allez, allez, vous vous trompez, dit-elle :
Ce n'est pas moi qu'il vous faut aujourd'hui :
C'était l'Amour que vous cherchiez, ma belle;
Gardez-vous bien de me prendre pour lui.
L'autre deux fois ne se le fit redire;
Le dieu d'amour est celui de Thémire.
Elle partit, aucun ne demeura.
De l'Amitié, etc.

NOTES

DU TEMPLE DE L'AMITIÉ.

v. 84. Les yeux baissés va chez le cardinal.

Le cardinal de Fleury.

Voltaire adressa *le Temple de l'Amitié* à la baronne de Fontaine-Martel et à un de ses amis. Voyez *Poésies mêlées*, année 1733. (L. D. B.)

LE TEMPLE DU GOUT.

1783.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

Le Temple du Gout a fait à M. de Voltaire plus d'ennemis peut-être que ceux de ses ouvrages où il a combattu les préjugés les plus puissants et les plus funestes.

On ne pardonna point à l'auteur de *la Henriade*, d'*OEdipe*, de *Brutus*, et de *Zaïre*, d'oser juger les poëtes du siècle passé, trouver des défauts dans Corneille, dans Racine, dans Despréaux, et apprécier ce qu'on était convenu d'admirer. Cependant un demi-siècle s'est écoulé, et il n'y a peut-être pas un seul des jugements du *Temple du Goût* qui ne soit devenu l'opinion générale des hommes éclairés.

Nous croyons devoir dire un mot des variantes de ce poëme.

La critique conseillait à M. de Voltaire de ne point faire de vers dans sa vieillesse, et de ne pas aller en Allemagne. Il n'a point profité de ces conseils, et nous y aurions beaucoup perdu s'il avait suivi le premier. Il a laissé subsister ces vers pour éviter apparemment qu'on lui reprochât de les avoir ôtés ; mais il a supprimé :

> Donnez plus d'intrigue à Brutus,
> Plus de vraisemblance à Zaïre ;

parceque ces conseils de la critique étaient moins l'expression de son jugement qu'un sacrifice qu'il fesait à l'opinion publique du moment.

Il a supprimé également quelques louanges qui n'étaient que des compliments de société, et qui, dans un ouvrage lu par toute l'Europe et destiné pour la postérité, auraient contrasté avec les jugements sévères, mais justes, que contient le reste du poëme.

Il n'a pas cru devoir conserver non plus les éloges qu'il avait donnés d'abord au cardinal de Fleury, parceque le cardinal se rendit, peu de temps après, l'instrument de la haine des cagots contre M. de Voltaire, quoiqu'il les méprisât autant que M. de Voltaire lui-même pouvait les mépriser.

Toutes les fois qu'un homme de lettres loue un ministre ou un prince, il conserve le droit d'effacer ses éloges, s'ils cessent de les mériter.

LETTRE A M. DE CIDEVILLE[1]

SUR LE TEMPLE DU GOUT.

Monsieur, vous avez vu et vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue et exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre : chacun fournissait ses idées, et je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de *** disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres et de professeurs luthériens ou calvinistes; qu'en cherchant l'article de César, il n'avait rencontré que celui de Jean Cæsarius*,

[1]* Pierre-Robert Le Cornier de Cideville, conseiller au parlement de Normandie, né à Rouen, le 2 septembre 1693, mourut le 5 mars 1776. Il fut très long-temps lié avec Voltaire qu'il négligea de peur de se compromettre. Voyez la lettre à l'abbé Du Vernet, datée du 15 janvier 1772. La correspondance entre Cideville et Voltaire se termina en 1765 : la dernière lettre que l'auteur de la Henriade ait écrite à ce conseiller est du 30 auguste de cette année. (L. D. B.)

* La manière dont Bayle a écrit ces deux noms les lui a fait placer à quelque distance l'un de l'autre, c'est ce que n'a pas aperçu Voltaire. Cæsarius est le premier article de la lettre C; César est le soixante-douzième.

professeur à Cologne; et qu'au lieu de Scipion, il avait trouvé six grandes pages sur Gaspard Scioppius. De là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome dans la bibliothèque du *Temple du Goût.*

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'*Histoire de l'académie française;* que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de Balesdens, de Porchères, de Bardin, de Baudoin, de Faret, de Colletet, et d'autres pareils grands hommes, et je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures lettres que Voiture; on disait que Saint-Évremont n'aurait jamais dû faire de vers, et qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé : et moi, qui trouve toujours tous les livres trop longs, et sur-tout les miens, je réduisais aussitôt tous ces volumes à très peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le secrétaire du public. Si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je sais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du *Temple du Goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un malintentionné qui puisse avancer que le château

de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, et soutenir que Le Brun, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent qu'il est impie de mettre des filles de l'Opéra, Lucréce, et des docteurs de Sorbonne dans le *Temple du Goût.*

Des auteurs auxquels on n'a point pensé crient à la satire, et se plaignent que leurs défauts sont désignés, et leurs grandes beautés passées sous silence; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie; et ils appellent le *Temple du Goût* un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il est d'une ame noire de ne louer personne sans un petit correctif, et que, dans cet ouvrage dangereux, nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation : Qui loue tout n'est qu'un flatteur; celui-là seul sait louer, qui loue avec restriction.

Ensuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce siécle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu distinguer entre la critique, la satire, et le libelle.

Dire que le *Traité des Études* est un livre à jamais utile, et que par cette raison même il en faut retrancher quelques plaisanteries et quelques fami-

liarités peu convenables à ce sérieux ouvrage; dire que *les Mondes* est un livre charmant et unique, et qu'on est fâché d'y trouver que le jour est une beauté blonde, et la nuit une beauté brune, et d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Despréaux ait écrit :

> Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
> La raison dit Virgile, et la rime Quinault;
> Sat. II, v. 19.

c'est de la satire, et de la satire même assez injuste en tous sens (avec le respect que je lui dois); car la rime de *défaut* n'est point assez belle pour rimer avec *Quinault;* et il est aussi peu vrai de dire que Virgile est sans défaut, que de dire que Quinault est sans naturel et sans graces.

Les couplets de Rousseau, *le Masque de Laverne**, et telle autre horreur, certains ouvrages de Gacon; voilà ce qui s'appelle un libelle diffamatoire.

Tous les honnêtes gens qui pensent sont critiques, les malins sont satiriques, les pervers font des libelles; et ceux qui ont fait avec moi *le Temple du Goût* ne sont assurément ni malins ni méchants.

Enfin voilà ce qui nous amusa pendant plus de

* Titre d'une des Allégories de J. B. Rousseau.

quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres; on changeait tous les soirs quelque chose; et cela a produit sept ou huit Temples du Goût absolument différents.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Pope, les Bononcini, ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne sont pas fort à regretter. Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaises et des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée sans mon aveu; et celui qui l'a donnée, quel qu'il soit, a très grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition; il ne faut jamais prendre le public pour confident de ses amusements: mais la sottise est faite, et c'est un des cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; et le public aura une petite esquisse (si cela même peut en mériter le nom), telle qu'elle a été faite dans une société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres sans esprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la satire, et où l'on savait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un traité du Goût, on aurait prié les de Cotte et les Boffrand de parler d'architecture, les Coypel de définir leur art avec esprit, les Destouches de dire quelles sont les graces de la musique, les Crébillon de peindre la terreur qui doit animer le théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il sait, cela aurait fait un gros in-folio. Mais on s'est contenté de mettre en général les sentiments du public dans un petit écrit sans conséquence, et je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune noblesse qui emploie l'heureux loisir de la paix à cultiver les lettres et les arts ; bien différente en cela des augustes Visigoths, leurs ancêtres, qui ne savaient pas signer leurs noms. S'il y a encore dans notre nation si polie quelques barbares et quelques mauvais plaisants qui osent désapprouver des occupations si estimables, on peut assurer qu'ils en feraient autant s'ils le pouvaient. Je suis très persuadé que quand un homme ne cultive point un talent, c'est qu'il ne l'a pas ; qu'il n'y a personne qui ne fît des vers s'il était né poëte, et de la musique s'il était né musicien.

Il faut seulement que les graves critiques, aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le monde que le lansquenet et le biribi, sachent

que les courtisans de Louis XIV, au retour de la conquête de Hollande, en 1672, dansèrent à Paris sur le théâtre de Lulli, dans le jeu de paume de Belleaire, avec les danseurs de l'Opéra, et que l'on n'osa pas en murmurer. A plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
HOR. *Art. Poet.*, v. 343.

Je suis, etc.

LE TEMPLE DU GOUT.

Le cardinal oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Nestor qui du Pinde est l'appui,
Qui des savants a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, et qui régne sur nous
Par les attraits de sa douce éloquence;
Ce cardinal qui sur un nouveau ton
En vers latins fait parler la sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel, et vainqueur de Lucréce;

Ce cardinal, enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, et que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise:
Hélas ! je connais assez peu
Les lois de cet aimable dieu;
Mais je sais qu'il vous favorise.

Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau paradis ;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette église :
Mais de l'autre pape et de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible ;
Car la Sorbonne ose assurer
Que le saint-père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible ;
Mais pour moi, quand je vous entends
D'un ton si doux et si plausible
Débiter vos discours brillants,
Je vous croirais presque infaillible.

Ah ! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, et dans le Temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Aussitôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage.
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très frivole badinage.
Mais son récit on frondera ;
A la cour on murmurera ;

Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage
Qui vous dit d'un air ingénu
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui vous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide qui me fesait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin, vous fûtes du voyage,
Vous que le goût ne cesse d'inspirer,
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut sans s'égarer
Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes MM. Baldus, Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius; une nuée de commentateurs qui restituaient des passages, et qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Dacier, les Saumaises,
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,

Tous noircis d'encre, et coiffés de poussière.
Je leur criai de loin par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décrasser? Nous, messieurs! point du tout;
Ce n'est pas là, grace au ciel notre étude:
Le goût n'est rien; nous avons l'habitude
De rédiger au long de point en point
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, et de Métrodore de Lampsaque, que Scaliger avait estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoisie, et nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de sculpteurs, de doreurs, de faux connaisseurs, de flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposait,
Se pavanait sur son large visage;
Et mon Crassus tout en ronflant disait :
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage;
Du goût, messieurs, j'en suis pourvu sur-tout;
Je n'appris rien, je me connais à tout;
Je suis un aigle en conseil, en affaires;
Malgré les vents, les rocs, et les corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref

Un beau palais fait pour moi, c'est tout dire,
Où tout les arts soient en foule entassés,
Où tous le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt; je parle, obéissez.
Il dit, et dort. Aussitôt la canaille
Autour de lui s'évertue et travaille.
Certain maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornements surchargé,
Nul vestibule, encor moins de façade;
Mais vous aurez une longue enfilade;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur,
Grands cabinets, salon sans profondeur,
Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauds à coup sûr admiré.
   Réveillez-vous, monseigneur, je vous prie,
Criait un peintre; admirez l'industrie
De mes talents; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais .
C'est moi qui sais ennoblir la nature;
Je couvrirai plafonds, voûte, voussure,
Par cent magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
   Crassus s'éveille; il regarde, il rédige,
A tort, à droit, régle, approuve, corrige.
A ses côtés un petit curieux,
Lorgnette en main, disait : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre chapelle;
Sur ma parole achetez ce tableau,

C'est Dieu le père en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût de Wateau.
Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étalait,
Gacon, Le Noble, et jusqu'à Desfontaines,
Recueils nouveaux, et journaux à centaines :
Et monseigneur voulait lire, et bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, et que nous allions arriver au temple sans autre mauvaise fortune : mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le diable
Avant d'arriver à son but.

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la musique, qu'il n'avait jamais apprise, et encore plus fou de la musique italienne, qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome, et estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il fesait exécuter alors un long récitatif français, mis en musique par un Italien qui ne savait pas notre langue. En vain on lui remontra que cette espèce de musique, qui n'est qu'une déclamation

notée, est nécessairement asservie au génie de la langue, et qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes françaises chantées à l'italienne, si ce n'est de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde, ingénieuse et sage,
Par ses dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit tout peuple a son langage,
Ses sons et ses accents à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés :
L'oreille heureuse et fine en sent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux lois de notre goût Lulli sut se ranger;
Il embellit notre art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses mon homme répondit en secouant la tête. Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, et voilà son concert qui commence.

Du grand Lulli vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art et du bons sens,
Défiguraient sur des tons glapissants
Des vers français en fredons italiques.
Une bégueule en lorgnant se pâmait;
Et certain fat, ivre de sa parure,
En se mirant chevrotait, fredonnait,
Et, de l'index battant faux la mesure,
Criait bravo lorsque l'on détonnait.

Nous sortîmes au plus vite : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Gréce on en posa
Le fondement ferme et durable,
Puis jusqu'au ciel on exhaussa
Le faîte de ce temple aimable :
L'univers entier l'encensa.
Le Romain, long-temps intraitable,
Dans ce séjour s'apprivoisa ;
Le musulman, plus implacable,
Conquit le temple, et le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris que l'infidèle
Avec fureur en dispersa.
Bientôt François premier osa
En bâtir un sur ce modèle ;
Sa postérité méprisa
Cette architecture si belle.
Richelieu vint, qui répara
Le temple abandonné par elle.
Louis-le-Grand le décora ;
Colbert, son ministre fidèle,
Dans ce sanctuaire attira
Des beaux-arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce temple en sa beauté nouvelle ;
Mais je ne sais s'il durera.
Je pourrais décrire ce temple,

Et détailler les ornements
Que le voyageur y contemple ;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de feseurs de romans ;
Sur-tout fuyons le verbiage
De monsieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles
Que nos très gothiques aïeux
Entassaient autour des murailles
De leurs temples grossiers comme eux :
Il n'a point les défaux pompeux
De la chapelle de Versaille,
Ce colifichet fastueux
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire ce que ce temple n'est pas que de faire connaître ce qu'il est. J'ajouterai seulement, en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement, à sa place arrêté,
Y semblait mis par la nécessité :
L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
L'œil satisfait embrassait sa structure,
Jamais surpris, et toujours enchanté.

Le temple était environné d'une foule de vir-

tuoses, d'artistes, et de juges de toute espèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point;

Car la Critique à l'œil sévère et juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fièrement repoussait
Le peuple goth qui sans cesse avançait.

Oh! que d'hommes considérables, que de gens du bel air, qui président si impérieusement à de petites sociétés, ne sont point reçus dans ce temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux esprits, et malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux!

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux esprits
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons et les Scudéris
Contre les immortels écrits
Des Corneilles et des Racines.

On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parcequ'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, et Polyeucte à Corneille; ils auraient exterminé Le Brun pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le

célèbre Le Moine à se tuer pour avoir fait l'admirable salon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'Orgueil les engendra dans les flancs de l'Envie.
L'Intérêt, le Soupçon, l'infame Calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret d'un air mystérieux
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux;
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie :
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs, que le temps seul essuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant : c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état, et de tout âge, qui grattaient à la porte, et qui priaient la Critique de les laisser entrer. L'un apportait un roman mathématique, l'autre une harangue à l'académie; celui-ci venait de composer une comédie métaphysique, celui-là tenait un petit recueil de ses poésies, imprimé depuis long-temps incognito, avec une longue approbation et un privilége. Cet autre venait présenter un mandement en style précieux, et était tout surpris qu'on se mît à rire au lieu de lui demander sa bénédiction. Je

suis le révérend père Albertus Garassus, disait un moine noir; je prêche mieux que Bourdaloue : car jamais Bourdaloue ne fit brûler de livres; et moi j'ai déclamé avec tant d'éloquence contre Pierre Bayle, dans une petite province toute pleine d'esprit, j'ai touché tellement les auditeurs, qu'il y en eut six qui brûlèrent chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un si beau triomphe. — Allez, frère Garassus, lui dit la Critique, allez, barbare; sortez du Temple du Goût; sortez de ma présence, Visigoth moderne, qui avez insulté celui que j'ai inspiré. — J'apporte ici *Marie Alacoque*, disait un homme fort grave. — Allez souper avec elle, répondit la déesse.

Un raisonneur avec une fausset aigre
Criait : Messieurs, je suis ce juge intégre
Qui toujours parle, argue, et contredit;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut, et lui dit :
Ami Bardou, vous êtes un grand maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu;
Vous y venez pour fronder notre dieu :
Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. Bardou se mit alors à crier : Tout le monde est trompé et le sera; il n'y a point de dieu du Goût, et voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résu-

ma; personne ne l'écouta, et l'on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait La Motte-Houdard:
Lequel disait d'un ton de papelard:
Ouvrez, messieurs, c'est mon *Œdipe* en prose.
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose:
De grace, ouvrez; je veux à Despréaux
Contre les vers dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien et à la dureté de ses derniers vers, et elle le laissa quelque temps entre Perrault et Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre versificateur, soutenu par deux petits satyres, et couvert de lauriers et de chardons.

Je viens, dit-il, pour rire et pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour fesant le diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends là? dit la Critique. C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, et j'ai pris la saison du printemps:

Car les jeunes zéphyrs, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux.

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax
Va chantant, pour toute musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax?

Ah bon dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon? Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les muses avaient changé la voix en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire, et refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers; mais elle s'écria :

O vous messieurs les beaux-esprits,
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis, me fesant approcher, elle me dit tout bas : Tu le connais; il fut ton ennemi, et tu lui rends justice.

Tu vis sa muse indifférente,
Entre l'autel et le fagot,

Manier d'une main savante
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop long-temps :
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps,
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Après m'avoir donné cet avis, la Critique décida que Rousseau passerait devant La Motte en qualité de versificateur, mais que La Motte aurait le pas toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit et de raison.

Ces deux hommes si différents n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère et l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme qui était depuis long-temps dans ce temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le discret Fontenelle,
Qui, par les beaux-arts entouré,
Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire-d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siége heureux de son empire :
Avec Quinault il badinait ;

Avec Mairan il raisonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume, et la lyre.

Eh quoi! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes! Quoi! le bon Goût souffrira dans son temple l'auteur des *Lettres du ch. d'Her.....*, d'*une Passion d'Automne*, d'*un Clair de lune*, d'*un Ruisseau amant de la prairie*, de la tragédie d'*Aspar*, d'*Endymion*, etc.! Hé! non, dit la Critique : ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois; c'est celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'instruire; de *Thétis et Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie; de l'*Histoire de l'académie des sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme; et Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé et étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sait que rimer; et il alla prendre tranquillement sa place entre Lucrèce et Leibnitz. Je demandai pourquoi Leibnitz était là : on me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphysicien et géomètre, et que la Critique le souffrait en cette place pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la Critique, se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux ; mais je suis la Critique, vous êtes chez le dieu du Goût, et voici ce que je vous dis de la part de ce dieu, du public, et de la mienne; car nous sommes à la longue toujours tous trois d'accord :

Votre muse sage et riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard;
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucréce, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima : il courut à lui et lui dit en très beaux vers latins ce que je traduis ici en assez mauvais vers français :

Aveugle que j'étais ! je crus voir la nature ;
Je marchai dans la nuit, conduit par Épicure;
J'adorai comme un dieu ce mortel orgueilleux
Qui fit la guerre au ciel, et détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu : je céde ; et l'ame est immortelle,
Aussi bien que ton nom, mes écrits, et tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très flatteur dans la langue de Lucréce. Tous les poëtes

latins qui étaient là le prirent pour un ancien Romain, à son air et à son style; mais les poëtes français sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus, et disent que, puisque Lucrèce, né à Rome, embellissait Épicure en latin, son adversaire, né à Paris, devait le combattre en français. Enfin, après beaucoup de ces retardements agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'autel et jusqu'au trône du dieu du Goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore
Quand on cherche à le définir;
Ce dieu qu'on ne sait point servir
Quand avec scrupule on l'adore;
Que La Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces graces simples et naïves
Dont la France doit se vanter;
Ces graces piquantes et vives
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter;
Qui de l'art ne sont point captives;
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe tendre et légère;
C'est par leurs mains qu'il est orné,

C'est par leurs charmes qu'il sait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace,
Et des roses d'Anacréon.
Sur son front régne la sagesse;
Le sentiment et la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux;
Son air est vif, ingénieux:
Il vous ressemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris et des éclats
De cent beautés que vos appas
Font dessécher de jalousie.
Non loin de lui, Rollin dictait
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoique en robe, on l'écoutait,
Chose assez rare à son espéce.
Près de là, dans un cabinet
Que Girardon et Le Puget
Embellissaient de leur sculpture,
Le Poussin sagement peignait;
Le Brun fièrement dessinait;
Le Sueur entre eux se plaçait:
On l'y regardait sans murmure;
Et le dieu, qui de l'œil suivait
Les traits de leur main libre et sûre,
En les admirant se plaignait

De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la nature:
Sous ses yeux, des amours badins
Ranimaient ces touches savantes
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du dieu du Goût. Les Pavillon, les Benserade, les Pélisson, les Segrais, les Saint-Évremont, les Balzac, les Voiture, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands hommes: ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déja de leurs faibles écrits
Beaucoup de graces sont ternies:
Ils sont comptés encore au rang des beaux-esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire, en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts ;

mais la Critique, ayant lu par malheur pour lui quelques pages de son *Énéide* en vers français, le renvoya assez durement, et laissa venir à sa place madame de La Fayette, qui avait mis sous le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde* et celui de *la Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pélisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son *Histoire de l'Académie française*, et d'avoir rapporté comme des bons mots des choses assez grossières. Le doux mais faible Pavillon fait sa cour humblement à madame Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal Saint-Évremont n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de longues phrases hyperboliques. Voiture et Benserade, qui lui répondent par des pointes et des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de Bussy. Madame de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le comte de Bussy avait de messire Roger de Rabutin.

Bussy, qui s'estime et qui s'aime,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Parlé trop souvent de lui-même.
Mais son fils, son aimable fils
Dans le temple est toujours admis,
Lui qui, sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi bien
Que son père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table.
Il osait caresser le dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait, dans sa douce ivresse,
Des beautés sans correction,
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.
   La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir et la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux le vif Hamilton,
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espéce,

Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aisé, le tendre Saint-Aulaire,
Plus vieux encore qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère;
On voyait les fleurs de Cythère
Et celles du sacré vallon
Orner sa tête octogénaire.

Le dieu aimait fort tous ces messieurs, et surtout ceux qui ne se piquaient de rien : il avertissait Chaulieu de ne se croire que le premier des poëtes négligés, et non pas le premier des bons poëtes.

Ils fesaient conversation avec quelques uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet, ni le tumulte qui régne parmi nos jeunes étourdis.

On y sait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesé du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est là qu'avec grace on allie
Le vrai savoir à l'enjouement,
Et la justesse à la saillie;
L'esprit en cent façons se plie;
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie;

Le bon sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses idées. Il parlait toujours au dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui, chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables que je rencontrai le président de Maisons, homme très éloigné de dire des riens, homme aimable et solide, qui avait aimé tous les arts.

O transports! ô plaisirs! ô moments pleins de charmes!
Cher Maisons! m'écriai-je en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
Ah! puisque le destin nous voulait séparer,
C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupière,

Le ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;
Il séme de chagrins ma pénible carrière :
La tienne était brillante, et couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs, des arts, et des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse ;
Ma vertu n'était point l'effet de ta faiblesse ;
Je ne te vis jamais offusquer ta raison
Du bandeau de l'exemple et de l'opinion.
L'homme est né pour l'erreur : on voit la molle argile
Sous la main du potier moins souple et moins docile
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorants de ce faible univers.
Tu bravas leur empire, et tu ne sus te rendre
Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la nature avait associé
A l'esprit le plus ferme un cœur facile et tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques jésuites. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent par-tout; mais le dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis, et il est assez plaisant de voir dans ce temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le P. Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au P. Bouhours :

Quittez d'un censeur pointilleux

La pédantesque diligence;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle et libre éloquence:
J'aime mieux errer avec eux
Que d'aller, censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte; mais nous autres poëtes nous sommes souvent très impolis, pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous;
N'avoir qu'un goût est peu de chose:
Beaux-arts, je vous invoque tous;
Musique, danse, architecture,
Que vous m'inspirez de desirs!
Art de graver, docte peinture,
Beaux-arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les muses présenter tour-à-tour, sur l'autel du dieu, des livres, des dessins, et des plans de toute espéce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, et qui fut

construite par Perrault et par Louis Le Vau, grands artistes trop peu connus. Là est le dessin de la porte Saint-Denis, dont la plupart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté que le nom de François Blondel qui acheva ce monument; cette admirable fontaine, qu'on regarde si peu, et qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Goujon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, et qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres; le portail de Saint-Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une église, une place, et des admirateurs, et qui devrait immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le palais du Luxembourg, qu'il a aussi bâti. Tous ces monuments, négligés par un vulgaire toujours barbare, et par les gens du monde, toujours légers, attirent souvent les regards du dieu.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté: elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs
Qu'on lit, qu'on estime, et qu'on aime,

Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entre autres l'ouvrage de Rabelais réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, et qui chante du même ton les psaumes de David et les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture et Sarrasin n'ont pas à eux deux plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes, disait souvent qu'il n'aurait pas composé plus d'un in-folio, s'il n'avait écrit que pour lui, et non pour les libraires.

Enfin on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là les mystères du dieu furent dévoilés; là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupait à corriger ces fautes de leurs écrits excellents qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans son roman moral, et rayait le titre de poëme épique que quel-

ques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poëme en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux, et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses *Oraisons funèbres;* et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Égyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit, qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna
L'ame d'Auguste et de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa Pulchérie,
Agésilas, et Suréna,
Et sacrifiait sans faiblesse
Tous ces enfants infortunés,
Fruits languissants de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant, sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il distingue leurs traits:

Ils ont tous le même mérite,
Tendres, galants, doux, et discrets;
Et l'amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.
Toi, favori de la nature,
Toi, La Fontaine, auteur charmant,
Qui, bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément,
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment;
Éclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, et qui, dans le Temple du Goût, joignait un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à-la-fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois.
Il revoit ses enfants avec un œil sévère:
De la triste *Équivoque* il rougit d'être père,

Et rit des traits manqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur.
Lui-même il les efface, et semble encor nous dire:
Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du dieu du Goût, se réconciliait avec Quinault, qui est le poëte des graces, comme Despréaux est le poëte de la raison.

Mais le sévère satirique
Embrassait encore en grondant
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéra si agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés,
Soyez vrai, précis, raisonnable:
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux, et embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, et j'osai lui dire:

Le sage, le discret Térence

Est le premier des traducteurs;
Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs:
Tu fus le peintre de la France:
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps! j'aurais trouvé des dénouements plus heureux; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, et dont nul grand homme n'est exempt.

Je connus alors que le dieu du Goût est très difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport.

Melpomène, étalant ses charmes,
Vient lui présenter ses héros;
Et c'est en répandant des larmes
Que ce dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raisonne
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le dieu leur parla à-peu-près dans ce sens; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots :

Adieu, mes plus chers favoris :
Comblés des faveurs du Parnasse,
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon rival usurpe ma place.
Je sais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connaître.
Toujours accablé d'ornements,
Composant sa voix, son visage,
Affecté dans ses agréments,
Et précieux dans son langage.
Il prend mon nom, mon étendard :
Mais on voit assez l'imposture;
Car il n'est que le fils de l'art;
Moi, je le suis de la nature.

VARIANTES

DU TEMPLE DU GOUT.

Les premières éditions commençaient ainsi :

Le cardinal, oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
Juste à la cour, humble dans sa puissance,
Maître de tout, et plus maître de lui;
Mais ce Nestor, etc.

§ 4. Premières éditions. Après ces mots : *Que vous veniez avec moi.*

Il est bon que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'est, ou du moins le doit être;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai son éminence de sa bonté, et je lui dis: Monseigneur, je suis extrêmement indiscret; si vous me menez avec vous: je m'en vanterai à tout le monde.

Et si, dans son malin vouloir,
Quelque critique veut savoir
En quels lieux, en quels coins du monde
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde?

Le cardinal me répliqua que le temple était dans le pays des beaux-arts; qu'il voulait absolument que je l'y suivisse, et que je fisse ma relation avec sincérité; que, s'il arrivait

qu'on se moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, et que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, et nous partîmes.

§ 11, V. 43. Édition de 1733 :

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Vendeur adroit de sottise et de vent,
En souriant d'une mine matoise,
Lui mesurait des livres à la toise;
Car monseigneur est sur-tout fort savant.

§ 14. C'était un concert que l'on donnait dans une maison de campagne bizarrement située et bâtie de même. Le maître de la maison voyant de loin le carrosse du cardinal, et sachant que son éminence venait d'Italie, vint le prier du concert. Il lui dit en peu de mots beaucoup de mal de Lulli, de Destouches, et de Campra, et l'assura qu'à son concert il n'y aurait point de musique française. Le cardinal lui remontra en vain que la musiqne italienne, la française et la latine, étaient fort bonnes, chacune dans leur genre; qu'il n'y a rien de si ridicule que de l'italien chanté à la française, si ce n'est peut-être le français chanté à l'italienne; car, lui dit-il, avec ce ton de voix aimable, fait pour orner la raison :

La nature féconde, ingénieuse et sage, etc.

§ 19, v. 25. Mais je ne sais s'il durera.

C'est cela même, dit le cardinal; mais puisqu'il est question de goût, défiez-vous un peu des rimes redoublées : elles ont l'air de la facilité, elles soutiennent l'harmonie, elles charment l'oreille; mais il faut qu'elles disent quelque chose à l'esprit, sans quoi ce n'est plus qu'un abus de la rime; c'est un arbre couvert de feuilles qui n'aurait point

de fruits. L'aimable Chapelle est tombé lui-même quelquefois dans ce défant; et plusieurs de ses petites pièces n'ont d'autre mérite que celui de beaucoup de familiarité, et du retour des mêmes rimes,

Qui chez Richelet étalées,
Et des esprits sages sifflées,
Bien souvent sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

§ 19, v. 44. Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire ce que ce temple n'est pas que de faire connaître ce qu'il est. Je n'ose en faire une longue description, et épuiser les termes d'architecture; car c'est sur-tout en parlant du Temple du Goût qu'il ne faut pas ennuyer:

Dieu nous garde du verbiage
De monsieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.

Il vaut mieux éviter le détail qui serait ici très hors d'œuvre. Je me bornerai donc à dire:

Simple en était la noble architecture, etc.

§ 24. Là ne sont point reçus les petits-maîtres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites sociétés, qui ont régné chez certaines femmes, et qui se sont fait appeler grands hommes, sont tout surpris d'être refusés: ils restent à la porte, et adressent en vain leurs plaintes à quelques seigneurs, ou soi-disant tels, ennemis jurés du vrai

mérite qui les néglige, et protecteurs ardents des esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très rudement tous ces petits satiriques obscurs qui, dans la démangeaison de se faire connaître, insultent les auteurs connus; qui font secrètement une mauvaise critique d'un bon ouvrage; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance! mais, à la honte de la littérature et de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit; qui s'acharnent à le décrier et à le perdre; qui vont dans les lieux publics, dans les maisons des particuliers, dans les palais des princes, semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité; calomniateurs de profession, monstres ennemis des arts et de la société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de Polignac et l'abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les esprits justes.

§ 26. Premières éditions :

On repoussait plus fièrement ces hommes injustes et dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincèrement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distillent la médisance et la calomnie [1]. Ils disent que *Télémaque* est un libelle contre Louis XIV, et *Esther* une satire contre le ministère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

§ 27, v. 7. Un fat leur applaudit, un méchant les appuie;

[1] On a fait réellement ces reproches à Fénélon et à Racine, dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, et auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

Et le mérite en pleurs, persécuté par eux,
Renonce en soupirant aux beaux-arts qu'on décrie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de Polignac et l'abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les esprits justes. Leur fuite précipitée, etc.

§ 32, second alinéa. Édition de 1733 :

Rousseau parut en revenant d'Allemagne; il avait été autrefois dans le temple : mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés,
Hérissés de traits de satire,
On lui ferma la porte au nez.

Rousseau se fâcha d'autant plus que la déesse avait raison; elle lui disait des vérités; il répondit par des injures, et lui cria :

Ah! je connais votre cœur équivoque;
Respect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque;
Plus on l'échauffe, et plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. La Motte les entendit, il en rit; mais point trop fort et avec discrétion. Rousseau furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie; et cette dispute aurait duré longtemps entre eux si la Critique ne leur avait imposé silence, et ne leur avait dit : « Écoutez; vous, La Motte, brûlez votre « *Iliade*, vos tragédies, et toutes vos dernières odes, les trois « quarts de vos fables et de vos opéra; prenez à la main

« vos premières odes, quelques morceaux de prose dans les-« quels vous avez presque toujours raison, hors quand vous « parlez de vous et de vos vers. Je vous demande sur-tout « une demi-douzaine de vos fables, *l'Europe galante;* avec « cela entrez hardiment. »

« Vous, Rousseau, brûlez vos opéra, vos comédies, vos « dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, bal-« lades, sonnets; jurez de ne plus écrire, et venez vous « mettre au-dessus de La Motte en qualité de versificateur; « mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit et de raisonne-« ment vous vous placerez fort au-dessous de lui. » La Motte fit la révérence, Rousseau tourna la bouche, et tous deux entrèrent à ces conditions.

Dans une autre édition de 1733, après ce vers :

On lui ferma la porte au nez,

on lisait :

Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par représaille. Il s'écriait en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon :
J'eus comme lui quelque peu de guignon.
Le dieu qui rime est le seul dieu qui m'aime :
Connaissez-moi, je suis toujours le même.
Voici des vers contre l'abbé Bignon [1];
J'ai tout frondé, Vienne, Paris, Versailles;

[1] Il faut apprendre au lecteur qu'il y a dans les œuvres de Rousseau une mauvaise épigramme contre M. l'abbé Bignon, qui est regardé dans l'Europe, depuis quarante ans, comme le protecteur le plus zélé des lettres. Rousseau a

J'ai rétracté l'éloge de Noailles [1].
Du dieu Pluton lisez le Jugement [2],
Où j'ai sanglé messieurs du parlement.
O vous, Critique, ô vous, déesse utile,
C'était par vous que j'étais inspiré:
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

La Critique entendit ces paroles, rouvrit la porte, et parla ainsi:

tâché, dans cette épigramme, de tourner en ridicule une vertu si respectable; et voici comme il définit ce sage prélat, bibliothécaire du roi:

C'est celui qui sous Apollon
Prend soin des haras du Parnasse,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du sacré vallon.

[1] Il avait autrefois fait des vers pour M. le duc de Noailles, où il avait dit:

. . . . Oh! qu'il chansonne bien!
Serait-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez: tant a beau le corsage, etc.

Mais dans le même temps, ayant écrit une lettre contre M. le duc de Noailles, qui songeait à lui faire avoir un emploi, ce seigneur lui retira sa protection. Rousseau, étant banni de France, fit depuis une pièce qu'il intitula: *la Palinodie*, ouvrage généralement méprisé.

[2] *Le Jugement de Pluton*, allégorie de Rousseau, dans laquelle il se répand en invectives contre le parlement, qui ne l'avait pourtant condamné qu'au bannissement. Cette pièce est d'un style dur et rebutant. Il y a encore je ne sais quelle épigramme de lui sur cet auguste corps.

Si de Noé l'un des enfants maudit
De son Seigneur perdit la sauvegarde,
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
Surpris son père en posture gaillarde;
Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde
Au fond de l'arche, en guise de relais,
Il en tira cette espèce bâtarde,
Qu'on nomme gens de robe et de palais.

Rousseau, connais mieux la Critique :
Je suis juste, et ne fus jamais
Semblable à ce monstre caustique
Qui t'arma de ses lâches traits,
Trempés au poison satirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon :
Par arrêt ta muse est bannie
Pour certains couplets de chanson,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bien mieux punie ;
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don :
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la fureur et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudesques qu'il renie.
O vous, messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne,
Et que dans vos galants écrits
Le dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

§ 38. Premières éditions; après ces mots : *quel horrible jargon.*

Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement quand tout le monde lui dit que c'était Rousseau! elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur désespéré lui criait dans son style marotique :

Eh! montrez-vous un peu moins difficile :
J'ai près de vous mérité d'être admis :
Reconnaissez mon humeur et mon style ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique! ô vous, déesse utile!
C'était par vous que j'étais inspiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

A ces paroles la Critique fit ouvrir le temple, parut d'un air de juge, et parla ainsi au cynique :

Rousseau, tu m'as trop méconnue :
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a présidé.
Ne prétends pas qu'un dieu t'inspire,
Quand ton esprit n'est possédé
Que du démon de la satire.
Pour certains couplets de chanson,
Et pour un fort mauvais factum,
Ta mordante muse est bannie :
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage est encor mieux punie :
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don :
Il te priva de l'harmonie ;
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faiblesse et la manie
De forger encor malgré lui
Des vers tudesques, qu'il renie.

La Motte entendait tout cela ; il riait, mais point trop fort, et avec discrétion. Rousseau lui reprochait avec fureur tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie. Souviens-toi du *cornet satirique*, disait Rousseau avec un sourire amer. Eh! n'oubliez pas l'*œuf cuit dans sa coque*, répondait doucement La Motte. La dispute aurait duré

long-temps si la Critique ne leur avait imposé silence, et ne leur avait dit : Écoutez : prenez tous deux à la main vos premières œuvres, et brûlez les dernières. Rousseau, placez-vous au-dessus de La Motte en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit et de raison, vous vous mettrez fort au-dessous de lui. Ni l'un ni l'autre ne fut content de sa décision.

J'étais présent à cette scène; la Critique m'aperçut : Ah! ah! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement : Dangereuse déesse, je ne suis ici que parceque ces messieurs l'ont voulu ; je n'aurais jamais osé y venir seul. Je veux bien, dit-elle, vous y souffrir à leur considération; mais tâchez de profiter de tout ce qui se fait ici.

Sur-tout gardez-vous bien de rire
Des auteurs que vous avez vus ;
Cent petits rimeurs ingénus
Crieraient bien vite à la satire.
Corrigez-vous sans les instruire :
Donnez plus d'intrigue à *Brutus*,
Plus de vraisemblance à *Zaïre;*
Et, croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait *Artémire.*

Je vis bien qu'elle allait en dire davantage; elle me parlait déjà d'un certain *Philoctète :* je m'esquivai, et je laissai avancer un homme qui valait mieux que Rousseau, La Motte, et moi.

C'était le sage Fontenelle,
Qui, par les beaux-arts entouré, etc.

Autre variante :

Ah bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! On lui dit que c'était Rousseau, dont les dieux avaient

changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchancetés; elle lui ferma la porte au nez au plus vite. Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par représailles; il s'écriait en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême :
Je viens chercher Marot mon compagnon;
J'eus comme lui quelque peu de guignon :
Le dieu qui rime est le seul dieu qui m'aime.
Connaissez-moi; je suis toujours le même :
Voici des vers contre l'abbé Bignon [1].
O vous, Critique! ô vous, déesse utile!
C'était par vous que j'étais inspiré;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

La Critique entendit ces paroles, rouvrit la porte, et parla ainsi :

Rousseau, connais mieux la Critique :
Je suis juste, et ne fus jamais
Semblable à ce monstre caustique
Qui t'arma de ses lâches traits,
Trempés au poison satirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon :
Par arrêt ta muse est bannie [2]
Pour certains couplets de chanson,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.

[1] Conseiller d'état, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, et protecteur des sciences. Rousseau avait fait contre lui quelques mauvais vers. 1733.

[2] Rousseau fut condamné à l'amende honorable, et au bannissement perpétuel, pour des couplets infames faits contre ses amis, et dont il accusa M. Saurin, de l'académie des sciences, d'être l'auteur. Le factum de Rous-

Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie :
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don :
Il te priva de l'harmonie;
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faiblesse et la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudesques, qu'il renie.

§ 43, v. 1. C'était le discret Fontenelle.

Dans les premières éditions, il y avait :

C'était le sage Fontenelle.

§ 46. Édition de 1733.

A l'égard de Lucrèce, il fut embarrassé en voyant son ennemi; il le regarda d'un œil un peu fâché, sur-tout quand il vit combien il est aimable, et comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grâce naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
« Çà, dit-il, puisque vous voilà,
« L'ame a bien l'air d'être immortelle :
« Que répondez-vous à cela? »
« Ah! laissons ces disputes-là, »
Dit le vieux chantre d'Épicure,
« J'ai fort mal connu la nature :
« Mais ne me poussez point à bout;
« Que votre muse me pardonne;

seau passe pour être extrêmement mal écrit; celui de M. Saurin est un chef-d'œuvre d'esprit et d'éloquence. Rousseau, banni de France, s'est brouillé avec tous ses protecteurs, et a continué de déclamer inutilement contre ceux qui fesaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme MM. de Fontenelle, Crébillon, Destouches, Dubos, etc., etc. (1733 et 1739.)

« Vous êtes chez le dieu du Goût,
« Non sur les bancs de la Sorbonne. »

Ces messieurs n'argumentèrent donc point, et épargnèrent une dispute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita seulement quelques uns de ses beaux vers qui ne prouvent rien : le cardinal dit aussi des siens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occasion par les Grecs et les Latins qui étaient là, et qui les entendaient, cela serait beaucoup trop long : il n'est ici question que des Français.

La Critique m'aperçut : « Ah! ah! me dit-elle, vous êtes « bien hardi d'entrer. — Je lui répondis humblement : Dan- « gereuse déesse, je ne suis ici que parceque ces messieurs « l'ont voulu : je n'aurais jamais osé y venir seul. — Je veux « bien, dit-elle, vous y souffrir à leur considération ; mais « tâchez de profiter de tout ce qui se fait ici. »

« Sur-tout gardez-vous bien de rire
« Des auteurs que vous avez vus ;
« Cent petits rivaux inconnus
« Crieraient bientôt à la satire.
« Corrigez-vous sans les instruire ;
« Donnez plus d'intrigue à *Brutus*,
« Plus de vraisemblance à *Zaïre* :
« Et, croyez-moi, n'oubliez plus
« Que vous avez fait *Artémire*. »

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage ; elle me parlait déja d'un certain Philoctète : je m'esquivai, etc.

Après, *il n'est ici question que des Français*, on lisait dans une autre édition :

Cependant le cardinal et l'abbé étaient arrivés à l'autel du dieu, et je m'y glissai sous leur protection.

Je vis ce dieu tout à mon aise ;
Je vis ses naïves beautés.
Ses élégantes propretés,
Ses atours n'ont rien qui ne plaise ;
Mais s'il est mis à la française,
Si par nos mains il est orné,
Ce dieu toujours est couronné
D'un diadème qu'au Parnasse, etc.

§ 49. V. 28. Premières éditions :

Sur son front règne la sagesse,
Son air est tendre, ingénieux ;
Les amours ont mis dans ses yeux
Le sentiment et la finesse.
Le Maure à ses autels chantait [1],
Pélissier près d'elle exprimait
De Lulli toute la tendresse ;
Légère et forte en sa souplesse,
La vive Camargo [2] sautait
A ces sons brillants d'alégresse
Et de Rebel et de Mouret.
Le Couvreur [3] plus loin récitait,
Avec cette grâce divine
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur et le protecteur de tous les arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le cardinal de Polignac [4] sur ce salon de Marius qu'il a déterré dans Rome, et dont il vient d'orner la France.

[1] Mesdemoiselles Le Maure et Pélissier, deux célèbres chanteuses de l'Opéra.

[2] Mademoiselle Camargo, la première qui ait dansé comme un homme.

[3] Adrienne Le Couvreur, la meilleure actrice qu'ait jamais eue, avant elle, la Comédie française, pour le tragique, et la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle.

[4] M. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été

Colbert attachait souvent sa vue sur cette belle façade du Louvre, dont Perrault et Le Vau se disputent encore l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Versailles un favori sans mérite, tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne et moderne?

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une place, une église, et des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, et auquel le nom vulgaire de la porte Saint-Denis ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons au dedans de l'hôtel de Lassay dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions, et les embellissements au maître aimable de cet édifice, et auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandai tout bas pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs; c'est, me répondit-on, parceque les sculpteurs et les peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain, et encore plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs et les peintres, fesant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du Poussin, de Jouvenet, de

autrefois la maison de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un salon entier, avec plusieurs statues très bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complète, et qui représentent Achille déguisé en fille à la cour de Lycomède, et reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe par la rareté et la beauté. A la mort du cardinal de Polignac, le roi de Prusse en fit l'acquisition.

Santerre, de Boulogne, de Watteau; et même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un Mansard ou d'un Desbrosses: enfin, le succès du peintre est dans le dessin de son tableau; celui du sculpteur est dans son modéle en terre: le modéle de l'architecte, au contraire, est trompeur; parceque le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, et que la perspective aérienne en change les proportions; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un édifice comme de la plupart des machines qui ne réussissent qu'en petit.

§ 49. V. 39. Édition de 1733. Au lieu de ce vers.

Mais malgré l'austère sagesse
De la morale qu'il prêchait,
Pélissier en ces lieux chantait;
Et cependant, avec mollesse,
Sallé le temple parcourait [1]
D'un pas guidé par la justesse.

§ 49. V. 58. Édition de 1733.

C'est ce dieu qu'implore et révère,
Toute la troupe des acteurs
Qui représentent sur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux sifflets bruyants du parterre.

C'est là que je vous vis, aimable Le Couvreur,
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomène,
Vous, dont le souvenir règne encor sur la scène,
Et dans tous les esprits, et sur-tout dans mon cœur.

[1] Mademoiselle Sallé, excellente danseuse qui exprime les passions.

Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur sans mélange enivra tous mes sens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!
Car il faut le redire à la race future,
Si les saintes fureurs d'un préjugé cruel
Vous ont pu dans Paris priver de sépulture,
Dans le temple du Goût vous avez un autel.

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une actrice le même encens que moi; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.

§ 57, v. 12. Se déguise en plaisanterie.

Après ce vers on lisait:

On y examine si les arts se plaisent mieux dans une monarchie que dans une république; si l'on peut se passer aujourd'hui du secours des anciens; si les livres ne sont point trop multipliés; si la comédie et la tragédie ne sont point épuisées. On examine quelle est la vraie différence entre l'homme de talent et l'homme d'esprit, entre le critique et le satirique, entre l'imitateur et le plagiaire.

Quelquefois même on laisse parler long-temps la même personne; mais ce cas arrive très rarement; heureusement pour moi, on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse Ninon de Lenclos.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si long-temps sut faire usage
De son esprit, de sa beauté,
Et du talent d'être volage,
Fesait alors, avec gaieté,
A ce charmant aréopage
Un discours sur la volupté.
Dans cet art elle était maîtresse;
L'auditoire était enchanté,
Et tout respirait la tendresse.

Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté;
Mais, hélas! ils sont d'une espèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissèrent entendre le sermon de Ninon. Je courus ensuite vers la Le Couvreur, et mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques jésuites qu'ils rencontrèrent. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent par-tout; mais la vérité est que de tous les religieux les jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, et qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence et dans la poésie. Le dieu voit de très bon œil beaucoup de ces Pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Despréaux, et qu'ils avoueront que les *Lettres provinciales* sont la plus ingénieuse, aussi bien que la plus cruelle, et, en quelques endroits, la plus injuste satire qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les bienfaiteurs du temple y ont une place honorable; mais croirait-on que Colbert y est mieux traité que le cardinal de Richelieu? C'est que Colbert protégea tous les beaux-arts sans être jaloux des artistes, et qu'il ne favorisa que de grands hommes : car il se dégoûta bien vite de Chapelain, et encouragea Despréaux. Le cardinal de Richelieu, au contraire, fut jaloux du grand Corneille; et, au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain, des Marets, et Colletet[1]. Je m'aperçus même que ce grand ministre était moins gracieusement accueilli

[1] Non seulement le cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théâtre, mais il s'appropria un mauvais prologue de ce Chapelain; c'était le prologue d'un très ridicule poëme dramatique, intitulé *les Tuileries*. Ce cardinal fit bâtir la salle du Palais-Royal pour représenter la tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le sujet, et dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il se servait de des Marets, de Colletet, de Faret, pour

par le dieu du Goût qu'un certain duc, son neveu, qui vient très souvent dans le temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison

Que dans ce charmant sanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux-arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du ministère,
L'éclat, l'intrigue et le crédit,
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaisseurs en galanterie ajoutent que son éminence[1] fit jadis l'amour en vrai pédant, et que son neveu s'y prend d'une manière assurément tout opposée. Il y a dans cette demeure bien des habitants qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage;

Qui, sagement livrés aux douceurs du loisir,
Ont passé de leurs jours les moments délectables
A recevoir, à donner du plaisir.
De chanter et d'écrire ils ont été capables;

composer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand Corneille dans cette troupe; mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces poëtes, et il fut aussitôt exclus. Ce cardinal avait si peu de goût qu'il récompensa ces vers impertinents de Colletet:

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

[1] Le cardinal de Richelieu fit soutenir des thèses sur l'Amour chez sa niéce, la duchesse d'Aiguillon : il y avait un président, un répondant, et des argumentants. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux; elles sont divisées en plusieurs positions, comme les thèses de colléges; la première position est qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin*, *parcequ'un véritable amour est sans fin*.

Mais pour être en ce temple, et pour y réussir,
Qu'ont-ils fait? ils étaient aimables.

C'est entre ces voluptueux et les artistes qu'on trouve le facile, le sage, l'agréable La Faye. Heureux qui pourrait, comme lui, passer les dernières années de sa vie, tantôt composant des vers aisés et pleins de graces, tantôt écoutant ceux des autres sans envie et sans mépris, ouvrant son cabinet à tous les arts, et sa maison aux seuls hommes de bonne compagnie! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune! mais le goût leur manque, ils jouissent insipidement, ils ne savent qu'être riches.

Devant le dieu est un grand autel, où les Muses viennent présenter tour-à-tour des livres, des dessins, et des ornements de toute espèce: on y voyait tous les opéra de Lulli, et plusieurs opéra de Destouches et de Campra. Le dieu eût desiré quelquefois, dans Destouches, une musique plus forte; souvent, dans Campra, un récitatif mieux déclamé; et de temps en temps, dans Lulli, quelques airs moins froids. Tantôt les Muses, tantôt les Pélissier et les Le Maure chantent ces opéra charmants. Le temple résonne de leurs voix touchantes: tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le seraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs et leurs amis prêtent l'oreille autour du temple, entendent à peine quelques sons, et sifflent pour se venger.

Le dessin de Versailles se trouve, à la vérité, sur l'autel: mais il est accompagné d'un arrêt du dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à-la-fois, en France, un chef-d'œuvre de mauvais goût et de magnificence. Par le même arrêt, le dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très déplacés et très cachés dans les bosquets de Versailles soient transportés à Paris, pour orner des édifices publics.

Une des choses que le dieu aime davantage, c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands maîtres; entreprise utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe des beautés qui périraient sans le secours de la gravure, et qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessin:
Il conduit le docte burin
De la gravure scrupuleuse,
Qui, d'une main laborieuse,
Immortalise sur l'airain
Du Carrache la touche heureuse,
Et la belle ame du Poussin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le dieu s'amusait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait; il joignait l'architecture extérieure du château de Maisons avec les dedans de l'hôtel de Lassay, lequel par sa sitation, ses proportions, et ses embellissements, est digne du maître aimable qui l'occupe, et qui lui-même a conduit l'ouvrage.

§ 64. Après le premier alinéa :

Permettez que je continue mes petites observations, répondit le père Bouhours. Ce sont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les régles ne servent de régles aux petits écrivains. Ce sont les défauts du Poussin et de Lesueur qu'il faut relever, et non ceux de Rouet et de Vignon; et, dès que votre *Anti-Lucrèce* sera imprimé, soyez sûr de ma critique.

Eh bien! examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en passant un jeune duc qui revenait du sermon de Ninon, et qui en paraissait tout pénétré : pour moi, je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu si indulgent,

C'est lui qui, d'un esprit vif, aimable, et facile,
D'un vol toujours brillant sut passer tour-à-tour
Du temple des Beaux-Arts au temple de l'Amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier asile.
Des mains des Graces présenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont son oncle fut redouté.

Il est même encore mieux reçu dans le temple du Goût que cet oncle si vanté, qui rétablit les beaux-arts en France de la même main dont il abaissa ou perdit tous ses ennemis. Ce terrible ministre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours et de la sienne, est redouté jusque dans le temple du Goût, dont il est restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer Chapelain, Colletet, Faret, et des Marets, avec lesquels il fesait autrefois de méchants vers.

Quand je vis que le cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : C'est donc ici comme ailleurs, et l'inclination l'emporte par-tout sur les bienfaits! alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Établir, conserver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire,
C'est ce qui m'a conduit au temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au temple du Goût.

§ 64. Second alinéa. Édition de 1733.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse, c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promène sur différents plaisirs, en parcourant de suite les arts, et caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
De la musique à la peinture,
De la physique au sentiment,
Du tragique au simple agrément,
De la danse à l'architecture.
Tel Homère peignait ses dieux,
Planant sur la terre et sur l'onde;
Et, cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des cieux
Jusqu'au bout de l'axe du monde.

Aussi serais-je trop long, si je disais tout ce que je vis dans ce temple. Grace au siècle de Louis XIV, une foule de grands hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siécle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. « Je n'ai exécuté, disait ce ministre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embellissements nécessaires de sa capitale les trésors ensevelis dans Versailles, et prodigués pour forcer la nature : si j'avais vécu plus long-temps, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence et en bon goût, comme il la surpasse en grandeur : ceux qui viendront après moi feront ce que j'ai seulement imaginé; alors le royaume sera rempli des monuments de tous les beaux-arts : déja les grands chemins qui conduisent à la capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, et ornées même de fontaines et de statues[1]. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques; les salles de vos spectacles[2] seront dignes

[1] Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux fontaines dont l'eau retombe dans de grands bassins : des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture; l'un est de Coustou, et est fort estimé : il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

[2] Les salles de tous les spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs

des ouvrages immortels qu'on y représente; de nouvelles places et des marchés publics, construits sous des colonnades, décoreront Paris comme l'ancienne Rome; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons, comme à Londres; les inscriptions de Santeul ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines; la sculpture étalera par-tout ses beautés[1] durables, et annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la sagesse et le goût de ses conducteurs. » Ainsi parlait ce grand ministre.

Qui n'aurait applaudi? quel cœur français n'eût été ému à de tels discours? On finit par donner de justes éloges et par souhaiter un succès heureux aux grands desseins que le magistrat[2] de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

Enfin, après une conversation utile, dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons, et dans laquelle on regrettait, avec non moins de justice, ce que nous n'avons

et pour les spectateurs : ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

[1] C'était en effet le dessein de ce grand homme. Un de ses projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soissons; on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aquéducs. Du milieu de ce bassin, entouré d'une balustrade de marbre, devait s'élever un rocher sur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le bassin, et qui de là se serait distribuée dans les maisons des citoyens. Le marbre destiné à cet incomparable monument était acheté; mais ce dessein fut oublié avec M. Colbert, qui mourut trop tôt pour la France.

[2] M. Turgot, président au parlement, prevôt des marchands, qui a déja embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le Palais, le continuer jusqu'au pont de l'île, et joindre l'île au reste de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empresser à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins, qui servent à notre commodité, à nos plaisirs, et à notre gloire.

pas, il fallut se séparer. J'entendis le dieu qui disait à ses deux amis, en les embrassant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire est établie.
Tant que vous serez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie;
Mais prêchez, je vous en supplie,
Certains prétendus beaux-esprits,
Qui, du faux goût toujours épris,
Et toujours me fesant insulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes lois et mon culte
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses compliments à un jeune prince qu'il aime tendrement; et s'échauffant à son nom avec un peu d'enthousiasme que ce dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il sait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours Clermont [1] s'illumine
Des vives clartés de ma loi;
Lui, sa sœur, les Amours et moi,
Nous sommes de même origine.
Conti, sachez à votre tour
Que vous êtes né pour me plaire;
Aussi bien qu'au dieu de l'amour.
J'aimai jadis votre grand-père;
Il fut le charme de ma cour :
De ce héros suivez l'exemple,
Que vos beaux jours me soient soumis;
Croyez-moi, venez dans ce temple

[1] M. le comte de Clermont, prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, composée de cent personnes, qui s'assemblent chez lui; et il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes princes.

Où peu de princes sont admis.
Vous, noble jeunesse de France,
Secondez les chants des beaux-arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se reposent dans le silence :
Que dans ces fortunés loisirs,
L'esprit et la délicatesse,
Nouveaux guides de la jeunesse,
Soient l'ame de tous vos plaisirs.
Je vois Thalie et Melpomène [1]
Vous suivre en secret quelquefois,
Et quitter Gaussin et Dufresne
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir sur la scène.
Que des muses à vos genoux
Les lauriers à jamais fleurissent;
Que ces arbres s'enorgueillissent
De se voir cultivés par vous.
Transportez le Pinde à Cythère :
Brassac [2], chantez; gravez, Caylus [3];

[1] Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des tragédies et des comédies ; on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement qui demande beaucoup de soin et d'attention ; il forme le goût de la jeunesse, il donne de la grace au corps et à l'esprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

[2] M. le chevalier de Brassac non seulement a le talent très rare de faire la musique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, et de donner cet exemple à la jeune noblesse française. Il y a déja long-temps que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis Maffei vient de rétablir la gloire du théâtre italien : le baron d'Astorga, et le prélat qui est aujourd'hui archevêque de Pise, ont fait plusieurs opéra fort estimés.

[3] M. le comte de Caylus est célèbre par son goût pour les arts, et par la faveur qu'il donne à tous les bons artistes ; il grave lui-même, et met une expression singulière dans ses dessins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de Saint-Maurice, officier des gardes, grave aussi, et se sert

Ne craignez point, jeune Surgère[1],
D'employer des soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire;
Et que tous les sots confondus
A la cour et sur la frontière,
Désormais ne prétendent plus
Qu'on déroge et qu'on dégénère
En suivant Minerve et Phébus.

Dans les premières éditions, mais postérieures à 1733, on lisait:

Se reposent dans le silence.
Brassac, sois toujours mon soutien;
Sous tes doigts j'accordai ta lyre:
De l'amour tu chantes l'empire,
Et tu composes dans le mien.
Caylus, tous les arts te chérissent[2];
Je conduis tes brillants dessins,
Et les Raphaels s'applaudissent
De se voir gravés par tes mains.
Jeune d'Étampe[3], et vous, Surgère,
Employez vos soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire, etc.

avec avantage du burin : il a fait une estampe d'après le Nain, qui est un chef-d'œuvre.

[1] M. de La Rochefoucauld, marquis de Surgère, a fait une comédie intitulée *l'École du monde*. Cette pièce est sans contredit bien écrite, et pleine de traits que le célébre duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes,* aurait approuvés.

[2] Ce fut M. de Caylus qui demanda à Voltaire la suppression des quatre vers le concernant. Voyez la *Correspondance*, année 1733.

[3] M le marquis d'Étampes, qu'on nomme M. de La Ferté-Imbaut, permettra, malgré son extrême modestie, qu'on dise qu'il a fait à l'âge de dix-huit ans une tragédie dont les vers sont très harmonieux, dans le temps que de vieux poëtes de profession étaient assez déraisonnables pour écrire contre l'harmonie.

NOTES

DU TEMPLE DU GOUT.

Cet ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample, et la plus correcte[1].

§ 1, v. 11. Vengeur du ciel, et vainqueur de Lucrèce.

L'*Anti-Lucrèce*[2] n'avait point encore été imprimé; mais on en connaissait quelques morceaux, et cet ouvrage avait une très grande réputation.

§ 7, v. 1. Cher Rothelin, vous fûtes du voyage.

L'abbé de Rothelin, de l'académie française.

§ 9, v. 1. Là j'aperçus les Dacier, les Saumaises.

Dacier avait une littérature fort grande; il connaissait tout des anciens, hors la grace et la finesse. Ses commentaires ont par-tout de l'érudition, et jamais de goût : il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

[1]* *Le Temple du Goût* fut composé sans doute en 1731 : du moins Voltaire l'assure ; mais il ne fut terminé qu'à la fin de 1732 : c'est ce qui résulte de deux lettres du commencement de décembre 1732, écrites, l'une à Formont, l'autre à Cideville. Il ne fut livré à l'impression que dans le courant de 1733. (L. D. B.)

[2]* *Anti-Lucretius :* poëme latin du cardinal de Polignac. Bougainville le traduisit en français. (L. D. B.)

Si Horace dit à sa maîtresse (liv. I, ode 5) :

« . . . . Miseri quibus
« Intentata nites ! . . . . . »

Dacier dit : « Malheureux sont ceux qui se laissent attirer par cette bonace sans vous connaître ! » Il traduit :

« Nunc est bibendum, nunc pede libero
« Pulsanda tellus : . . . .
(Liv. I, ode 37.)

« C'est maintenant, mes amis, qu'il faut boire, et que sans « rien craindre il faut danser de toute sa force. »

« Mox juniores quærit adulteros. »
(Liv. III, ode 6.)

« Elles ne sont pas plutôt mariées qu'elles cherchent de « nouveaux galants. » Mais quoiqu'il défigure Horace, et que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles; et on loue son travail en voyant son peu de génie.

Saumaise est un auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi la défense du roi d'Angleterre Charles Ier : « Anglais, qui vous envoyez les têtes des rois comme des « balles de paume, qui jouez à la boule avec des couronnes, « et qui vous servez de sceptres comme de marottes. »

§ 11, v. 42. Peint galamment dans le goût de Watteau.

Watteau est un peintre flamand qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années*. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées et qu'il a très bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

* Il est mort, à Nogent-sur-Marne, en 1721.

§ 25, v. 5. Les Pradons et les Scudéris.

Scudéri était comme de raison ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de Sarasin, fait pour prouver que je ne sais quelle pièce de Scudéri, nommée l'*Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la scène française. Ce Scudéri se vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces; et il disait qu'il ne céderait à Corneille qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers au *Cid* et aux *Horaces*.

A l'égard de Pradon, on sait que sa *Phèdre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, et qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

§ 28. Avec une longue approbation et un privilége.

Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

§ 28. Je suis le révérend père Albertus Garassus.

« Un brave Iroquois jésuite, nommé Aubert, prêcha si « vivement contre Bayle (à Strasbourg, vers 1750), que « sept personnes, chargées du sacrifice, apportèrent cha- « cune leur Bayle, et le brûlèrent dans la place publique. » (Lettre de Voltaire au marquis d'Argence, du 3 mars 1754.)

§ 28. J'apporte ici *Marie Alacoque*.

Jean-Joseph Languet de Gergy, évêque de Soissons en 1715, auteur de la *Vie de la vénérable mère Marguerite-Marie* (née Alacoque), 1729, in-4°.

§ 30. M. Bardou se mit alors à crier.

Bardou est le nom d'un méchant poëte ridiculisé par Boileau. Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV* (Catalogue des écrivains, article La Motte), apprend que sous le nom de Bardou c'est Boindin qu'il a voulu peindre.

§ 31, v. 5. Ouvrez, messieurs, c'est mon *OEdipe* en prose.

Houdard de La Motte fit en 1728 un *OEdipe* en prose et un *OEdipe* en vers. A l'égard de son *OEdipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *OEdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, et l'auteur a eu soin de mettre dans un avertissement que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques odes très belles, de jolis opéra et des dissertations très bien écrites.

§ 33, 35, 37. Vers de Rousseau.

§ 44. Second alinéa : sa place entre Lucrèce et Leibnitz.

Leibnitz, né à Leipsick le 23 juin 1646, mort à Hanovre le 14 novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la physique un grand goût pour les belles-lettres : il fesait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systèmes. Au reste il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du roi d'Angleterre, et de plusieurs autres souverains.

§ 49, v. 37. Non loin de lui, Rollin dictait.

Charles Rollin, ancien recteur de l'université et professeur royal, est le premier homme de l'université qui ait écrit purement en français pour l'instruction de la jeunesse, et qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, et cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Études* respire le bon goût et la saine littérature presque par-tout. On lui reproche seulement de

descendre dans des minuties. Il ne s'est guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter. Dans le livre V, partie 3e, chap. II, art. 1er, section 1re, en parlant de Cyrus « Aussitôt, dit-il, on équipe le petit Cyrus en échanson; il « s'avance gravement la serviette sur l'épaule, et tenant la « coupe délicatement entre trois doigts. J'ai appréhendé, « dit le petit Cyrus, que cette liqueur ne fût du poison. « — Comment cela? — Oui, mon papa. » Et en un autre endroit (livre VII, partie 1re, art. II), en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfants : « Une balle, un volant, « un sabot, sont fort de leur goût... » (Et *idem*, partie II, chap. II, art. IV) « Depuis le toit jusqu'à la cave, tout par-« lait latin chez Robert Étienne. » Il serait à souhaiter qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre si estimable d'ailleurs.

§ 49, v. 42. Que Girardon et le Puget.

Girardon mettait dans ses statues plus de grace, et le Puget plus d'expression. Les bains d'Apollon sont de Girardon, ainsi que le mausolée du cardinal de Richelieu en Sorbonne, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. Le Milon et l'Androméde sont du Puget.

§ 49, v. 44. Le Poussin sagement peignait.

Le Poussin, né aux Andelis en 1595, n'eut de maître que son génie, et quelques estampes de Raphael qui lui tombèrent entre les mains. Le desir de consulter la belle nature dans les antiques le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre qu'il ne vendait que sept écus pièce. Appelé en France par le secrétaire d'état Desnoyers, il y établit le bon goût de la peinture : mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome où il mourut avec une grande réputation est sans fortune. Il a sacrifié le

coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses sacrements sont trop gris; cependant il y a dans le cabinet de M. le duc d'Orléans un ravissement de Saint-Paul, du Poussin, qui fait pendant avec la vision d'Ézéchiel, de Raphael, et qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de Raphael; et on les voit tous deux avec un égal plaisir.

§ 49, v. 45. Le Brun fièrement dessinait.

Le Brun, disciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille de Darius est beaucoup mieux colorié que ses batailles. Ce peintre n'a pas un si grand goût de l'antique que le Poussin et Raphael; mais il a autant d'invention que Raphael, et plus de vivacité que le Poussin. Les estampes des batailles d'Alexandre sont plus recherchées que celles des batailles de Constantin par Raphael et par Jules Romain.

§ 49, v. 46. Le Sueur entre eux se plaçait.

Eustache Le Sueur était un excellent peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois peintres sont à la tête de l'école française.

§ 49, v. 58. De la palette de Rubens.

Rubens égale le Titien pour le coloris; mais il est fort au-dessous de nos peintres français pour la correction du dessin.

§ 50. Les Pavillon, les Benserade, les Pélisson, les Segrais.

Segrais est un poëte très faible : on ne lit point ses églogues, quoique Boileau les ait vantées. Son *Énéide* est du style de Chapelain. Il y a un opéra de lui : c'est *Roland et*

Angélique, sous le titre de *l'Amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue.

Pour couronner leur tête
En cette fête
Allons dans nos jardins
Avec les lis de Charlemagne
Assembler les jasmins
Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un roman purement écrit et entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

§ 54. Premier alinéa : laissa venir à sa place madame de La Fayette.

Voici ce que M. Huet, évêque d'Avranches, rapporte, page 204 de ses *Commentaires*, édition d'Amsterdam : « Madame de La Fayette négligea si fort la gloire qu'elle méritait, qu'elle laissa sa *Zaïde* paraître sous le nom de « Segrais; et lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quelques « amis de Segrais, qui ne savaient pas la vérité, se plaignirent de ce trait comme d'un outrage fait à sa mémoire. « Mais c'était un fait dont j'avais long-temps été témoin « oculaire; et c'est ce que je suis en état de prouver par « plusieurs lettres de madame de La Fayette, et par l'original du manuscrit de la *Zaïde*, dont elle m'envoyait les « feuilles à mesure qu'elle les composait. »

§ 54. Second alinéa : Des choses assez grossières.

Voici ce que Pélisson rapporte comme de bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi :

O que ce beau couple d'amants
Va goûter de contentements !
Que leurs délices seront grandes !

Ils seront toujours en festin;
Car si la Prou fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Il ajoute que madame Desloges, jouant au jeu des proverbes, dit à Voiture : « Celui-ci ne vaut rien, percez-nous « en d'un autre. » Son *Histoire de l'Académie* est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment; et ceux qui lisent ce livre sans prévention sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

§ 54. Second alinéa : L'inégal Saint-Évremont.

On sait à quel point Saint-Évremont était mauvais poëte. Ses comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa comédie de *Sir Politick*.

§ 54. Second alinéa : Balzac assomme de longues phrases hyperboliques Voiture et Benserade, qui lui répondent par des pointes.

Voiture est celui de tous ces illustres du temps passé qui eut le plus de gloire, et celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre on cinq petites piéces de vers, et peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline, et ses lettres ne valent guère mieux que celles de Le Pays et de Boursault. Voici quelques uns de ses traits : « Lorsque vous me déchirez le cœur et que « vous le mettez en mille pièces, il n'y en a pas une qui ne « soit à vous, et un de vos souris confit mes plus amères « douleurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte sans « mentir plus de cent mille larmes. Sans mentir je vous « conseille de vous faire roi de Madère : imaginez-vous le « plaisir d'avoir un royaume tout de sucre; à dire le vrai, « nous y vivrions avec beaucoup de douceur. »

Il écrit à Chapelain : « Et notez quand il me vient en la « pensée que c'est au plus judicieux homme de notre siécle, « au père de *la Lionne* et de *la Pucelle* que j'écris, les cheveux « me dressent si fort à la tête qu'ils semblent d'un hérisson. »

Souvent rien n'est si plat que sa poésie :

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange et vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré, parcequ'il est venu dans un temps où l'on commençait à sortir de la barbarie, et où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai que Despréaux l'a comparé à Horace : mais Despréaux était jeune alors. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe; et Despréaux a rétracté depuis ces éloges.

§ 55, v. 5. Bussi.................
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Parlé trop souvent de lui-même.

Il écrivit au roi : « Sire, un homme comme moi, qui a « de la naissance, de l'esprit, et du courage..... J'ai de la « naissance, et l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer « ce que je dis. »

§ 55, v. 19. Des beautés sans correction.

L'abbé de Chaulieu, dans une épître au marquis de la Fare, connue dans le public sous le titre du *Deiste*, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides :

> Déja venaient frapper mes oreilles timides
> Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confesseur, et parle du Dieu d'Israël.

> Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante,
> Des volontés du ciel interprète lassante.

Voilà bien le confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

> D'un Dieu moteur de tout j'adore l'existence :
> Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
> Les ans que nous départ l'aveugle destinée.

Ces remarques sont exactes, et M. de Saint-Marc s'est trompé en disant dans son édition de Chaulieu qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue; mais les beautés de sentiment et d'imagination qui y sont répandues en rachètent les défauts.

L'abbé de Chaulieu mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

§ 55, v. 22. La Fare, avec plus de mollesse.

Le marquis de la Fare, auteur des mémoires qui portent son nom, et de quelques pièces de poésie qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme qu'aimable poëte. Il est mort en 1713. Ses poésies sont imprimées à la suite des œuvres de l'abbé de Chaulieu, son intime ami, avec une préface très partiale et pleine de défauts.

§ 55, v. 28. Auprès d'eux le vif Hamilton.

Le comte Antoine Hamilton, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu et de légèreté. Il était fort satirique.

§ 55, v. 32. L'aisé, le tendre Saint-Aulaire.

M. de Saint-Aulaire, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, fesait encore des chansons aimables.

§ 56. Second alinéa : L'affectation de l'hôtel de Rambouillet.

Despréaux alla réciter ses ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cotin, et quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

§ 66. Cette admirable fontaine.

La fontaine Saint-Innocent; l'architecture est de Lescot, abbé de Clagni, et les sculptures de Jean Goujon. C'est à Bouchardon que l'on doit la fontaine de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

§ 68. Troisième alinéa : .... S'il n'avait écrit que pour lui, et non pour les libraires.

C'est ce que Bayle lui-même écrivit au sieur des Maizeaux.

§ 69, v. 4. Ce Corneille qui *crayonna*
L'ame d'Auguste et de Cinna.

Terme dont Corneille se sert dans une de ses épîtres.

SUR

LA CAMPAGNE D'ITALIE.

1734.

Au pied de ces monts redoutables
Où fleurit la nature au milieu des hivers,
Vers ces climats riants, près des rives aimables
Où tous ses trésors sont ouverts,
J'ai vu les enfants de la guerre,
Semblables aux torrents qui fondaient avec eux,
A travers les glaçons apporter le tonnerre
Qu'allumaient dans leurs mains les aquilons fougueux.
De la cour de Louis l'éclatante jeunesse
Part du sein des plaisirs, qu'elle aime et qu'elle a fui;
Voyageurs sans regret et guerriers sans faiblesse,
Élevés comme Achille, ils volent comme lui,
Des lieux où dans les fleurs les berçait la mollesse,
Au carnage, où l'honneur les appelle aujourd'hui.

Le monarque des monts, l'héritier d'Amédée,
Voit naître un camp superbe où s'éléve l'appui
Dont sa valeur est secondée.
Quand Mars tonne aux rives du Rhin,
La ligue du vengeur foudroie en Italie
L'aigle impérieux du Germain,

8.

Que Villars confondra, que Berwick humilie.
Villars, couvert de tout l'éclat
Dont brilla jadis sa carrière,
Voit encor les dangers et franchit la barrière.
Eugène est au conseil et Villars au combat.
Sous d'éternels lauriers blanchit sa tête altière;
Et son triomphe illimité
Met au rang des vaincus l'âge, qu'il a dompté.
Au réveil soudain de la France,
L'Ibère ouvre les yeux; le fer brille, et Madrid
Voit le triple serment que la vengeance écrit
Sur les drapeaux de l'alliance;
Et l'aigle sur sa proie, où le vainqueur s'élance,
Jette un dernier regard, dont l'Europe sourit.
Déja sur ses rives sanglantes
On voit ses sujets dépouillés
Échapper en tremblant aux débris foudroyés
De vingt citadelles brûlantes.
Pizzighitone en feu nous laisse encor des traits
Dont Milan frappé doit se rendre;
Tortone et ses rochers en cendre
Sont l'augure éclatant des rapides progrès
Que Naples a frémi d'entendre,
Et dont pâlit Mantoue au fond de ses marais.

Rappelé des climats de l'Ourse,
Le Germain n'ira plus, négligeant ses confins,
Soulever l'étranger, et ralentir la course
D'un roi soutenu par nos mains.
Un peuple au fond du Nord, fameux par ses orages,

Malheureux par sa liberté,
Des dieux et des Bourbons recueillant les suffrages,
Donnait les siens à l'équité.
Vienne, pour son idole arrachant des hommages,
S'éléve en souveraine et dicte un nouveau choix.
Ses sons tumultueux sont différents des nôtres :
L'art de faire des rois sans en détrôner d'autres
N'est pas connu de tous les rois.
Ces traits, consacrés par la gloire,
Des beaux jours de Louis commencèrent l'histoire :
Combattre, conquérir, et donner des états,
Est le triomphe qui le flatte ;
Le moment où son régne éclate
Est le moment qui fait des potentats.

NOTE

DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Bernard a célébré aussi cette campagne, ainsi que celle de l'année précédente, dans un poëme dithyrambique que l'on a inséré dans les dernières éditions de ses œuvres.

(L. D. B.)

LA POLICE
SOUS LOUIS XIV.

1743.

Le grand art de régner est le premier des arts.
Il ne se borne point aux fatigues de Mars;
Il n'est point renfermé dans le soin politique
D'abaisser la fierté d'un voisin tyrannique,
Ou d'ébranler l'Europe, ou d'y donner la loi :
Le devoir d'un monarque est de régner chez soi,
D'y former un état redoutable et tranquille,
De rendre heureux son peuple en le rendant docile.
C'est ainsi que Louis sut passer autrefois
Des tentes de Bellone au temple de nos lois.
Il montait sur un trône environné d'abymes,
De débris, de tombeaux, de meurtres et de crimes,
Au milieu des flambeaux de nos divisions,
Aux cris de la discorde, au bruit des factions :
Il parut, il fut sage, et l'état fut paisible.
La discorde à son joug soumit sa tête horrible,
Et la confusion fit silence à sa voix.
Tout prit un nouveau cours, tout rentra dans ses droits;
Le magistrat fut juste et l'Église fut sainte;
Paris vit prospérer dans son heureuse enceinte

Des citoyens soumis, au travail assidus,
Qui respectaient les grands, et ne les craignaient plus.
La régle, avec la paix, sous des abris tranquilles
Aux arts encouragés assura des asiles;
L'orphelin fut nourri, le vagabon fixé;
Le pauvre oisif et lâche au travail fut forcé;
Et l'heureuse industrie, amenant l'abondance,
Appela l'étranger, qui méconnut la France,
L'étranger étonné, qui, prompt à s'irriter,
Fut jaloux de Louis, et ne put l'imiter.
Ainsi quand du Très-Haut la parole féconde
Des horreurs du chaos eut fait naître le monde,
Il en fixa la borne; il plaça dans leurs rangs
Ces trésors de lumière et ces globes errants;
De l'immense Saturne il ralentit la course,
Fit dans un cercle étroit rouler le char de l'Ourse,
De la lune à la terre assura les secours,
Distingua les climats, et mesura les jours.
Il dit à l'Océan: Que ton orgueil s'abaisse,
Que l'astre de la nuit te souléve et t'affaisse;
Il dit aux flancs du Nord : Enfantez les Autans;
Aux eaux du ciel : Tombez, fertilisez les champs;
Et que, tantôt liquide et tantôt endurcie,
L'onde revole au ciel en vapeurs obscurcie.
Il dit, et tout fut fait. Et, dès ces premiers temps,
Toujours indestructible en ses grands changements,
La nature entretient, à son maître fidéle,
D'éléments opposés la concorde éternelle.
Si l'on peut comparer aux chefs-d'œuvre divins
Les faibles monuments des efforts des humains,

Sous un roi bienfesant parcourons cette ville,
Obéissante, heureuse, agissante, tranquille.
Quelle ame incessamment conduit ce vaste corps?
Quelle invisible main préside à ces ressorts?
Quel sage a su plier à nos communs services
Nos besoins, nos plaisirs, nos vertus, et nos vices?
Pourquoi ce peuple immense avec sécurité
Vit-il sans prévoyance et sans calamité?
L'astre du jour à peine a fini sa carrière,
De cent mille fanaux l'éclatante lumière
Dans ce grand labyrinthe avec ordre me luit,
Et forme un jour de fête au milieu de la nuit.
L'aurore ouvre les cieux, le besoin se réveille,
Il appelle à grands cris le travail qui sommeille.
Vertumne, avec Pomone, apporte, au point du jour,
Les fruits prématurés hâtés par leur amour.
Ces rivages pompeux qui resserrent ces ondes
Sont couverts en tout temps des trésors des deux mondes.
Ici l'or qu'on filait s'étend sous le marteau;
La main de l'artisan lui donne un prix nouveau.
La vanité des grands, le luxe, la mollesse,
Nourrissent des petits l'infatigable adresse.
Je vois tous les talents par l'espoir animés,
Noblement soutenus, sagement réprimés :
L'un de l'autre jaloux, empressés à se nuire,
L'intérêt les fit naître, il pourrait les détruire;
Un sage les modère, et de leurs factions
Fait au bonheur public servir les passions.
Mais ce n'est pas assez qu'un sage soit utile :
Le magistrat français doit penser en édile;

Il doit lever les yeux vers ces nobles Romains
Que le ciel fit en tout l'exemple des humains :
C'était peu de tracer de leurs mains triomphantes
Du Tibre au Pont-Enxin ces routes étonnantes,
De transporter les flots des fleuves captivés
Sur cent arcs triomphaux jusqu'au ciel élevés;
Rome, en grands monuments de tous côtés féconde,
Donna des lois, des arts et des fêtes au monde :
L'univers, enchaîné dans un heureux loisir,
Admira les Romains jusqu'au sein du plaisir.
Paris ne cède point à l'antique Italie;
Chaque jour nous rassemble au temple du génie,
A ces palais des arts, à ces jeux enchanteurs,
A ces combats d'esprit qui polissent les mœurs :
Pompe digne d'Athène, où tout un peuple abonde ;
École des plaisirs, des vertus, et du monde.
Plus loin la presse roule, et notre œil étonné
Y voit un plomb mobile en lettres façonné,
Mieux que chez les Chinois, sur des feuilles légères
Tracer en un moment d'immortels caractères.
Protégez tous ces arts, ô vous, soutiens des lois,
Ministres, confidents ou précepteurs des rois!
Méritez que vos noms soient écrits dans l'histoire
Par la main des talents, organes de la gloire.
Colbert et Richelieu, les palmes dans les mains,
De l'immortalité vous montrent les chemins.
Regardez auprès d'eux ce vigilant génie,
Successeur généreux du prudent La Reynie,
A qui Paris doit tout, et qui laisse aujourd'hui,
Pour le bien des Français, deux fils dignes de lui.

Ma voix vous nommerait, vous dont la vigilance
Étend des soins nouveaux sur cette ville immense,
Si vos jours, consacrés au maintien de nos lois,
Vous laissaient un moment pour entendre ma voix;
J'oserais, emporté par une heureuse ivresse,
De mon roi bienfesant célébrer la sagesse :
Mais l'éloge est pour lui, malgré son bruit flatteur,
La seule vérité qui déplaise à son cœur.

VARIANTE

DE LA POLICE SOUS LOUIS XIV.

V. 100. On lit ainsi ce vers dans quelques éditions :

Tracer un monument d'immortels caractères.

Nous avons préféré la leçon du Mercure de 1744, et de celui de 1772. L. D. B.

NOTES

DE LA POLICE SOUS LOUIS XIV.

On croit que cette pièce a concouru pour le prix de l'académie française.

v. 108. Successeur généreux du prudent La Reynie.

Il s'agit ici de Marc-René de Voyer d'Argenson, dont il a déja été question dans une note du poëme de *la Bastille.* Nous ajouterons que M. D'Argenson, né en 1652, fut lieutenant-général de police au Châtelet de Paris pendant vingt-un ans sous Louis XIV, puis garde-des-sceaux sous la régence de 1718 à juin 1720, et qu'il mourut le 2 mai 1721. Le sévère Saint-Simon a dit de ce magistrat : « Il fit le moins de mal qu'il put, sous un voile de persécution qu'il se sentait nécessaire, pour persécuter moins en effet et même pour épargner les persécutés. » Suivant le philosophe Duclos, « il prévint et calma plus de désordres par la crainte qu'il inspira que par des châtiments. »

De ses deux fils, l'aîné fut ministre des affaires étrangères et mourut le 28 novembre 1744; le jeune, membre de l'académie des sciences et de celle des inscriptions, entra au ministère de la guerre le 1er janvier 1743. L. D. B.

SUR

LES ÉVÉNEMENTS

DE L'ANNÉE 1744.

Quoi! verrai-je toujours des sottises en France!
Disait, l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre?
Quelle étrange vertu qui s'obstine à défendre
Les débris dangereux du trône des césars
Contre l'or des Anglais et le fer des houssards!
Dans le jeune Conti quel excès de folie
D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer vers Nice un roi victorieux,
Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux!
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses ailes?
A-t-il reçu du moins, dans son dessein fatal,
Pour briser les rochers, le secret d'Annibal?
Il parle et Conti vole. Une ardente jeunesse,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,
Se précipite en foule autour de son héros.

Du Var qui s'épouvante on traverse les flots;
De torrents en rochers, de montagne en abyme,
Des Alpes en courroux on assiége la cime;
On y brave la foudre; on voit de tous côtés
Et la nature, et l'art, et l'ennemi domptés.
Conti, qu'on censurait, et que l'univers loue,
Est un autre Annibal qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en est-ce assez?
Avec Nice et Démont vous voilà terrassés.
Mais tandis que sous lui les Alpes s'aplanissent,
Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent,
Vers les bords de l'Escaut Louis fait tout trembler:
Le Batave s'arrête, et craint de le troubler.
Ministres, généraux, suivent d'un même zéle
Du conseil au danger leur prince et leur modéle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand Louis,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils.
L'envie alors se tait, la médisance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la satire;
Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
Trace au Palais-Royal Ypre, Furne, et Menin.
    Ainsi lorsqu'à Paris la tendre Melpoméne
De quelque ouvrage heureux vient embellir la scène,
En dépit des sifflets de cent auteurs malins,
Le spectateur sensible applaudit des deux mains:
Ainsi, malgré Bussy, ses chansons, et sa haine,
Nos aïeux admiraient Luxembourg et Turenne.
Le Français quelquefois est léger et moqueur;
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur:
Son œil perçant et juste est prompt à le connaître;

Il l'aime en son égal, il l'adore en son maître.
La vertu sur le trône est dans son plus beau jour,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.
Nous l'avons bien prouvé quand la fièvre fatale,
A l'œil creux, au teint sombre, à la marche inégale,
De ses tremblantes mains, ministres du trépas,
Vint attaquer Louis au sortir des combats :
Jadis Germanicus fit verser moins de larmes;
L'univers éploré ressentit moins d'alarmes,
Et goûta moins l'excès de sa félicité,
Lorsque Antonin mourant reparut en santé.
Dans nos emportements de douleur et de joie,
Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie;
Paris n'a jamais vu de transports si divers,
Tant de feux d'artifice, et tant de mauvais vers.
Autrefois, ô grand roi, les filles de mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce temps si chéri!
L'éclat du trône augmente, et le nôtre est flétri.
O ma prose et mes vers, gardez-vous de paraître!
Il est dur d'ennuyer son héros et son maître.
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité.
Nous nous trompons beaucoup; un roi juste et qu'on aime
Va sans nous à la gloire, et doit tout à lui-même :
Chaque âge le bénit; le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant;
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom dont la terre aime à s'entretenir

Est porté par l'amour aux siécles à venir.
Si pourtant, ô grand roi, quelque esprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète sincère,
S'élevant jusqu'à vous par le grand art des vers,
Osait, sans vous flatter, vous peindre à l'univers,
Peut-être on vous verrait, séduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie;
Peut-être d'un regard le Parnasse excité
De son lustre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous la dent de l'envie;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un roi qui sait régner nous fait ce que nous sommes;
Les regards d'un héros produisent les grands hommes.

VARIANTES

DES ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1744.

v. I. Nous verrons donc toujours des sottises en France!

v. 35. Et, tandis que Conti l'a si bien secondé,
Près de lui dans Clermont il retrouve un Condé.

v. 44*. L'impétueux parterre applaudit des deux mains.

v. 48. Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur:
Il l'encourage, il l'aime, il en est idolâtre;
Et le premier acteur de ce vaste théâtre,
Le roi le plus auguste et le plus vertueux,
Est de tous les humains le plus cher à nos yeux.
Nous l'avons bien prouvé, etc.

v. 50*. Il l'aime en un sujet, il l'adore en son maître.

v. 55*. Des exploits de Louis interrompant le cours,
Au sein de la victoire attaqua ses beaux jours.

Et dans une édition de novembre 1744:

Attaqua dans son lit, de ses tremblantes mains,
Au sortir des combats le plus grand des humains

v. 63. Paris n'a jamais vu de transports si divers,
Avec si peu d'esprit et tant de méchants vers.
Vos sujets, ô grand roi, sont de mauvais poëtes;
Et quand, pour vous louer embouchant nos trompettes,
Nous allons assourdir notre sacré vallon
Par ce fatras de vers approuvés Crébillon;

Quand sur votre santé nous nous tuons d'écrire,
Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire!
Cependant nous avons la noble vanité, etc.

v. 64. Tant de feux d'artifice et si peu de bons vers.

v. 88. De son lustre terni reprendrait la beauté.
Ses lauriers renaîtraient dans ses vallons stériles;
Louis fit des Boileaux, Auguste des Virgiles.
Grand roi, d'un tel honneur daignez être jaloux,
Et formez des esprits qui soient dignes de vous.

Ce poëme finissait ainsi dans la première édition in-4°, approuvée par Crébillon le 12 octobre 1744:

Ses lauriers renaîtraient dans ses vallons stériles:
Un Auguste nouveau nous rendrait des Virgiles.
Puissions-nous mériter de vivre sous sa loi,
Et que le siècle enfin soit digne de son roi!

L. D. B.

POËME DE FONTENOI.

1745.

AU ROI*.

SIRE,

Je n'avais osé dédier à votre majesté les premiers essais de cet ouvrage; je craignais sur-tout de déplaire au plus modeste des vainqueurs : mais, sire, ce n'est point ici un panégyrique, c'est une peinture fidèle d'une partie de la journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines; ce sont les sentiments de la France, quoique à peine exprimés; c'est un poëme sans exagération, et de grandes vérités sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de votre majesté fera passer cette faible esquisse à la postérité comme un monument authentique de tant de belles actions, faites en votre présence à l'exemple des vôtres.

Daignez, sire, ajouter à la bonté que votre majesté a eue de permettre cet hommage celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres sujets, et du plus zélé de vos admirateurs.

* Louis XV.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE*.

Le public sait que cet ouvrage, composé d'abord avec la rapidité que le zéle inspire, reçut des accroissements à chaque édition qu'on en fesait. Toutes les circonstances de la victoire de Fontenoi, qu'on apprenait à Paris de jour en jour, méritaient d'être célébrées; et ce qui n'était d'abord qu'une piéce de cent vers est devenu un poëme qui en contient plus de trois cent cinquante : mais on y a gardé toujours le même ordre, qui consiste dans la préparation, dans l'action, et dans ce qui la termine; on n'a fait même

* Les trois premières éditions étaient sans discours préliminaire. Dans la sixième il commençait ainsi :

« Ce poëme fut composé presque le même jour qu'on apprit à Paris la victoire que le roi avait remportée à Fontenoi; et depuis on ajouta plusieurs traits à la pièce, à mesure qu'on savait quelque circonstance de ce grand évènement, et qu'on fesait une nouvelle édition de l'ouvrage. La rapidité avec laquelle tant d'éditions furent épuisées à Paris et dans les provinces, en moins de quinze jours, n'est qu'un témoignage de l'intérêt qu'a pris la nation à la journée mémorable dont ce poëme était alors le seul monument. L'auteur n'a eu en vue que de rendre fidèlement, etc.

que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des nations dont était composée l'armée ennemie, et en spécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les nations dont Louis XV a triomphé; par exemple, quand on dit des Hollandais qu'ils avaient autrefois brisé *le joug de l'Autriche cruelle,* il est clair que c'est de l'Autriche alors cruelle envers eux que l'on parle; car assurément elle ne l'est pas aujourd'hui pour les états-généraux : et d'ailleurs la reine de Hongrie, qui ajoute tant à la gloire de la maison d'Autriche, sait combien les Français respectent sa personne et ses vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on dit des Anglais, *et la férocité le cède à la vertu,* on a eu soin d'avertir en note, dans toutes les éditions, que le reproche de férocité ne tombait que sur le soldat.

En effet il est très véritable que lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoi, plusieurs soldats de cette nation crièrent *No quarter,* Point de quartier; on sait encore que quand M. de Séchelles seconda les intentions du roi avec une prévoyance si singulière, et qu'il fit préparer autant de secours pour les prisonniers ennemis blessés que pour nos troupes, quelques fantassins anglais s'acharnèrent encore contre nos soldats dans les cha-

riots mêmes où l'on transportait les vainqueurs et les vaincus blessés. Les officiers, qui ont à-peu-près la même éducation dans toute l'Europe, ont aussi la même générosité; mais il y a des pays où le peuple, abandonné à lui-même, est plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur et la conduite de cette nation, et sur-tout on n'a cité le nom de M. le duc de Cumberland qu'avec l'éloge que sa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu persuader au public que l'illustre Addison, dans son poëme de la campagne d'Hochstedt, avait parlé plus honorablement de la maison du roi que l'auteur même du poëme de Fontenoi : ce reproche a été cause qu'on a cherché l'ouvrage de M. Addison à la bibliothéque de sa majesté, et on a été bien surpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges; c'est vers le trois-centième vers. On ne les répetera point, et il est bien inutile d'y répondre; la maison du roi leur a répondu par des victoires. On est très éloigné de refuser à un grand poëte et à un philosophe très éclairé, tel que M. Addison, les éloges qu'il mérite; mais il en mériterait davantage, et il aurait plus honoré la philosophie et la poésie, s'il avait plus ménagé dans son poëme des têtes couronnées, qu'un ennemi même doit toujours respecter, et s'il avait songé que les

louanges données aux vaincus sont un laurier de plus pour les vainqueurs. Il est à croire que quand M. Addison fut secrétaire d'état, le ministre se repentit de ces indécences échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage anglais est trop rempli de fiel, celui-ci respire l'humanité : on a songé, en célébrant une bataille, à inspirer des sentiments de bienfesance. Malheur à celui qui ne pourrait se plaire qu'aux peintures de la destruction, et aux images des malheurs des hommes!

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne se trouvent point dans les autres parties du monde; ils sont plus liés entre eux; ils ont des lois qui leur sont communes; toutes les maisons des souverains sont alliées; leurs sujets voyagent continuellement et entretiennent une liaison réciproque. Les Européans chrétiens sont ce qu'étaient les Grecs : ils se font la guerre entre eux, mais ils conservent dans ces dissensions tant de bienséance, et d'ordinaire de politesse, que souvent un Français, un Anglais, un Allemand, qui se rencontrent, paraissent être nés dans la même ville. Il est vrai que les Lacédémoniens et les Thébains étaient moins polis que le peuple d'Athènes; mais enfin toutes les nations de la Grèce se regardaient comme des alliées qui ne se fesaient la guerre que dans l'espérance certaine d'avoir la paix : ils insultaient rarement à des en-

nemis qui dans peu d'années devaient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du roi, et non de la honte des nations dont il a triomphé. On serait fâché d'avoir écrit contre elles avec autant d'aigreur que quelques Français en ont mis dans leurs satires contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes : mais la jalousie d'auteur à auteur est beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suisses qu'ils sont *nos antiques amis et nos concitoyens*, parcequ'ils le sont depuis deux cent cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées ont suivi l'exemple de la maison du roi et de nos autres troupes, parcequ'en effet c'est toujours à la nation qui combat pour son prince à donner cet exemple, et que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation française la gloire de la valeur et de la politesse. On a osé imprimer que ce vers,

Je vois cet étranger, qu'on croit né parmi nous,

était un compliment à un général né en Saxe d'avoir l'air français. Il est bien question ici d'air et de bonne grace! quel est l'homme qui ne voit évidemment que ce vers signifie que le général

étranger est aussi attaché au roi que s'il était né son sujet?

Cette critique est aussi judicieuse que celle de quelques personnes qui prétendirent qu'il n'était pas honnête de dire que le général était dangereusement malade, lorsqu'en effet son courage lui fit oublier l'état douloureux où il était réduit, et le fit triompher de la faiblesse de son corps ainsi que des ennemis du roi.

Voilà tout ce que la bienséance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vue que de rendre fidèlement ce qui était venu à sa connaissance; et son seul regret est de n'avoir pu, dans un si court espace de temps, et dans une pièce de si peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler. Il ne pouvait dire tout; mais du moins ce qu'il a dit est vrai [1] : la moindre flatterie eût deshonoré un ouvrage fondé sur la gloire du roi et sur celle de la nation.

Le plaisir de dire la vérité l'occupait si entièrement, que ce ne fut qu'après six éditions qu'il envoya son ouvrage à la plupart de ceux qui y sont célébrés.

Tous ceux qui sont nommés n'ont pas eu les

[1] * Après ces mots on lisait les suivants dans les premières éditions : « Ce n'était pas une occasion où les faits eussent besoin « d'être altérés ; la moindre flatterie, etc. » L. D. B.

occasions de se signaler également. Celui qui, à la tête de son régiment, attendait l'ordre de marcher n'a pu rendre le même service qu'un lieutenant-général qui était à portée de conseiller de fondre sur la colonne anglaise, et qui partit pour la charger avec la maison du roi. Mais si la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié : tel est loué en général sur sa valeur, tel autre sur un service rendu; on a parlé des blessures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une justice que rendit le célèbre M. Despréaux à ceux qui avaient été de l'expédition du passage du Rhin : il cite près de vingt noms; il y en a ici plus de soixante; et on en trouverait quatre fois davantage si la nature de l'ouvrage le comportait.

Il serait bien étrange qu'il eût été permis à Homère, à Virgile, au Tasse, de décrire les blessures de mille guerriers imaginaires, et qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur sang, et parmi lesquels il y en a plusieurs avec qui l'auteur avait eu l'honneur de vivre, et qui lui ont laissé de sincères regrets.

L'attention scrupuleuse qu'on a apportée dans cette édition doit servir de garant de tous les faits qui sont énoncés dans ce poëme. Il n'en est aucun qui ne doive être cher à la nation et à toutes les

familles qu'ils regardent. En effet qui n'est touché sensiblement en lisant le nom de son fils, de son frère, d'un parent cher, d'un ami tué ou blessé, ou exposé dans cette bataille qui sera célèbre à jamais; en lisant, dis-je, ce nom dans un ouvrage qui, tout faible qu'il est, a été honoré plus d'une fois des regards du monarque, et que sa majesté n'a permis qu'il lui fût dédié que parcequ'elle a oublié son éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu et vaincu sous ses ordres?

C'est donc moins en poëte qu'en bon citoyen qu'on a travaillé. On n'a point cru devoir orner ce poëme de longues fictions, sur-tout dans la première chaleur du public, et dans un temps où l'Europe n'était occupée que des détails intéressants de cette victoire importante, achetée par tant de sang.

La fiction peut orner un sujet ou moins grand, ou moins intéressant, ou qui, placé plus loin de nous, laisse l'esprit plus tranquille. Ainsi, lorsque Despréaux s'égaya dans sa description du passage du Rhin, c'était trois mois après l'action; et cette action, toute brillante qu'elle fut, n'est à comparer ni pour l'importance ni pour le danger à une bataille rangée, gagnée sur un ennemi habile, intrépide, et supérieur en nombre, par un roi exposé, ainsi que son fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'est qu'après s'être laissé emporter aux premiers mouvements de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont si bien servi la patrie dans ce grand jour, qu'on s'est permis d'insérer dans le poëme un peu de ces fictions qui affaibliraient un tel sujet si on voulait les prodiguer; et on ne dit ici en prose que ce que M. Addison lui-même a dit en vers dans son fameux poëme de la campagne d'Hochstedt.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troie, faire apporter par Vénus à Énée des armes que Vulcain a forgées, et qui rendent ce héros invulnérable; on peut lui faire rendre son épée par une divinité, pour la plonger dans le sein de son ennemi; tout le conseil des dieux peut s'assembler, tout l'enfer peut se déchaîner; Alecton peut enivrer tous les esprits des venins de sa rage: mais ni notre siècle, ni un événement si récent, ni un ouvrage si court, ne permettent guère ces peintures devenues les lieux communs de la poésie. Il faut pardonner à un citoyen pénétré de faire parler son cœur plus que son imagination; et l'auteur avoue qu'il s'est plus attendri en disant:

Tu meurs, jeune Craon: que le ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère!

que s'il avait invoqué les Euménides pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des divinités dans un poëme épique, et sur-tout quand il s'agit de héros fabuleux; mais ici le vrai Jupiter, le vrai Mars, c'est un roi tranquille dans le plus grand danger, et qui hasarde sa vie pour un peuple dont il est le père; c'est lui, c'est son fils, ce sont ceux qui ont vaincu sous lui, et non Junon et Juturne, qu'on a voulu et qu'on a dû peindre. D'ailleurs le petit nombre de ceux qui connaissent notre poésie savent qu'il est bien plus aisé d'intéresser le ciel, les enfers, et la terre, à une bataille que de faire reconnaître, et de distinguer, par des images propres et sensibles, des carabiniers qui ont de gros fusils rayés, des grenadiers, des dragons qui combattent à pied et à cheval; de parler de retranchements faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guère dit encore en vers.

C'était ce que sentait M. Addison, bon poëte et critique judicieux. Il employa dans son poëme, qui a immortalisé la campagne d'Hochstedt, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en est permis dans le poëme de Fontenoi. Il savait que le duc de Marlborough et le prince Eugène se seraient très peu souciés de voir des dieux où il était question des grandes actions des hommes; il savait qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, et qu'on court risque d'affaiblir ceux des

modernes par de froides allégories : il a fait mieux ; il a intéressé l'Europe entière à son action. Il en est à-peu-près de ces petits poëmes de trois cents ou de quatre cents vers sur les affaires présentes comme d'une tragédie : le fond doit être intéressant par lui-même, et les ornements étrangers sont presque toujours superflus.

On a dû spécifier les différents corps qui ont combattu, leurs armes, leur position, l'endroit où ils ont attaqué ; dire que la colonne anglaise a pénétré ; exprimer comment elle a été enfoncée par la maison du roi, les carabiniers, la gendarmerie, le régiment de Normandie, les Irlandais, etc. Si on n'était pas entré dans ces détails, dont le fond est si héroïque, et qui sont cependant si difficiles à rendre, rien ne distinguerait la bataille de Fontenoi d'avec celle de Tolbiac. Despréaux, dans le passage du Rhin, a dit :

Revel les suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.

On a peint ici les carabiniers, au lieu de les appeler par leur nom, qui convient encore moins au vers que celui de cuirassiers. On a même mieux aimé, dans cette dernière édition, caractériser la fonction de l'état-major que de mettre en vers les noms des officiers de ce corps qui ont été blessés.

Cependant on a osé appeler la maison du roi

par son nom, sans se servir d'aucune image. Ce nom de *Maison du roi,* qui contient tant de corps invincibles, imprime une assez grande idée, sans qu'il soit besoin d'autre figure; M. Addison même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raison de l'avoir nommée, c'est la rapidité de l'action.

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Louis, son fils, l'état, l'Europe est en vos mains :
Maison du roi, marchez, etc.

Si on avait dit, *la Maison du roi marche,* cette expression eût été prosaïque et languissante.

On n'a pas voulu un moment s'écarter dans cet ouvrage de la gravité du sujet. Despréaux, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le goût de quelques unes de ses épîtres, a joint le plaisant à l'héroïque; car après avoir dit :

Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés :
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles :
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit, etc.

il s'exprime ensuite ainsi :

Bientôt... mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est temps : aussi bien si la rime
Allait mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

Les personnes qui ont paru souhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoi quelques traits de ce style familier de Boileau n'ont pas, ce me semble, assez distingué les lieux et les temps, et n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épître et un ouvrage d'un ton plus sérieux et plus sévère : ce qui a de la grace dans le genre épistolaire n'en aurait point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage sur ce qui regarde l'art et le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, et qui ne doit remplir l'esprit que de la gloire du roi et du bonheur de la patrie.

POËME DE FONTENOI.

Quoi! du siécle passé le fameux satirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourants, ses flots épouvantés,
Son dieu même en fureur, effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde et son rivage:
Et vous, quand votre roi dans des plaines de sang
Voit la mort devant lui voler de rang en rang,
Tandis que, de Tournai foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand, des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils, suit de si près ses pas;
Vous, heureux par ses lois, et grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence!
Venez le contempler aux champs de Fontenoi.
O vous, Gloire, Vertu, déesses de mon roi!
Redoutable Bellone, et Minerve chérie!
Passion des grands cœurs, amour de la patrie!
Pour couronner Louis prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.
Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage:
J'y vois ces combattants que vous conduisez tous;

C'est là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;
Pour Louis et pour nous prolongez ses années.
Déja de la tranchée Harcourt est accouru;
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles, pour son roi plein d'un amour fidéle,
Voit la France en son maître, et ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu, par qui des Français le tonnerre est guidé,
Penthiévre, dont le zéle avait devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein signala son courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers, et Luxembourg,
Vont chacun dans leur place attendre ce grand jour:
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande.
Le fortuné Danoy, Chabanes, Galerande,
Le vaillant Bérenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert, et du Chaila, tous nos héros enfin,
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.
Le jour frappe déja de ses rayons naissants
De vingt peuples unis les drapaux menaçants.
Le Belge, qui, jadis fortuné sous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail et par sa liberté,

Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sait souffrir et combattre, et sur-tout obéir;
L'Autrichien, rempli de sa gloire passée,
De ses derniers césars occupant sa pensée;
Sur-tout ce peuple altier qui voit sur tant de mers
Son commerce et sa gloire embrasser l'univers,
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre et la balance:
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'espoir les séduit.
De l'empire français l'indomptable génie
Brave auprès de son roi leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés sortent de leur séjour,
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons et vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle observe Louis, et voit avec colère
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,
A déja disposé ses bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros, qui, montés sur un char,
Combattaient en désordre et marchaient au hasard:
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage;

Tel son rival et lui, prudents avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiraient de plus près.
L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, et Louis est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal:
D'un pas ferme et pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance, et la flamme environne,
Comme un nuage épais qui sur l'aile des vents
Porte l'éclair, la foudre, et la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillants peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons, voici le temps de venger les Valois.
Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terrains divers engagent les armées.
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La Mort sur les deux camps étend sa main cruelle:
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle;
Chefs, officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirants, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.
Gramont, que signalait sa noble impatience,
Gramont dans l'Élysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur:
De quoi lui serviront ces grands titres de gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneurs de sa mémoire,

Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune Craon : que le ciel moins sevère,
Veille sur les destins de ton généreux frère!
Hélas! cher Longaunay, quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang et ranimer tes jours!
Ces ministres de Mars, qui d'un vol si rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont du plomb qui les suit dans leur course arrêtés;
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiseaux tout sanglants, palpitants sur la terre.
Le fer atteint d'Havré. Le jeune d'Aubeterre
Voit de sa légion tous les chefs indomptés
Sous le glaive et le feu mourants à ses côtés.
Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! dieu de sang, dieu cruel,
La race de Colbert, ce ministre immortel,
Échappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
Guerchi n'est point frappé : la vertu peut te plaire.
Mais vous, brave d'Aché, quel sera votre sort?
Le ciel sauve à son gré, donne et suspend la mort.
Infortuné Lutteaux, tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourments : nos cris mal entendus
Te demandent au ciel, et déja tu n'es plus.
O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillants éclipsés à l'aurore!
Que nos lauriers sanglants doivent coûter de pleurs!

Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours serins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons!
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
Vous qui lanciez la foudre et qu'ont frappés ses coups,
Revivez dans nos chants quand vous mourez pour nous.
Eh! quel serait, grand Dieu! le citoyen barbare,
Prodigue de censure, et de louange avare,
Qui, peu touché des morts, et jaloux des vivants,
Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens?
Ah! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre et de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats! Louis est en danger.
Le feu qui se déploie, et qui dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la main,
A travers les mourants s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui se déclare.
Le roi voit le malheur, le brave et le répare.
Son fils, son seul espoir... Ah! cher prince, arrêtez;
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?

Conservez cette vie au monde nécessaire.
Louis craint pour son fils, le fils craint pour son père,
Nos guerriers tout sanglants frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
Louis, son fils, l'état, l'Europe est en vos mains.
Maison du roi, marchez! assurez la victoire;
Soubise et Pecquigny vous mènent à la gloire.
Paraissez, vieux soldats, dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées;
Partez, flèches de feu, grenades enflammées.
Phalanges de Louis, écrasez sous vos coups
Ces combattants si fiers, et si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent mais éclairé, vif à-la-fois et sage,
Favori de l'Amour, de Minerve, et de Mars,
Richelieu vous appelle, il n'est plus de hasards;
Il vous appelle; il voit d'un œil prudent et ferme
Des succès ennemis et la cause et le terme;
Il vole et, sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.
D'un rempart de gazon, faible et prompte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck, La Vauguyon, Choiseul, d'un même effort
Arrêtent une armée, et repoussent la mort.
D'Argenson, qu'enflammaient les regards de son père,

La gloire de l'état, à tous les siens si chère,
Le danger de son roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable.
On l'arrête ; il revient, ardent, infatigable ;
Ainsi qu'aux premiers temps par leurs coups redoublés
Les beliers enfonçaient les remparts ébranlés.
Ce brillant escadron, fameux par cent batailles,
Lui par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, et soutient son grand nom.
Tu suis du Châtelet, jeune Castelmoron,
Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi qui, d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés et sanglants,
Que l'orguilleux Anglais emportait dans ses rangs.
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd son sang, et l'Amour en soupire.
Anglais, sur du Guesclin deux fois tombent vos coups :
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.
Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron, tels on voyait dans les plaines d'Ivry
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri,
Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces d'Aumont, ces grands Montmorencys,
Ces Créqui si vantés renaissants dans leurs fils,
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre Saxon, la terreur de la terre,

Quand la Justice et Mars sous un autre Louis,
Frappaient l'aigle d'Autriche et relevaient les lis.
Comment ces courtisans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur !
Boufflers, Meuse, d'Ayen, Duras, bouillants d'ardeur,
A la voix de Louis courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur maître les guide !
Ils l'aiment, ils vaincront; leur père est avec eux:
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de la fortnne;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux:
Il marche; il est semblable à ce maître des dieux
Qui, frappant les titans et tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, et sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la mer gronde, et le ciel s'obscurcit.
Sur un nuage épais que, des antres de l'Ourse,
Les vents affreux du nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
« Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous;
Courage, rassemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix semble seule alarmer :
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer :
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance? »
Mais ils parlent en vain; lorsque Louis s'avance
Leur génie est dompté, l'Anglais est abattu,

Et la férocité le céde à la vertu.
  Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie, et ses temples.
Peuple sage et fidéle, heureux Helvétiens,
Nos antiques amis et nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardents Neustriens suit la fougue indomptable.
Ce Danois, ce héros qui, des frimas du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre ;
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
« Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre effort. »
C'en est fait, et l'Anglais craint Louis et la mort.
  Allez, brave d'Étrée, achevez cet ouvrage ;
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage ;
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui :
Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé qu'à lui.
  Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide,
Qui, semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant,
C'est ainsi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés, des chasseurs intrépides ;
Les coursiers écumants franchissent les guérets ;
On gravit sur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges sont dressés ; on attend, on s'élance ;
Le javelot fend l'air, et le plomb le devance.
Les léopards sanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugissements font retentir les airs ;

Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage;
Sur des morts entassés c'est marcher trop long-temps:
Noailles, ramenez vos soldats triomphants;
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés:
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière et l'asile,
Ces premiers fondements de l'empire des lis,
Par les mains de mon roi pour jamais affermis.
Déja Tournai se rend, déja Gand s'épouvante:
Charles-Quint s'en émeut; son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs, et fuit de ce séjour
Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour:
Il fuit; mais quel objet pour cette ombre alarmée!
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée;
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laissant ses étendards,
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes;
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes;
Et son char de victoire, en ces vastes remparts,
Écrasant le berceau du plus grand des césars;
Ostende, qui jadis a, durant trois années,
Bravé de cent assauts les fureurs obstinées,
En dix jours à Louis cédant ses murs ouverts,
Et l'Anglais frémissant sur le trône des mers.
Français, heureux guerriers, vainqueurs doux et terribles,

Revenez, suspendez dans nos temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards sanglants;
Que vos chants de victoire animent tous nos chants:
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent:
Vos mères, vos enfants près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

VARIANTES

DU POÈME DE FONTENOI.

v. 15*. Venez le contempler aux champs de Fontenoi.

On lisait ensuite, au lieu des huit vers actuels :

Voyez ce fier Saxon qu'on croit né sous sa loi,
Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
A rappelé pour lui son ame fugitive.

v. 41*. Chacun porte *la joie* aux guerriers qu'il commande.

v. 44*. Du Chailat et Croissy, tous nos héros enfin.

v. 46*. Demandent que l'aurore et le péril commence.

V. 47, 48*. Au lieu de ces deux vers on lisait ceux-ci :

Louis avec le jour voit briller dans les airs
Les drapeaux menaçants de vingt peuples divers.

V. 69-74*. Au lieu de ces six vers, une des premières éditions présente les deux suivants :

La Fortune s'enfuit, et voit avec colère
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

V. 157-164*. Ces huit vers font partie des dernières additions. Précédemment on lisait de suite :

L'Anglais a pénétré ; Mars pour lui se déclare.

v. 195*. Choiseul, La Vauguyon, d'un indomptable effort.

v. 223*. . . . . Ces grands Montmorencys,
Qui tous dans Fontenoi reconnaissent leurs fils.

v. 266*. Mille cris redoublés dans les airs font entendre.

V. 273-276*. Ces quatre vers ont remplacé ceux que voici :

Chevreuse, à cette attaque horrible et meurtrière,
Fait voler cette troupe et si prompte et si fière,
Qui, tantôt de pied ferme et tantôt en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.

V. 281, 282*. Au lieu de ces deux vers on lisait :

L'un attend, l'autre vole; et de sang sont trempées
Les lances, les épieux, les flèches, les épées.

v. 292, 293*. Nous lancerons les traits que leurs mains ont forgés;
Ils ouvriront pour nous les murs de cette ville.

v. 296*. Sous les mains de mon roi désormais affermis.

V. 308. Après ce vers il y avait :

Français, heureux Français, peuple doux et terrible,
C'est peu qu'en vous guidant Louis soit invincible[1];
C'est peu que le front calme et la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux sereins;
C'est peu d'être vainqueur, il est modeste et tendre;
Il honore de pleurs le sang qu'il vit répandre;
Entouré de héros qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge et ne le reçoit pas;
Il veille sur des jours hasardés pour lui plaire.

[1] * Voici sur cette variante quelques différences que nous croyons devoir donner.

. . . . Pour jamais affermis,
Peuples ne pensez pas que ce jour de victoire,
Soit assez pour Louis, et suffise à sa gloire;
C'est peu, que le front calme, etc.

Le monarque est un homme, et le vainqueur un père [1].
Ces captifs tout sanglants, portés par nos soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de sang, d'horreur, et de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers, au sein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Consolés, secourus, servis par les vainqueurs.
O grandeur véritable ! ô victoire nouvelle !
Eh ! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas souhaiter d'être né sous sa loi?
Il étendra son bras, et calmera l'Empire
Déja Vienne se tait, déja Londres l'admire.
La Bavière, confuse au bruit de ses exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois.
Naple est en sûreté; la Sardaigne en alarmes :
Tous les rois de son sang triomphent par ses armes;
Et de l'Èbre à la Seine en tous lieux on entend :
« Le plus aimé des rois est aussi le plus grand. »
Ah ! qu'on ajoute encore à ce titre suprême
Ce nom si cher au monde et si cher à lui-même,
Ce prix de ses vertus qui manque à sa valeur,
Ce titre auguste et saint de pacificateur :
Que de ses jours si beaux, de qui nos jours dépendent,
La course soit tranquille et les bornes s'étendent [2] !
    Ramenez ce héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre et vaincre à ses côtés.
Les palmes dans les mains, etc.

1 * Il daigne consoler jusqu'à ses ennemis.
Ah ! quels cœurs désormais ne lui seront soumis !
Il peut régler l'Europe, il peut calmer l'Empire.
Grand roi ! Vienne se tait, Londres pleure et t'admire ;
La Bavière, confuse, etc.

2 * Qu'il revienne adoré; mais qu'il songe aujourd'hui
Que le sort des Français fut de trembler pour lui.

(L. D. B.)

NOTES

DU POÈME DE FONTENOI.

Voyez, parmi les *Épîtres*, celle qui est adressée au duc de Richelieu; année 1745.

(*N. B.* Toutes les notes qui suivent, à quelques mots près, se trouvent dans les éditions de 1745.)

v. 24. C'est là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous.

Le comte maréchal de Saxe, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs et sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embrassa après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

v. 31. Déja de la tranchée Harcourt est accouru.

M. le duc d'Harcourt avait investi Tournai.

v. 33. Noailles pour son roi plein d'un amour fidèle.

Maréchal de France.

v. 36. D'Eu, par qui des Français le tonnerre est guidé.

Grand-maître d'artillerie. Il était gouverneur du Languedoc. Le roi, l'ayant envoyé tenir les états de la province, lui annonça qu'il serait payé de ses dépenses sur ses mémoires : M. le comte d'Eu ne voulut point y consentir. » Sire, dit-il au roi, ce que je tiens de l'état suffit pour les

« dépenses extraordinaires que son service peut exiger de « moi. » (Édit. de Kehl.)

v. 37. Penthièvre, dont le zèle avait devancé l'âge.

Il s'était signalé à la bataille de Dettingen.

v. 42. Le fortuné Danoy, Chabanes, Galerande.

M. de Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts et de mourants sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'est un fait certain : cette femme vint avec un passe-port, accompagnée d'un sergent du régiment du Roi, dans lequel était alors cet officier.

v. 44. Colbert, et du Chaila, tous nos héros enfin.

Les lieutenants-généraux, chacun à leur division.

v. 109. De quoi lui serviront ces grands titres de gloire.

M. de Gramont allait être maréchal de France.

v. 113, 114. Tu meurs, jeune Craon : que le ciel, moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère !

Dix-neuf officiers du régiment du Hainaut ont été tués ou blessés. Son frère, le prince de Beauvau, servait en Italie.

v. 115, 116. Hélas! cher Longaunay, quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang et ranimer tes jours !

M. de Longaunay, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.

v. 117. Ces ministres de Mars, qui, d'un vol si rapide.

Officiers de l'état-major. MM. de Puységur, de Mézière, de Saint-Sauveur, de Saint-George.

v. 122-124. Le fer atteint d'Havré. Le jeune d'Aubeterre
Voit de sa légion tous les chefs indomptés
Sous le glaive et le feu mourants à ses côtés.

Le duc d'Havré, colonel du régiment de la Couronne. M. le marquis d'Aubeterre, depuis ambassadeur à Rome. Il y fut chargé des négociations relatives à l'abolition de l'ordre des jésuites, et eut l'honneur de contribuer à un événement si utile à la raison et à l'humanité. Depuis il a été nommé commandant de Bretagne. La bonté de ses principes d'administration, son intégrité son amour du bien, la douceur et la franchise de son caractère, lui ont mérité l'estime publique. (Édit. de Kehl.)

v. 128. La race de Colbert, ce ministre immortel.

M. de Croissy, avec ses deux enfants, et son neveu M. Duplessis-Châtillon, blessés légèrement.

v. 130. Guerchi n'est point frappé : la vertu peut te plaire.

Régnier de Guerchi, d'une ancienne famille de Bourgogne, et dont un des ancêtres avait été tué à la Saint-Barthélemi (*voyez la Henriade*, chant second, vers 275), fut fait colonel du régiment du Roi après la bataille. Il le commanda pendant la guerre dernière, et se signala surtout à la retraite de Crevelt, où il sauva l'hôpital des blessés, et à celle de Minden. Sa valeur, une humanité dans la guerre rare même dans ce siécle, son amour de l'ordre et de la discipline, une probité également incorruptible dans les armées, à la cour, et dans les affaires, le soin qu'il prenait de former dans son régiment des sujets utiles à la patrie, soit dans la carrière politique, soit dans l'état militaire, enfin la réunion de toutes les qualités d'un brave officier, d'un honnête homme, et d'un bon citoyen, ont vérifié ce jugement de M. de Voltaire qui ne pouvait être alors qu'une

espéce de prophétie. Il fut nommé ambassadeur en Angleterre après la dernière paix.

Nous nous sommes fait un devoir de rendre ici justice à la mémoire de M. le comte de Guerchi, parcequ'il a été calomnié à la fin de sa vie, et, depuis sa mort, par un de ces êtres vils qui, à force d'impudence et de méchanceté, parviennent quelquefois à se donner une existence, et acquièrent par leurs excès mêmes une sorte de célébrité honteuse, il est vrai, mais qui peut en imposer à la multitude (Édit. de Kehl.) Tous les officiers de son régiment (Royal-des-Vaisseaux) hors de combat; lui seul ne fut point blessé.

v. 131. Mais vous, brave d'Aché, quel sera votre sort?

M. d'Aché (on l'écrit d'Apcher), lieutenant-général. M. de Lutteaux, lieutenant-général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

v. 147. Vous qui lanciez la foudre et qu'ont frappé ses coups.

M. du Brocard, maréchal-de-camp, commandant l'artillerie.

v. 170. Louis craint pour son fils, le fils craint pour son père.

Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi et monseigneur le dauphin; et un domestique de M. le comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

v. 173. Vous qui gardez mon roi, vous qui vengez la France.

Les gardes, les gendarmes, les chevau-légers, les mousquetaires, sous M. de Montesson, lieutenant-général; deux bataillons des gardes françaises et suisses, etc.

v. 178. Soubise et Pecquigny vous mènent à la gloire.

M. le prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le

comte de La Marck dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des gendarmes, comme M. de Pecquigny à la tête des chevau-légers : ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille. M. de Pecquigny prit depuis, en 1769, le titre de duc de Chaulnes. Il fut honoraire de l'académie des sciences. On a de lui un ouvrage intitulé : *Art de diviser les instruments de mathématiques*, dans lequel il propose des moyens ingénieux pour rendre ces divisions plus sûres et plus exactes. Il avait un véritable talent pour cette partie de la mécanique qui s'occupe de la perfection et de l'exactitude des instruments délicats. Son fils en a montré de plus grands pour la physique, pour la chimie, et les arts qui en dépendent. (Édit. de Kehl.)

v. 179. Paraissez, vieux soldats, dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.

Carabiniers, corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le roi les a nommés dans sa lettre.

v. 182. Partez, flèches de feu, grenades enflammées.

Grenadiers à cheval, commandés par M. le chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la maison du roi.

v. 188. Richelieu vous appelle, il n'est plus de hasards.

Le marquis d'Argenson, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit à M. de Voltaire ces propres mots : « C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil, et qui l'a « exécuté. »

v. 195. La Marck, La Vauguyon, Choiseul, d'un même effort
Arrêtent une armée, et repoussent la mort.

M. le comte de La Marck, au poste d'Antoin. MM. de La

Vauguyon, Choiseul-Meuse, etc., aux retranchements faits à la hâte dans le village de Fontenoi. M. de Créqui n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

v. 205. Ce brillant escadron, fameux par cent batailles.

Quatre escadrons de la gendarmerie arrivèrent après sept heures de marche, et attaquèrent.

v. 208. Tu suis Du Châtelet, jeune Castelmoron.

Un cheval fougeux avait emporté le porte-étendard dans la colonne anglaise. M. de Castelmoron, âgé de quinze ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces escadrons de gendarmerie; il eut un cheval tué sous lui, aussi bien que M. de Chiménes [1], en reformant une brigade.

v. 219. Biron, tels on voyait dans les plaines d'Ivry
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri.

M. le duc de Biron eut le commandement de l'infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les brigades.

v. 221. Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes.

Le duc de Crillon. Il vient de prendre Mahon, et le roi d'Espagne l'a récompensé de cette conquête importante (1782), en lui donnant la grandesse, le titre de capitaine-général, et sur-tout en le chargeant du siége de Gibraltar. (Édit. de Kehl.)

[1] * C'est le marquis de Ximenès, né le 26 février 1726, mort, à Paris, le 31 mai 1817, doyen des gens de lettres, des colonels et des chevaliers de Malte. (L. D. B.)

v. 224. Ces Créquis si vantés renaissants dans leurs fils.

M. de Luxembourg, M. de Logni, et M. de Tingri.

v. 226. Près d'un autre Saxon, la terreur de la terre.

Le duc de Saxe-Weimar, sous qui le vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne est arrière-neveu de ce grand homme.

v. 256. Et la férocité le cède à la vertu.

Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, et non sur les officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoi, plusieurs soldats de ce corps criaient : *No quarter, no quarter*, Point de quartier.

v. 259. Peuple sage et fidèle, heureux Helvétiens.

Les régiments de Diesbach, de Betens, et de Courten, etc., avec des bataillons des gardes suisses.

v. 262. Des ardents Neustriens suit la fougue indomptable.

Le régiment de Normandie, qui revenait à la charge sur la colonne anglaise, tandis que la maison du roi, la gendarmerie, les carabiniers, etc., fondaient sur elle.

v. 263. Ce Danois, ce héros, qui, des climats du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord.

M. de Lowendahl.

v. 269. Allez, brave d'Étrées, achevez cet ouvrage.

M. le comte d'Étrées à la tête de sa division, et M. de Brionne à la tête de son régiment, avaient enfoncé les grenadiers anglais, le sabre à la main.

v. 272. Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé qu'à lui.

Depuis Saint-Louis, aucun roi de France n'avait battu les Anglais en personne, en bataille rangée.

v. 273. Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide.

On envoya quelques dragons à la poursuite : ce corps était commandé par M. le duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *dragon* est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards, sous le maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

v. 288. Noailles, ramenez vos soldats triomphants.

Le comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'infanterie anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons.

v. 295. Ces premiers fondements de l'empire des lis.

Tournai, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childéric.

v. 306. Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes.

La ville de Gand soumise à sa majesté le 11 juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon et de Normandie, le régiment de Grassin, etc.

v. 308. Écrasant le berceau du plus grand des césars.

Des césars modernes. Gand est la patrie de Charles-Quint.

v. 309. Ostende, qui jadis a, durant trois années.

Elle fut prise en 1604 par Ambroise Spinola, après trois ans et trois mois de siége.

LETTRE CRITIQUE

D'UNE BELLE DAME A UN BEAU MONSIEUR DE PARIS,

SUR LE POÈME DE LA BATAILLE DE FONTENOI.

Juin 1775.

Je ne sais pas, monsieur, pourquoi j'ai pu lire jusqu'au bout ce poëme de la bataille de Fontenoi. C'est un ouvrage qui roule tout entier sur des faits vrais et récents : y a-t-il rien de plus insipide pour des esprits comme les nôtres, si solidement nourris de la lecture du *Prince Titi* et de *Zerbinette?*

Vous vous souvenez que nous étions à l'Opéra le jour qu'on donna cette vilaine bataille, et que nous fîmes un souper délicieux qui dura quatre heures, après quoi nous gagnâmes cent louis au cavagnole, en nous plaignant *furieusement* et *infiniment* de la misère du temps.

L'auteur du poëme prétend que nous avons beaucoup d'obligation au roi de gagner des batailles en personne, et de prendre des villes, afin que nous jouissions tranquillement à Paris du fruit de ses travaux, et des dangers où il s'expose. Quelle sottise! Je voudrais bien savoir si les dames

de Londres se réjouissent moins, parceque le duc de Cumberland a été bien battu. Je ne sais qui a fait cette rapsodie, mais il connaît bien mal le monde.

Que m'importe à moi que quatre ou cinq officiers de l'état-major aient été blessés? j'ai bien affaire qu'on me les nomme! Ils ont versé, dit-on, leur sang pour nous sous les yeux de leur roi, et les louanges qu'on leur donne sont une juste récompense et un aiguillon de la gloire; mais, si cela était, il aurait dû nous donner une liste des morts et des blessés. J'ai un parent, lieutenant de milice, qui a reçu un coup de fusil dans la manche. Pourquoi parle-t-il plutôt des autres que de mon parent? J'aurais été fort aise de trouver là son nom; mais toutes les choses qui ne m'intéressent pas personellement, ou qui ne sont pas des romans nouveaux, m'ennuient *épouvantablement, horriblement.*

On dit que M. le maréchal de Saxe est fort content de l'endroit qui le regarde; je le trouve bien indulgent.

Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur.
(Vers 25, etc.)

M. l'abbé de*** nous a fait remarquer judicieu-

sement le ridicule de nommer un homme par son nom de baptême, et de le faire ensuite prier le dieu Mars. J'ai bien senti l'impertinence de dire qu'un maréchal de France est prêt à *descendre sur l'infernale rive,* quand il est dangereusement malade. Je trouve fort mauvais, moi, lorsque j'ai la migraine après avoir joué toute la nuit, qu'on vienne me dire que j'ai mauvais visage. On prétend qu'en effet M. le maréchal de Saxe, après la victoire, dit au roi qu'il n'avait demandé au ciel que ce jour de vie, pour voir triompher sa majesté; permis à lui de penser de cette façon; mais, en vérité, cela est bien déplacé dans un poëme, qui ne doit donner que des idées douces et riantes.

Pourquoi dit-il que le duc de Gramont

> ....dans l'Élysée emporte la douleur
> D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur.
> (Vers 107, 108.)

Voilà un sentiment que je n'ai vu dans aucun des petits romans que je lis. Je voudrais bien savoir si on a de ces idées-là quand on a la cuisse emportée d'un boulet de canon. On me répond à cela que le duc de Gramont aimait véritablement le roi, et qu'il pouvait très bien avoir eu de pareils sentiments à sa mort : faible réponse, misérable évasion, dont vous sentez la petitesse.

Je me soucie fort peu qu'il me nomme tous les

lieutenants-généraux qui étaient chacun à leur poste. Ne voilà-t-il pas une chose bien extraordinaire d'être à son poste! Un franc pédant, qui est tout plein de son Homère, nous a voulu persuader que c'est ainsi que ce vieux Grec s'y prenait dans son roman amoureux de l'Iliade, et que Virgile l'avait imité; vous savez comme nous l'avons reçu avec son Homère et son Virgile : je ne crois pas qu'on s'avise de les citer dorénavant devant vous ni devant moi. J'entends dire à de fort habiles gens que ces rêveurs-là sont tout-à-fait passés de mode, et qu'un homme qui écrirait dans leur goût ne serait pas toléré aujourd'hui. On dit qu'ils poussaient le ridicule jusqu'à faire une description détaillée des blessures d'anciens héros imaginaires : si cela est, il est bien clair que rien n'est plus impertinent que de parler des blessures que nos officiers ont reçues réellement depuis peu, puisque Virgile ne parlait que de gens qui avaient été blessés deux mille ans auparavant.

On m'a assuré qu'Homère employait un livre tout entier à faire l'énumération de toutes les troupes de la Grèce : pourquoi donc ne peindre qu'en peu de vers les grenadiers, les carabiniers, la maison du roi, les dragons? S'il y avait eu davantage de ces peintures, il est vrai que je n'aurais jamais lu cet ouvrage; et c'est précisément ce que je voulais : car, en vérité, je l'ai lu malgré moi, et

je ne sais pas pourquoi quelques personnes, à l'article de M. du Brocard, de M. de Craon, et du duc de Gramont, ont versé des larmes. On ne peut s'attendrir ainsi que par esprit de cabale : mais je vous réponds que nous en ferons une bien violente contre l'auteur et ses adhérents.

Premièrement, nous dirons qu'il est Anglais; et on le voit assez par l'épithète de brave qu'il donne au duc de Cumberland, qui est venu attaquer sa majesté. Nous déchaînerons contre lui tout Paris, qu'il a si indignement attaqué par ces détestables vers :

Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles:
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
(Vers 140.)

C'est moi, sans doute, et toute ma société, qu'il a eues en vue; mais nous le perdrons à la cour de Hanovre. Nous ferons voir à toute la terre que son ouvrage est plein de mensonges.

Il y a un jeune officier dont il dit dans ses notes (note du v. 208) que le cheval a été tué sous lui, et nous savons de science certaine, par le gazetier de Cologne, que ce cheval n'a eu que trois balles dans le corps, et qu'un maréchal a promis, foi d'homme d'honneur, de le guérir. Il y a bien d'autres im-

postures pareilles, qu'on relèvera, aussi bien que l'insolence de faire cinq ou six éditions de cette piéce ridicule, pour faire plaisir à son libraire. Encore je lui pardonnerais s'il avait dit quelque petit mot de moi, et s'il avait parlé de ma beauté à propos de la bataille de Fontenoi. Il pouvait très bien dire qu'un de ces jeunes officiers, dont il vante les graces, a été amoureux deux jours d'une de mes cousines, et qu'il voulut même lui faire une infidélité pour moi le premier jour : et assurément on peut dire que ma cousine ne me valait pas; elle a trois ans et demi de plus que moi, et elle est tout engoncée. C'est de quoi je veux vous entretenir ce soir à fond; car, en vérité, je suis très fâchée contre ma cousine.

Adieu, monsieur; le cavagnole m'attend.

VOYAGE A BERLIN.

A MADAME DENIS.

1750.

A Clèves, juillet 1750.

C'est à vous, s'il vous plaît, ma niéce,
Vous, femme d'esprit sans travers,
Philosophe de mon espéce,
Vous qui, comme moi, du Permesse,
Connaissez les sentiers divers ;
C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose et de vers,
Ce récit de mon long voyage :
Non tel que j'en fis autrefois
Quand, dans la fleur de mon bel âge,
D'Apollon je suivais les lois,
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris,
En dépit de nos beaux-esprits,
Le dieu du goût, mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, et ne m'éloigne que trop de vous. N'allez pas vous imaginer que je veuille égaler Chapelle, qui s'est fait, je ne sais comment, tant de réputation pour avoir été de Paris à Montpellier, et en terre papale, et en avoir rendu compte à un gourmand.

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile
De railler monsieur d'Assouci :
Il faut une autre plume, il faut un autre style,
Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille
Qui fait des vers à Sans-Souci.
Je pourrais vous parler de ce charmant asile,
Vous peindre ce héros philosophe et guerrier,
Si terrible à l'Autriche et pour moi si facile ;
Mais je pourrais vous ennuyer.

D'ailleurs, je ne suis pas encore à sa cour, et il ne faut rien anticiper : je veux de l'ordre jusque dans mes lettres. Sachez donc que je partis de Compiégne le 25 juillet, prenant ma route par la Flandre, et qu'en bon historiographe et en bon citoyen j'allai voir en passant les champs de Fontenoi, de Raucoux, et de Laufelt. Il n'y paraissait pas; tout cela était couvert des plus beaux blés du monde; les Flamands et les Flamandes dansaient comme si de rien n'eût été.

Durez, jeux innocents de ces peuples grossiers ;
Régnez, belle Cérès, où triompha Bellone.
Campagnes qu'engraissa le sang de nos guerriers,
J'aime mieux vos moissons que celles des lauriers ;
La vanité les cueille, et le hasard les donne.
O que de grands projets par le sort démentis !
O victoires sans fruit ! ô meurtres inutiles !
Français, Anglais, Germains, aujourd'hui si tranquilles,
Fallait-il s'égorger pour être bons amis ?

J'ai été à Cléves, comptant y trouver des relais que tous les balliages fournissent, moyennant un ordre du roi de Prusse, à ceux qui vont philosopher à Sans-Souci auprès du Salomon du nord, et à qui le roi accorde la faveur de voyager à ses dépens : mais l'ordre du roi de Prusse était resté à Vésel entre les mains d'un homme qui l'a reçu, comme les Espagnols reçoivent les bulles des papes, avec le plus profond respect, et sans en faire aucun usage. Je me suis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princesse que madame de La Fayette a rendue si fameuse.

Mais de cette héroïne et du duc de Nemours
On ignore en ces lieux la galante aventure,
Ce n'est pas ici, je vous jure,
Le pays des romans, ni celui des amours.

C'est dommage, car le pays semble fait pour des Princesses de Cléves : c'est le plus beau lieu de la nature, et l'art a encore ajouté à sa situation. C'est une vue supérieure à celle de Meudon ; c'est un terrain planté comme les Champs-Élysées et le bois de Boulogne ; c'est une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce. Un grand bassin reçoit les eaux de cette colline : au milieu s'éléve une statue de Minerve. L'eau de ce premier bassin est reçue dans un second, qui la renvoie à un troisième, et le bas de la colline est terminé par une

cascade ménagée dans une vaste grotte en demi-cercle; la cascade laisse tomber ses eaux dans un canal qui va arroser une vaste prairie, et se joindre à un bras du Rhin. Mademoiselle de Scudéri et La Calprenède auraient rempli de cette description un tome de leurs romans; mais moi, historiographe, je vous dirai seulement qu'un certain prince, Maurice de Nassau, gouverneur, de son vivant, de cette belle solitude, y fit presque toutes ces merveilles. Il s'est fait enterrer au milieu des bois, dans un grand diable de tombeau de fer, environné de tous les plus vilains bas-reliefs du temps de la décadence de l'empire romain, et de quelques monuments gothiques plus grossiers encore. Mais le tout serait quelque chose de fort respectable pour ces esprits profonds qui tombent en extase à la vue d'une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité.

Un autre monument antique, c'est le reste d'un grand chemin pavé, construit par les Romains, qui allait à Francfort, à Vienne, et à Constantinople. Le Saint-Empire, dévolu à l'Allemagne, est un peu déchu de sa magnificence; on s'embourbe aujourd'hui en été dans l'auguste Germanie. De toutes les nations modernes, la France et le petit pays des Belges sont les seuls qui aient des chemins dignes de l'antiquité. Nous pouvons sur-tout nous vanter de passer les anciens Romains en cabarets,

et il y a encore certains points dans lesquels nous les valons bien; mais enfin, pour les monuments durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux? quel monarque fait dans son royaume ce qu'un proconsul fesait dans Nîmes et dans Arles?

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,
Grands inventeurs de riens, nous fesons des jaloux.
Élevons nos esprits à la hauteur suprême
Des fiers enfants de Romulus:
Ils fesaient plus cent fois pour des peuples vaincus
Que nous ne fesons pour nous même.

Enfin, malgré la beauté de la situation de Clèves, malgré le chemin des Romains; en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par Jules César, ou au moins par Germanicus; en dépit des inscriptions d'une vingt-sixième légion qui était ici en quartier d'hiver; en dépit des belles allées plantées par le prince Maurice, et de son grand tombeau de fer; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y sont cependant aussi bonnes que celles de Spa et de Forges, et on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu. Mais il ne suffit pas, comme vous savez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue : l'utile et l'agréable sont ici; mais ce séjour délicieux n'est

fréquenté que par quelques Hollandais que le voisinage et le bas prix des vivres et des maisons y attirent, et qui viennent admirer et boire.

J'y ai retrouvé avec une très grande satisfaction un célébre poëte hollandais qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, et même vers pour vers, nos tragédies bonnes ou mauvaises. Peut-être un jour viendra que nous serons réduits à traduire les tragédies d'Amsterdam : chaque peuple a son tour.

Les dames romaines qui allaient lorgner leurs amants au théâtre de Pompée ne se doutaient pas qu'un jour au milieu des Gaules, dans un petit bourg nommé Lutéce, on ferait de meilleurs piéces de théâtre qu'à Rome.

L'ordre du roi pour les relais vient enfin de me parvenir : voilà mon enchantement chez la Princesse de Cléves fini, et je pars pour Berlin.

J'ai d'abord passé par Vésel, qui n'est plus ce qu'elle était quand Louis XIV la prit en deux jours, en 1672, sur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Prusse, et c'est une des plus fortes places de l'Europe. C'est là qu'on commence à voir de ces belles troupes que Frédéric II forma sans vouloir s'en servir, et que Frédéric-le-Grand a rendues si utiles à ses intérêts et à sa gloire. Le premier coup d'œil surprend toujours.

D'un regard étonné j'ai vu sur ces remparts
Ces géants court-vêtus, automates de Mars,
Ces mouvements si prompts, ces démarches si fières,
Ces moustaches, ces grands bonnets,
Ces habits retroussés, montrant de gros derrières
Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après j'ai traversé les vastes, et tristes, et stériles, et détestables campagnes de la Westphalie.

De l'âge d'or jadis vanté
C'est la plus fidèle peinture :
Mais toujours la simplicité
Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure, noire et gluante, composée, à ce qu'on dit, d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos paysans, où plutôt qu'on ne plaigne personne; car, sous ces cabanes enfumées, et avec cette nourriture détestable, ces hommes des premiers temps sont sains, vigoureux, et gais. Ils ont tout juste la mesure d'idées que comporte leur état.

Ce n'est pas que je les envie :

J'aime fort nos lambris dorés;
Je bénis l'heureuse industrie
Par qui nous furent préparés
Cent plaisirs par moi célébrés,
Frondés par la cagoterie,
Et par elle encor savourés.
Mais sur les huttes des sauvages
La nature épand ses bienfaits;
On voit l'empreinte de ses traits
Dans les moindres de ses ouvrages.
L'oiseau superbe de Junon,
L'animal chez les Juifs immonde,
Ont du plaisir à leur façon;
Et tout est égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur, je vous parlerais du Weser et de l'Elbe, et des campagnes fertiles de Magdebourg, qui étaient autrefois le domaine de plusieurs saints archevêques, et qui se couvrent aujourd'hui des plus belles moissons (à regret sans doute) pour un prince hérétique; je vous dirais que Magdebourg est presque imprenable; je vous parlerais de ses belles fortifications, et de sa citadelle construite dans une île entre deux bras de l'Elbe, chacun plus large que la Seine ne l'est vers le pont Royal. Mais comme ni vous ni moi n'assiégerons jamais cette ville, je vous jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Postdam. C'était sous le feu

roi la demeure de Pharasmane ; une place d'armes et point de jardin, la marche du régiment des gardes pour toute musique, des revues pour tout spectacle, la liste des soldats pour bibliothéque. Aujourd'hui c'est le palais d'Auguste, des légions et des beaux-esprits, du plaisir et de la gloire, de la magnificence et du goût, etc.

POËME

SUR

LA LOI NATURELLE,

EN QUATRE PARTIES.

AU ROI DE PRUSSE.

1752.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL

SUR LES DEUX POÈMES SUIVANTS.

L'objet du *Poëme sur la Loi naturelle* est d'établir l'existence d'une morale universelle et indépendante, non seulement de toute religion révélée, mais de tout système particulier sur la nature de l'Être suprême.

La tolérance des religions et l'absurdité de l'opinion qu'il peut exister une puissance spirituelle indépendante de la puissance civile sont des conséquences nécessaires de ce premier principe, conséquences que M. de Voltaire développe dans les deux dernières parties. En effet, s'il existe une morale indépendante de toute opinion spéculative, ces opinions deviennent indifférentes au bonheur des hommes, et dès-lors cessent de pouvoir être l'objet de la législation. Ce n'est pas pour être instruit sur la métaphysique, mais pour s'assurer le libre exercice de leurs droits, que les hommes se sont réunis en société; et le droit de penser ce qu'on veut, et de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui, est aussi réel, aussi sacré que le droit de propriété.

Dans le *Poëme sur le Désastre de Lisbonne*, M. de Voltaire attaque l'opinion que tout est bien, opinion très répandue au commencement de ce siècle, parmi les philosophes d'Angleterre et d'Allemagne. La question de l'origine du mal a été insoluble jusqu'ici, et le sera toujours. En effet, le mal, tel qu'il existe à notre égard, est une suite néces-

saire de l'ordre du monde ; mais pour savoir si un autre ordre était possible, il faudrait connaître le système entier de celui qui existe. D'ailleurs, en réfléchissant sur la manière dont nous acquérons nos idées, il est aisé de voir que nous ne pouvons en avoir aucune de la possibilité prise en général, puisque notre idée de possibilité, relative à des objets réels, ne se forme que d'après l'observation des faits existants.

M. Rousseau (J. J.) a publié une lettre adressée à M. de Voltaire, à l'occasion du *Poëme sur la Destruction de Lisbonne :* elle contient quelques objections sur lesquelles la réputation méritée de cet auteur nous oblige d'entrer dans quelques détails.

Il convient d'abord que nous n'avons aucun moyen d'expliquer l'origine du mal ; et il ajoute qu'il ne croit le système de l'optimisme que parcequ'il trouve ce système très consolant, et qu'il pense qu'on doit déduire de l'existence d'un Dieu juste, que tout est bien, et non déduire de la perfection de l'ordre du monde l'existence d'un Dieu juste.

Nous observerons, 1° que l'on ne doit croire une chose que parcequ'elle est prouvée. Il y a des hommes qui croient plus facilement ce qui leur est plus agréable ; d'autres sont au contraire plus portés à croire les événements fâcheux. La constitution des premiers est plus heureuse ; mais le doute sur ce qui n'est pas prouvé est le seul parti raisonnable.

2° En supposant que l'ordre du monde, tel que nous le connaissons, nous conduise à l'existence d'un Être suprême, il est évident que nous ne pouvons nous former une idée de sa justice ou de sa bonté que d'après la manière dont nous le voyons agir. Chercher *à priori* à se faire une idée des attributs de Dieu, est une méthode de philosopher qui ne peut conduire à aucune véritable connaissance.

Des métaphysiciens hardis en ont conclu qu'on ne pouvait se former une idée de Dieu; cette assertion est trop absolue; il fallait ajouter : En suivant la méthode des théologiens et des métaphysiciens de l'école. Mais on ne peut se former de Dieu, comme d'aucun autre objet réel, que des idées incomplètes, et seulement d'après des faits observés. (*Voyez* Locke, et l'article EXISTENCE dans l'*Encyclopédie.*)

M. de Voltaire avait dit dans ses notes que rien dans l'univers n'est assujetti à des lois rigoureusement mathématiques, et qu'il peut y avoir des évènements indifférents à l'ordre du monde. M. Rousseau combat ces assertions; mais nous répondrons, 1° qu'il ne peut être question que de lois mathématiques connues de nous; car dire qu'il existe peut-être dans l'univers un ordre que nous ne voyons pas, c'est apporter, non une preuve que cet ordre existe, mais un motif de ne pas en nier l'existence.

2° En supposant un ordre d'événements quelconque, ils suivront toujours entre eux une certaine loi générale. Supposez deux mille boules placées sur une table; quel que soit leur ordre, vous pourrez toujours faire passer une courbe géométrique par le centre de toutes ces boules; en conclurez-vous qu'elles ont été arrangées suivant un certain ordre? Ce mot d'ordre appliqué à la nature est vide de sens, s'il ne signifie un arrangement dont nous saisissons la régularité et le dessin.

Quant à l'existence des événements indifférents, il est difficile d'en nier la possibilité, parceque l'on peut supposer que le petit dérangement qui résulte de cet événement soit imperceptible pour la totalité du système général. Supposons, par exemple, cent millions de planètes mues suivant certaines lois, il est évident que leur position peut être telle qu'un léger dérangement dans la vitesse de l'une d'elles ne changera point leur ordre d'une manière sensible dans un temps même infini : cela est encore plus vrai pour les sys-

tèmes de corps qui, après un petit dérangement, reviennent à l'équilibre. L'ordre du monde peut être changé par la seule différence d'un mouvement que j'aurai fait à droite ou à gauche; mais il peut aussi ne pas l'être.

M. Rousseau proposait, dans cette même lettre, d'exclure de la tolérance universelle toute opinion intolérante. Cette maxime séduit par un faux air de justice; mais M. de Voltaire n'eût pas voulu l'admettre. Les lois en effet ne doivent avoir d'empire que sur les actions extérieures : elles doivent punir un homme pour avoir persécuté, mais non pour avoir prétendu que la persécution est ordonnée par Dieu même. Ce n'est pas pour avoir eu des idées extravagantes, mais pour avoir fait des actions de folie que la société a droit de priver un homme de sa liberté. Ainsi, sous aucun point de vue, une opinion qui ne s'est manifestée que par des raisonnements généraux, même imprimés, ne pouvant être regardée comme une action, elle ne peut jamais être l'objet d'une loi.

Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à M. de Voltaire serait d'avoir exagéré les maux de l'humanité; mais s'il les a sentis comme il les a peints, dans l'instant où il a écrit son poëme, il a eu raison. Le devoir d'un écrivain n'est pas de dire des choses qu'il croit agréables ou consolantes, mais de dire des choses vraies; d'ailleurs la doctrine que *tout est bien* est aussi décourageante que celle de la fatalité. On trompe ses douleurs par des opinions générales, comme chaque homme peut adoucir ses chagrins par des illusions particulières: tel se console de mourir, parcequ'il ne laisse au monde que des mourants; tel autre, parceque sa mort est une suite nécessaire de l'ordre de l'univers; un troisième, parcequ'elle fait partie d'un arrangement où tout est bien; un autre enfin, parcequ'il se réunira à l'ame universelle du monde. Des hommes d'une autre classe se consoleront en songeant qu'ils vont entendre la musique des esprits bien-

heureux, se promener en causant dans de beaux jardins, caresser des houris, boire la bière céleste, voir Dieu face à face, etc., etc.; mais il serait ridicule d'établir sur aucune de ces opinions le bonheur général de l'espèce humaine.

N'est-il pas plus raisonnable à-la-fois et plus utile de se dire : « La nature a condamné les hommes à des maux « cruels, et ceux qu'ils se font à eux-mêmes sont encore « son ouvrage, puisque c'est d'elle qu'ils tiennent leurs pen- « chants? Quelle est la raison première de ces maux? je l'i- « gnore; mais la nature m'a donné le pouvoir de détourner « une partie des malheurs auxquels elle m'a soumis. L'homme « doué de raison peut se flatter, par ses progrès dans les « sciences et dans la législation, de s'assurer une vie douce « et une mort facile, de terminer un jour tranquille par un « sommeil paisible. Travaillons sans cesse à ce but, pour « nous-mêmes comme pour les autres : la nature nous a « donné des besoins; mais nous trouvons avec les arts les « moyens de les satisfaire. Nous opposons aux douleurs phy- « siques la tempérance et les remèdes; nous avons appris à « braver le tonnerre, cherchons à pénétrer la cause des vol- « cans et des tremblements de terre, à les prévoir, si nous « ne pouvons les détourner. Corrigeons les mauvais pen- « chants, s'il en existe, par une bonne éducation; appre- « nons aux hommes à bien connaître leurs vrais intérêts; « accoutumons-les à se conduire d'après la raison. La na- « ture leur a donné la pitié et un sentiment d'affection « pour leurs semblables; avec ces moyens dirigés par une « raison éclairée, nous détournerons loin de nous le vice et « le crime.

« Qu'importe que tout soit bien, pourvu que nous fas- « sions en sorte que tout soit mieux qu'il n'était avant « nous? »

PRÉFACE.

1756.

On sait assez que ce poëme n'avait pas été fait pour être public; c'était depuis trois ans un secret entre un grand roi et l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, et bientôt après il y fut imprimé plusieurs fois d'une manière aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il serait juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret, tiré de l'obscurité où son auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expose lui-même au grand jour. Il serait encore juste de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèse de théologie. Ces deux poëmes * sont les fruits d'un arbre transplanté : quelques uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes; ils sont d'un climat étranger, mais il n'y en a aucun d'empoisonné, et plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentiments. La plu-

* L'auteur parle ici du poëme sur le Désastre de Lisbonne, qui parut avec celui sur la Loi naturelle. (Kehl.)

part des livres ressemblent à ces conversations générales et gênées dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'auteur a dit ce qu'il a pensé à un prince philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche : ils ont jugé que le Poëme sur la Loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet et plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent surprendre personne ; elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur : ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges et les bontés dont le monarque le comblait ; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changements survenus depuis dans un commerce si honorable pour la littérature n'ont point altéré les sentiments qu'il avait fait naître.

Enfin, puisqu'on a arraché au secret et à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monu-

ment d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir; et l'on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir par-tout, la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste, ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée *Du souverain Bien*, et elle devait l'être, *Du souverain Mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, et que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature, rendue à elle-même, sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que dans sa colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison et les remords comme on voudra, ils existent, et ils sont les fondements de la loi naturelle [1].

[1] Nous savons que ce poëme, qu'on regarde comme l'un des meilleurs ouvrages de notre auteur, fut fait vers l'an 1751, chez madame la margrave de Bareith, sœur du roi de Prusse. Je ne sais quels pédants eurent depuis l'atrocité imbécile de le condamner.

LA LOI NATURELLE.

POËME.

EXORDE.

O vous dont les exploits, le régne et les ouvrages,
Deviendront la leçon des héros et des sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du sort,
Le trône et la cabane, et la vie et la mort;
Philosophe intrépide, affermissez mon ame;
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur où le monde est plongé
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Étaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*;
Quelques traits échappés d'une utile morale
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle:
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré;
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être;
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole et quelquefois divin,
L'art des vers est dans Pope utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,

Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus;
Que Boileau, répandant plus de sel que de grace,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse;
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas:
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'esprit qui vous meut vous recherchez l'essence,
Son principe, sa fin, et sur-tout son devoir.
Voyons sur ce grand point ce qu'on a pu savoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits:
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obscur de la théologie?
Origène et Jean Scot sont chez vous sans crédit:
La nature en sait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Écartons ces romans qu'on appelle systèmes;
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu a donné aux hommes les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée; c'est le seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ses augustes mystères.

Soit qu'un Être inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il régne loin d'elle;
Que l'ame, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens ou subsiste sans eux;
Vous êtes sous la main de ce maître invisible.
Mais du haut de son trône, obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De sa grandeur suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flattent-ils sa puissance?
Est-ce le peuple altier conquérant de Byzance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connaît son essence, et suit sa volonté?
Différents dans leurs mœurs ainsi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage:
Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux

De cet impur amas d'imposteurs odieux;
Et, sans vouloir sonder d'un regard téméraire
De la loi des chrétiens l'ineffable mystère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si Dieu n'a point parlé.
La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son ame, et l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les éléments.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté;
Le son dans son oreille est par l'air apporté;
Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière.
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et Dieu serait caché?
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire?
Non; le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain:
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé; mais c'est à l'univers:
Il n'a point de l'Égypte habité les déserts;
Delphes, Délos, Ammon, ne sont pas ses asiles;
Il ne se cacha point aux antres des sibylles.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre.

De ce culte éternel la nature est l'apôtre.
Le bon sens la reçoit; et les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix par-tout se fait entendre.
Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi:
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie:
« Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie. »
Ainsi le froid Lapon crut un Être éternel,
Il eut de la justice un instinct naturel;
Et le Négre, vendu sur un lointain rivage,
Dans les Négres encore aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur:
« Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
« De déchirer le sein qui nous donna naissance!
« Dieu juste, Dieu parfait, que le crime a d'appas! »
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentiments?

Avons-nous fait notre ame? avons-nous fait nos sens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature et la même origine:
L'artisan les façonne, et ne peut les former.
Ainsi l'Être éternel qui nous daigne animer
Jeta dans tous les cœurs une même semence.
Le ciel fit la vertu; l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur,
Il ne peut la changer; son juge est dans son cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponses aux objections contre les principes d'une morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure:
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude, et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'Être suprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté
Un instinct qui nous lie à la société?
Les lois que nous fesons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont par-tout différentes.
Jacob, chez les Hébreux, put épouser deux sœurs;
David, sans offenser la décence et les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendresse importune;

Le pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là le père à son gré choisit son successeur;
Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot sa république entière;
L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.
L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Usages, intérêts, cultes, lois, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit; le reste est arbitraire.
Mais tandis qu'on admire et ce juste et ce beau,
Londre immole son roi par la main d'un bourreau;
Du pape Borgia le bâtard sanguinaire
Dans les bras de sa sœur assassine son frère;
Là le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux;
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse,
Empoisonne son père en courant à confesse;
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Eh bien! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Quand des vents du midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime et le malheur;
De nos desirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la régle et la morale.
C'est une source pure : en vain dans ses canaux

Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel avec l'intelligence
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit:
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de desirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'est là l'heureux génie;
C'est là ce dieu secret qui dirigeait sa vie,
Ce dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort
Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?
Tout mortel a le sien, qui jamais ne le flatte.
Néron, cinq ans entiers, fut soumis à ses lois;
Cinq ans des corrupteurs il repoussa la voix.
Marc-Aurèle, appuyé sur la philosophie,
Porta ce joug heureux tout le temps de sa vie.
Julien, s'égarant dans sa religion,
Infidèle à la foi, fidèle à la raison,
Scandale de l'Église, et des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
 On insiste, on me dit: L'enfant dans son berceau
N'est point illuminé par ce divin flambeau;
C'est l'éducation qui forme ses pensées;

Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ;
Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur ;
Il répéte les noms de devoir, de justice ;
Il agit en machine ; et c'est par sa nourrice
Qu'il est juif ou païen, fidéle ou musulman,
Vêtu d'un justaucorps, ou bien d'un doliman.
Oui, de l'exemple en nous je sais quel est l'empire.
Il est des sentiments que l'habitude inspire.
Le langage, la mode, et les opinions,
Tous les dehors de l'ame, et ses préventions,
Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères,
Du cachet des mortels impressions légères.
Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir est constant, leur principe est divin.
Il faut que l'enfant croisse afin qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie?
Les insectes changeants qui nous filent la soie,
Les essaims bourdonnants de ces filles du ciel
Qui pétrissent la cire et composent le miel,
Sitôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout mûrit par le temps, et s'accroît par l'usage.
Chaque être a son objet, et dans l'instant marqué
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices ;
Le juste quelquefois commet des injustices ;
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait ;

De soi-même en tout temps quel cœur est satisfait?
L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure:
Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature?
Avez-vous pénétré, philosophes nouveaux,
Cet instinct sûr et prompt qui sert les animaux?
Dans son germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, et qui meurt pour renaître?
Sur ce vaste univers un grand voile est jeté;
Mais, dans les profondeurs de cette obscurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.
Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
Alluma des soleils, et souleva des mers:
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites.
Tous les mondes naissants connurent leurs limites.
Il imposa des lois à Saturne, à Vénus,
Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux éléments unis dans leur utile guerre,
A la course des vents, aux flèches du tonnerre,
A l'animal qui pense, et né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles?
Hélas! serait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible est voisin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en dieux des ordres à la terre?

TROISIÈME PARTIE.

Que les hommes, ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent se supporter les uns les autres.

L'univers est un temple où siége l'Éternel.
Là chaque homme à son gré veut bâtir un autel.
Chacun vante sa foi, ses saints, et ses miracles,
Le sang de ses martyrs, la voix de ses oracles.
L'un pense, en se lavant cinq ou six fois par jour,
Que le ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire;
L'autre a du dieu Brama désarmé la colère,
Et, pour s'être abstenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, et des plaisirs sans fin.
Tous traitent leurs voisins d'impurs et d'infidéles:
Des chrétiens divisés les infames querelles
Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne et la France.
Un doux inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu, par charité, fait jeter son prochain,
Et, pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il s'applique;
Tandis que, de la grace ardent à se toucher,

Le peuple, en louant Dieu, danse autour du bûcher.
On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,
Courant sur son voisin, pour l'honneur de la foi,
Lui crier : « Meurs, impie, ou pense comme moi. »
Calvin et ses suppôts, guettés par la justice,
Dans Paris, en peinture, allèrent au supplice.
Servet fut en personne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été souverain,
Il eût, pour argument contre ses adversaires,
Fait serrer d'un lacet le cou des trinitaires.
Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que, deux cents ans, cette pieuse rage
De nos aïeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la nature on étouffa la voix;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois;
C'est que l'homme, amoureux de son sot esclavage,
Fit, dans ses préjugés, Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
Enfin, grace en nos jours à la philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels, plus instruits, en sont moins inhumains;
Le fer est émoussé, les bûchers sont éteints.
Mais si le fanatisme était encor le maître,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître!
On s'est fait, il est vrai, le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort;
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne;

Et même le mufti, qui rarement raisonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le sultan soumet:
« Renonce au vin, barbare, et crois à Mahomet. »
Mais du beau nom de chien ce mufti nous honore;
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à-la-fois
Le peuple circoncis, vainqueur de tant de rois,
Londres, Berlin, Stockholm, et Genève; et vous-même,
Vous êtes, ô grand roi, compris dans l'anathème.
En vain, par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux-arts des palais, aux pauvres des asiles,
Vous peuplez les déserts, vous les rendez fertiles;
De fort savants esprits jurent sur leur salut
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut.
Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable! odieuses maximes!
Gazetier clandestin dont la plate âcreté
Damne le genre humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels, tes semblables,
Pétris des mains de Dieu pour le plaisir des diables.
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montaigne et Montesquieu?
Penses-tu que Socrate et le juste Aristide,
Solon, qui fut des Grecs et l'exemple et le guide;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons sont livrés en partage
Par le Dieu bienfesant dont ils étaient l'image;
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,

D'un chœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance, et croupi dans la crasse?
Sois sauvé, j'y consens : mais l'immortel Newton,
Mais le savant Leibnitz, et le sage Addison,
Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse;
Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste,
Ami; ne préviens point le jugement céleste;
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu :
Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-tu?
A la religion discrétement fidéle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent, comme elle;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port :
La clémence a raison, et la colère a tort.
Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants du même Dieu, vivons au moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie;
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de desirs, ou glacé par l'ennui;
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs, au moins quelques instants :
Reméde encor trop faible à des maux si constants.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.

Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

QUATRIÈME PARTIE.

C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'école qui troublent la société.

Oui, je l'entends souvent de votre bouche auguste,
Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste;
Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différents que la dispute enfante,
Maintenir dans l'état une paix si constante?
D'où vient que les enfants de Calvin, de Luther,
Qu'on croit, delà les monts, bâtards de Lucifer,
Le Grec et le Romain, l'empesé quiétiste,
Le quakre au grand chapeau, le simple anabaptiste,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir?
C'est que vous êtes sage, et que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas! avait su l'être,
Jamais un jacobin, guidé par son prieur,
De Judith et d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise:
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Église,
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,

Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles.
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser :
Pour les anéantir il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres
Crut pourtant, sur la foi d'un confesseur normand,
Jansénius à craindre, et Quénel important;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jésuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'état par leurs doctes scrupules :
Le régent, plus sensé, les rendit ridicules;
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.
L'œil du maître suffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présents de Pomone,
Des filles du printemps, des trésors de l'automne,
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux
Les secours du soleil, de la terre, et des eaux;
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles,
Et des arbres touffus dans son clos renfermés
Émonde les rameaux de la séve affamés;
Son docile terrain répond à sa culture :
Ministre industrieux des lois de la nature,
Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains
Ne prétend pas le droit de se rendre stérile,

Et, du sol épuisé tirant un suc utile,
Ne va pas refuser à son maître affligé
Une part de ses fruits dont il est trop chargé;
Un jardinier voisin n'eut jamais la puissance
De diriger des dieux la maligne influence,
De maudire ses fruits pendants aux espaliers,
Et de sécher d'un mot sa vigne et ses figuiers.
Malheur aux nations dont les lois opposées
Embrouillent de l'état les rênes divisées!
Le sénat des Romains, ce conseil de vainqueurs,
Présidait aux autels, et gouvernait les mœurs,
Restreignait sagement le nombre des vestales,
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc-Aurèle et Trajan mêlaient, au champ de Mars,
Le bonnet de pontife au bandeau des césars;
L'univers, reposant sous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie:
Ces grands législateurs, d'un saint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
Rome, encore aujourd'hui conservant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes;
Ses citoyens en paix, sagement gouvernés,
Ne sont plus conquérants, et sont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans sa capitale
Un roi, portant en main la crosse épiscopale,
Au sortir du conseil allant en mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction;
Toute Église a ses lois, tout peuple a son usage:
Mais je prétends qu'un roi, que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,

Ait sur tous ses sujets égale autorité :
Ils sont tous ses enfants; cette famille immense
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat,
Sont tous également les membres de l'état.
De la religion l'appareil nécessaire
Confond aux yeux de Dieu le grand et le vulgaire;
Et les civiles lois, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout état doit être universelle :
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats.
Le ciel ne m'a point fait pour régir les états,
Pour conseiller les rois, pour enseigner les sages,
Mais, du port où je suis, contemplant les orages,
Dans cette heureuse paix où je finis mes jours,
Éclairé par vous-même, et plein de vos discours,
De vos nobles leçons salutaire interpréte,
Mon esprit suit le vôtre, et ma voix vous répéte.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'est que les préjugés sont la raison des sots;
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre :
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et, parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans les sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble et qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

PRIÈRE.

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce;
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître;
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints me tourmente à jamais.

VARIANTES

DU POÈME DE LA LOI NATURELLE.

EXORDE.

Ce poëme fut aussi adressé à madame la margrave de Bareith. L'exorde commence ainsi dans une ancienne copie :

Souveraine sans faste, et femme sans faiblesse,
Vous dont la raison mâle et la ferme sagesse
Sont pour moi des attraits plus chers, plus précieux,
Que ces feux séduisants qui brillent dans vos yeux :
Digne ouvrage d'un Dieu, connaissez votre maître ;
La main des préjugés défigura son être.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais, etc.

v. 2 *. Sont l'exemple des rois et la leçon des sages.

V. 34. C'est avec ce vers que finit l'exorde dans la première édition.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans la première édition la première partie commençait ainsi :

Je n'irai point d'abord, philosophe orgueilleux,
Sur l'aile de Platon me perdre dans les cieux :
Écartons ces romans qu'on appelle systèmes,
Et pour nous élever descendons en nous-mêmes.
Soit qu'un être inconnu, etc.

v. 27*. Dans les plis du cerveau la mémoire agissante.

v. 62*. Inspira Zoroastre, illumina Platon.

SECONDE PARTIE.

v. 1*. J'entends avec Hobbès Spinosa qui murmure.

v. 4*. Qu'un besoin naturel inspire aux nations.

V. 17-21.* Au lieu de ces cinq vers, on lisait celui-ci.

Aux lois de vos voisins votre code est contraire.

v. 56. Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain;
Pilote qui s'oppose aux vents toujours contraires
De tant de passions qui nous sont nécessaires.
On insiste, etc.

V. 68. On doit placer ici le fragment dont nous avons parlé dans notre *Note Préliminaire*. Il n'est pas exact de dire, comme on l'a fait, que La Harpe fit imprimer pour la première fois ces vers dans son *Lycée*. Ils avaient paru dès 1791 dans un ouvrage de d'Entraigues. Quoi qu'il en soit, voici ce que dit La Harpe (3e partie, livre I, chapitre II): « *La Loi naturelle*, adressée d'abord au roi de Prusse, « et faite à Berlin, fut dédiée, dans une édition subséquente, « à la sœur de ce prince, la margrave de Bareith, chez qui « Voltaire passa quelque temps après ses brouilleries avec « Frédéric..... Très peu de gens connaissent les vers que le « ressentiment lui dictait alors contre ce Frédéric qu'il « avait tant exalté. Il est bien extraordinaire qu'il les adres- « sât à la sœur d'un monarque qu'il peignait comme on « va le voir. »

Infidèle à la foi, fidèle à la raison,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
Frédéric aujourd'hui l'a pris pour son modèle,
Vainqueur des préjugés, savant, ingénieux,

Environné des arts, éclairé par ses yeux,
Assemblage éclatant de qualités contraires,
Écrasant les mortels en les nommant ses frères,
Misanthrope farouche avec un air humain [1],
Souvent impétueux, et quelquefois trop fin,
Modeste avec orgueil, colère avec faiblesse,
Pétri de passions, et cherchant la sagesse,
Dangereux politique, et dangereux censeur,
Mon patron, mon disciple, et mon persécuteur.
C'est en vain qu'il se fait une secrète étude
De se cacher sa faute et son ingratitude.
Dans la bouche d'un autre il hait la vérité;
Elle parle à son cœur en secret révolté;
Elle parle; il l'écoute; il voit son injustice;
Sa raison, malgré lui, rougit de son caprice.
On insiste, etc.

Dans son légitime ressentiment, Voltaire ne put retenir encore quelques vers contre Frédéric: on les trouvera dans les poésies mêlées, à la date de 1756 qui est celle de leur composition. (L. D. B.)

v. 82*. Il est des sentiments que la nature inspire.
Le langage a sa mode et ses opinions.

v. 106*. Il l'est peut-être moins que toute la nature.

v. 125. Et vous avez l'audace, en vos visions folles,
Orgueilleux excréments du bourbier des écoles,
D'ajouter vos décrets aux volontés des cieux!
Imbéciles tyrans qui nous parlez en dieux,
Vous commandez aux rois prosternés dans la poudre;
Ah! l'insecte rampant doit-il lancer la foudre?

TROISIÈME PARTIE.

v. 22*. Le peuple en louant Dieu, chante autour du bûcher.

[1]* Et non pas :

Misanthrope et farouche avec un air hautain,

comme on lit dans quelques éditions antérieures à celle-ci. (L. D. B.)

v. 38*. C'est qu'à sa voix sacrée on ajouta des lois.

v. 48*. Que ses feux étouffés seraient prêts à renaître.

v. 51*. On brûle moins d'humains dans le sein de Lisbonne.

v. 65. Boyer et Tamponet jurent sur leur salut
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut :
Ils ont des partisans ; et l'on honore en France
De ces ânes fourrés l'imbécile insolence.
Ça, dis-moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc
Des arguments en forme as soutenu le choc,
Penses-tu que Socrate et le juste Aristide,
Solon, qui fut des Grecs et l'exemple et le guide ;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
De l'univers charmé bienfaiteurs adorables,
Soient au fond des enfers empalés par des diables ?
Et que tu seras, toi, etc.

v. 93*. Respecte ces mortels, reconnais leur vertu.

v. 97*. Et sans noyer autrui, tâche à gagner le port :
Qui pardonne a raison, et la colère a tort.

QUATRIÈME PARTIE.

v. 2*. Le premier des devoirs, grand prince, est d'être juste.

v. 26*. Louis dont la grandeur éclipsa ses ancêtres.

v. 48*. Un arbre qu'avec soin il planta de ses mains.

v. 53*. Son voisin, jardinier, n'eut jamais la puissance
De préparer des cieux la maligne influence.

v. 66*. Des guerres de l'Église ignora la manie :
Les Grecs et les Romains d'un saint zèle enivrés....

v. 106*. Est encor préférable à la vérité même.

NOTES

DU POÈME DE LA LOI NATURELLE.

PREMIÈRE PARTIE.

v. 4. Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle.

Dieu étant un être infini, sa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique, il a fallu rapporter les sentiments des philosophes. Tous les anciens, sans exception, ont cru l'éternité de la matière; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde; nul ne croyait que Dieu l'eût tiré du néant. Ils disaient que l'intelligence céleste avait, par sa propre nature, le pouvoir de disposer de la matière, et que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les philosophes et les poëtes, les grands dieux habitaient loin de la terre. L'ame de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste; selon d'autres, une harmonie résultante de ses organes; les uns en fesaient une partie de la Divinité, *divinæ particulam auræ;* les autres, une matière épurée, une quintessence; les plus sages, un être immatériel: mais, quelque secte qu'ils aient embrassée, tous, hors les épicuriens, ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la Divinité. (Édition de 1756.)

v. 17. .... Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux.

Il faut distinguer Confutzée, qui s'en est tenu à la reli-

gion naturelle, et qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation. (1756.)

v. 42. Il n'a point de l'Égypte habité les déserts.

Lucain a dit, *Pharsale*, liv. IX, v. 576:

« Steriles nec legit arenas
« Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.
« Est-ne Dei sedes nisi terra, et pontus, et aër,
« Et cœlum, et virtus? »

L. D. B.

SECONDE PARTIE.

v. 22. Qu'on soit juste, il suffit; le reste est arbitraire.

Il est évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choses d'institution, les lois civiles, la discipline, qui changent tous les jours selon le besoin. (1756.)

v. 44. Les vents contagieux en ont troublé les eaux.

Voltaire dit, dans *la Henriade*, chant IV:

Ainsi, lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes.

Et dans *l'Enfant prodigue*, acte II, scène I:

Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

L. D. B.

v. 78. .... Et c'est par sa nourrice
Qu'il est juif ou païen, fidèle ou Musulman.

Zaïre s'exprime ainsi dans la tragédie du même nom, acte I, scène I :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout.

v. 126. D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles.

On ne doit entendre par ce mot *décrets* que les opinions passagères des hommes qui veulent donner leurs sentiments particuliers pour des lois générales.

TROISIÈME PARTIE.

v. 2. Là chaque homme à son gré veut bâtir un autel.

Chaque homme signifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en législateur; et il n'est ici question que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

v. 51. On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne.

On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse, dans laquelle on alluma trop souvent des bûchers.

v. 55. Mais du beau nom de chien ce mufti nous honore.

Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidèles* et *chiens*.

v. 65. De fort savants esprits jurent sur leur salut
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut.

On respecte cette maxime: *Hors de l'Église point de salut;*

mais tous les hommes sensés trouvent ridicule et abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale et comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs et leurs maîtres en tout genre: les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque Tillotson aurait-il jamais écrit à l'archevêque Fénélon : *Vous êtes damné?* et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des secours: *Mon frère, vous irez à tous les diables?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, et dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

v. 87. Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse.

Le modeste et sage Locke est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, et pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, et pénétré de la puissance infinie du Créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre ame que par la foi; il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumières pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un cartésianisme aussi faux en tout que le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur, et profondeur: ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie, et d'autres propriétés; que ses éléments sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Être tout-puissant; ils ne fesaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet

être. Ils devaient songer que l'on a long-temps agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance; ils devaient s'interroger eux-mêmes, et sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abyme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir n'est point une substance, un être à part; il paraît que c'est un don du Créateur. Locke dit que ce même Créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que toute autre à l'Être suprême, la pensée accordée à un élément de matière n'en est pas moins pure, moins immortelle que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable: la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pu faire, et non ce que Dieu a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière; il avoue qu'entre elle et Dieu il peut y avoir une infinité de substances créées absolument différentes les unes des autres. La lumière, le feu élémentaire, paraît en effet, comme on l'a dit dans les *Éléments* de Newton, une substance mitoyenne entre cet être inconnu, nommé matière, et d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière, elle ne paraît pas impénétrable; aussi Newton dit souvent dans son *Optique :* « Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont « des corps ou non. »

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, et que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être, quel qu'il soit, a des idées, nous en sommes bien loin: nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu, et sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme, d'autant plus grand

qu'il est plus simple: et c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé appeler impiété; et ce sont ses sectateurs, convaincus de l'immortalité de l'ame, qu'on a nommés matérialistes; et c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque physique* a donné le nom d'*ennuyeux*.

Quand même Locke se serait trompé sur ce point (si l'on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien), cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici: il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, et ce que c'est que d'être la même personne, le même *soi;* il est le premier qui ait prouvé la fausseté du système des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées, quand Descartes les établit, et qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées, quand Locke les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas philosophes.

v. 100. **Enfants du même Dieu, vivons du moins en frères.**

Ce vers offre le même sens et presque les mêmes expressions que le discours qui fut tenu par le généreux Sigorgnes aux habitants de Dieppe à l'époque du massacre de la Saint-Barthélemi: « Enfants du même Dieu, vivons en frères, et « ayons les uns pour les autres la charité du Samaritain. » Nous doutons fort qu'aucun prêtre à cette époque ait parlé d'un aussi bon sens. (L. D. B.)

v. 101. **Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux.**

Saint Paul, *Épître aux Galates*, chap. VI, v. 2:

« Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem « Christi. » (L.D.B.)

* Pluche, auteur du *Spectacle de la Nature*.

QUATRIÈME PARTIE.

v. 18. Mais Valois aiguisa le poignard de l'Église.

Il ne faut pas entendre par ce mot l'Église catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'église de ces temps-là, détesté par l'Église de tous les temps.

v. 34. Le régent, plus sensé, les rendit ridicules.

Ce ridicule, si universellement senti par toutes les nations, tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

v. 80. Ait sur tous ses sujets égale autorité.

Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'état n'ait ses distinctions, ses priviléges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces priviléges dans tout pays; mais la loi générale lie également tout le monde.

POËME

SUR

LE DÉSASTRE DE LISBONNE,

EN 1755.

(Publié en 1756.)

PRÉFACE.

Si jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événements funestes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature; comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699, celui de Lima et de Callao, et en dernier lieu celui du Portugal, et du royaume de Fez. L'axiome *Tout est bien* paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible que tout, depuis long-temps, n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.

Lorsque l'illustre Pope donna son *Essai sur l'Homme*, et qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du lord Shaftesbury [1], et du lord Bolingbroke, une foule de théo-

[1] C'est peut-être la première fois qu'on a dit que le système de Pope était celui du lord Shaftesbury; c'est pourtant une vérité incontestable. Toute la partie physique est presque mot à mot dans la première partie du chapitre intitulé : *Les Moralistes*, section III :

logiens de toutes les communions attaqua ce système. On se révoltait contre cet axiome nouveau, que *tout est bien*, que *l'homme jouit de la seule mesure du bonheur dont son être soit susceptible*, etc. Il y a toujours un sens dans lequel on

Much is alleg'd in answer to show, etc. « On a beaucoup à répondre « à ces plaintes des défauts de la nature : comment est-elle sortie si « impuissante et si défectueuse des mains d'un être parfait ? *Mais je* « *nie* qu'elle soit défectueuse..... Sa beauté résulte des contrariétés, « et la concorde universelle naît d'un combat perpétuel... Il faut que « chaque être soit immolé à d'autres; les végétaux aux animaux, les « animaux à la terre....; et les lois du pouvoir central et de la gravi- « tation, qui donnent aux corps célestes leur poids et leur mouve- « ment, ne seront point dérangées pour l'amour d'un chétif et faible « animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt « par elles réduit en poussière. »

Cela est admirablement dit; et cela n'empêche pas que l'illustre docteur Clarke, dans son traité de l'existence de Dieu, ne dise que *le genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce monde est manifestement renversé;* (page 10, tome II, deuxième édition, traduction de M. Ricotier); cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire: Je dois être aussi cher à mon maître, moi être pensant et sentant, que les planètes, qui probablement ne sentent point; cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, et qu'il sera rétabli; cela n'empêche pas que le mal physique et le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain; cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le *Tout est bien*, en respectant Shaftesbury et Pope, dont le système a d'abord été attaqué comme suspect d'athéisme, et est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'Homme* de Pope est aussi tout entière dans Shaftesbury, à l'article de la recherche sur la vertu, au second volume des *Caracteristics*. C'est là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public et le nôtre est non seulement possible, mais inséparable :

peut condamner un écrit, et un sens dans lequel on peut l'approuver. Il serait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, et de n'y point chercher un sens odieux : mais c'est une des imperfections de notre

« To be well affected towards the publick interest and ones own, is « not only consistent, but inséparable. » C'est là ce qu'il prouve dans tout ce livre, et c'est la base de toute la partie morale de l'Essai de Pope sur l'homme. C'est par-là qu'il finit.

That reason, passion, answer one great aim,
That true self love and social are the same [1].

La raison et les passions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour-propre et l'amour social sont le même.

Une si belle morale, bien mieux développée encore dans Pope que dans Shaftesbury, a toujours charmé l'auteur des poëmes sur Lisbonne et sur la loi naturelle : voilà pourquoi il a dit:

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré,
. . . .
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.
Poëme sur la Loi nat., Exorde, v. 15 et 18.

Le lord Shaftesbury prouve encore que la perfection de la vertu est due nécessairement à la croyance d'un Dieu : « And thus perfection of virtue must be owing to the belief of a God. »

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité Shaftesbury d'athée. S'ils avaient bien lu son livre ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philosophe élevé par le sage Locke

C'est ainsi que le P. Hardouin traita d'athées Pascal, Malebranche, et Arnauld : c'est ainsi que le docteur Lange traita d'athée le res-

[1] * Delile a traduit ainsi ces deux vers qui se trouvent à la fin de la quatrième épître de l'*Essai sur l'homme :* « J'osai montrer, dit-il,

Qu'avec les passions la raison est d'accord;
Que l'amour du prochain, par une loi suprême,
Ne se peut séparer de l'amour de soi-même.
(L. D. B.)

nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, et de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.

On crut donc voir dans cette proposition, *Tout*

pectable Wolf, pour avoir loué la morale des Chinois, et Wolf s'étant appuyé du témoignage des jésuites missionnaires à la Chine, le docteur répondit : « Ne sait-on pas que les jésuites sont des « athées? » Ceux qui gémirent sur l'aventure des diables de Loudun, si humiliante pour la raison humaine; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un récollet, en conduisant Urbain Grandier au supplice, le frappât au visage avec un crucifix de fer, furent appelés athées par les récollets. Les convulsionnaires ont imprimé que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des athées; et les molinistes ont cent fois baptisé de ce nom les jansénistes.

Lorsqu'un homme connu * écrivit le premier en France, il y a plus de trente ans, sur l'inoculation de la petite-vérole, un auteur inconnu écrivit : « Il n'y a qu'un athée imbu des folies anglaises qui « puisse proposer à notre nation de faire un mal certain pour un « bien incertain. »

L'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui écrit tranquillement depuis si long-temps contre les lois et contre la raison, a employé une feuille à prouver que M. de Montesquieu était athée et une autre feuille à prouver qu'il était déiste.

Saint-Sorlin des Marets, connu en son temps par le poëme de *Clovis* et par son fanatisme, voyant passer un jour dans la galerie du Louvre La Mothe-le-Vayer, conseiller d'état et précepteur de Monsieur : « Voilà, dit-il, un homme qui n'a point de religion. » La Mothe-le-Vayer se retourna vers lui, et daigna lui dire : « Mon ami, j'ai tant « de religion, que je ne suis pas de ta religion. »

En général, cette ridicule et abominable démence d'accuser d'athéisme à tort et à travers tous ceux qui ne pensent pas comme nous est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverse.

* Voltaire lui-même, *XIe Lettre philosophique*.

est bien, le renversement du fondement des idées reçues. Si tout est bien, disait-on, il est donc faux que la nature humaine soit déchue. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu besoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal physique et du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien être de ces bêtes et contribue à l'ordre du monde, si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général et nécessaire, nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de Dieu que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les conclusions qu'on tirait du poëme de M. Pope; et ces conclusions même augmentaient encore la célébrité et le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect : il fallait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine morale, la tolérance, qui sont l'ame de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait; et l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le

traduire, a triomphé d'autant plus des critiques qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parcequ'il réussit, on lui impute des erreurs : qu'arrive-t-il? les hommes, révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure éléve des fantômes pour les combattre, et les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les critiques ont dit : « Leibnitz, Pope, en« seignent le fatalisme; » et les partisans de Leibnitz et de Pope ont dit : « Si Leibnitz et Pope « enseignent le fatalisme, ils ont donc raison, et « c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire. »

Pope avait dit *Tout est bien* en un sens qui était très recevable; et ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré et aimé; il pense comme lui sur presque tous les points : mais, pénétré des malheurs des hommes, il s'éléve contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome, *Tout est bien*. Il adopte cette triste et plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes, qu'*il y a du mal sur la terre ;* il avoue que le mot *Tout est bien*, pris dans un sens absolu et

sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si, lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et tant d'autres villes, furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitants au mois de novembre 1755, des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines : « Tout est bien ; les héritiers des morts augmente-« ront leurs fortunes ; les maçons gagneront de « l'argent à rebâtir des maisons ; les bêtes se nour-« riront des cadavres enterrés dans les débris : « c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires ; « votre mal particulier n'est rien, vous contribuez « au bien général : » un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste. Et voilà ce que dit l'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne.

Il avoue donc avec toute la terre qu'il y a du mal sur la terre, ainsi que du bien ; il avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal physique ; il avoue que Bayle, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, et qu'il se combat lui-même ; il avoue qu'il y a autant de faiblesse dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il expose tous les systèmes en peu de mots. Il dit que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les philosophes ont embrouillé ; il

dit que l'espérance d'un développement de notre être, dans un nouvel ordre de choses, peut seule consoler des malheurs présents, et que la bonté de la Providence est le seul asile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison, et dans les calamités de sa nature faible et mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un auteur de ses réponses aux objections, et ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

POËME

SUR

LE DÉSASTRE DE LISBONNE,

OU

EXAMEN DE CET AXIOME,

TOUT EST BIEN.

O malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les fléaux assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés qui criez : *Tout est bien;*
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : C'est l'effet des éternelles lois

Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes:
Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne est abymée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages:
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ses abymes,
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes.
Par-tout environnés des cruautés du sort,
Des fureurs des méchants, des piéges de la mort,
De tous les éléments éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage;
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage;
Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'orgueil qui crie: O ciel, secourez-moi!
O ciel, ayez pitié de l'humaine misère!
Tout est bien, dites-vous, *et tout est nécessaire.*
Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Êtes-vous assurés que la cause éternelle

Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
Sans former des volcans allumés sous nos pas?
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence?
L'éternel Artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins?
Je desire humblement, sans offenser mon Maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux, hélas! il est sensible.
    Les tristes habitants de ces bords désolés
Dans l'horreur des tourments seraient-ils consolés
Si quelqu'un leur disait: « Tombez, mourez tranquilles;
« Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles;
« D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés;
« D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés;
« Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales;
« Tous vos maux sont un bien dans les lois générales;
« Dieu vous voit du même œil que les vils vermisseaux
« Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux. »
A des infortunés quel horrible langage!
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.
    Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits, et des mondes.
O rêves de savants! ô chimères profondes!
Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné;

Par son choix bienfesant tout est déterminé :
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons-nous sous un Maître équitable?
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en osant les nier!
Tous les peuples, tremblants sous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les éléments
Fait tomber les rochers sous les efforts des vents,
Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent :
Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun père.
Le vase, on le sait bien, ne dit point au potier :
Pourquoi suis-je si vil, si faible, et si grossier?
Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;
Cette urne, en se formant qui tombe fracassée,
De la main du potier ne reçut point un cœur
Qui desirât les biens, et sentît son malheur.
Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être.
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers!
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines ;
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne suis du grand *tout* qu'une faible partie :

Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentants, nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.
Le vautour acharné sur sa timide proie
De ses membres sanglants se repaît avec joie;
Tout semble bien pour lui : mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour;
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière :
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorants.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent :
Et vous composerez dans ce chaos fatal
Des malheurs de chaque être un bonheur général!
Quel bonheur! ô mortel et faible et misérable!
Vous criez *Tout est bien* d'une voix lamentable;
L'univers vous dément, et votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.
Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* est sur la terre:
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'Auteur de tout bien le mal est-il venu?
Est-ce le noir Typhon, le barbare Arimane,
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ses biens à ses enfants, qu'il aime,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?

Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins?
De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître;
Il ne vient point d'autrui, puisque Dieu seul est maître:
Il existe pourtant. O tristes vérités!
O mélange étonnant de contrariétés!
Un Dieu vint consoler notre race affligée;
Il visita la terre, et ne l'a point changée!
Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu;
Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu:
Il le voudra, sans doute; et, tandis qu'on raisonne,
Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
Et de trente cités dispersent les débris,
Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix.
Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race,
Ou ce Maître absolu de l'être et de l'espace,
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent;
Ou la matière informe, à son Maître rebelle,
Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle;
Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
Nous essuyons ici des douleurs passagères:
Le trépas est un bien qui finit nos misères.
Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans doute.
Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.
La nature est muette, on l'interroge en vain;
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,

De consoler le faible, et d'éclairer le sage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles
Dans le mieux ordonné des univers possibles
Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs,
Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable.
Je ne conçois pas plus comment tout serait bien:
Je suis comme un docteur; hélas! je ne sais rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
De la destruction la nature est l'empire.
Un faible composé de nerfs et d'ossements
Ne peut être insensible au choc des éléments;
Ce mélange de sang, de liqueurs, et de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;
Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas:
C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejette Épicure.
Bayle en sait plus qu'eux tous; je vais le consulter:
La balance à la main, Bayle enseigne à douter;
Assez sage, assez grand pour être sans système,
Il les a tous détruits et se combat lui-même:
Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,

Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.
Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?
Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux;
Au sein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être :
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'éléve point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois :
D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,

Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.
Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
« Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
« Les défauts, les regrets, les maux, et l'ignorance. »
Mais il pouvait encore ajouter l'*espérance*.

VARIANTES

SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE.

V. 24. On lit dans quelques copies manuscrites :

Tranquilles raisonneurs, intrépides esprits,
Si sur vous votre ville eût été renversée,
On vous entendrait dire en changeant de pensée,
En pleurant vos enfants, et vos femmes, et vous :
Le bien fut pour Dieu seul, et le mal est pour nous.
Quand la terre où je suis porte sur des abymes,
Ma plainte est innocente, etc.

V. 206. Dans les premières éditions le poëme était terminé par ces deux vers :

Que faut-il, ô mortels? Mortels, il faut souffrir,
Se soumettre en silence, adorer, et mourir;

auxquels l'auteur a substitué :

Ce monde, ce théâtre, etc.

NOTES

SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE.

v. 75. Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné.

La chaîne universelle n'est point, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme et la brute, entre l'homme et les substances supérieures; il y a l'infini entre Dieu et toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les lunes de Jupiter sont moins grandes que Jupiter : il se trompe en cela; c'est une erreur pardonnable qui a pu échapper à son beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au lord Bolingbroke et à M. Pope que si Jupiter était plus petit que ses satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du système solaire.

Il n'est pas vrai que si on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister; et c'est ce que M. de Crouzas, savant géomètre, remarqua très bien dans son livre contre M. Pope. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il ait été invinciblement réfuté par MM. Warburton et Silhouette.

Cette chaîne des événements a été admise et très ingé-

nieusement défendue par le grand philosophe Leibnitz; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les évènements dépendent d'autres corps et d'autres évènements. Cela est vrai; mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, et tous les évènements ne sont pas essentiels à la série des évènements. Une goutte d'eau, un grain de sable de plus ou de moins ne peuvent rien changer à la constitution générale. La nature n'est asservie ni à aucune quantité précise ni à aucune forme précise. Nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération : la nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre.

Il en est de même des évènements : chacun d'eux a sa cause dans l'évènement qui précède; c'est une chose dont aucun philosophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération césarienne à la mère de César, César n'aurait pas détruit la république, il n'eût pas adopté Octave, et Octave n'eût pas laissé l'empire à Tibère. Maximilien épouse l'héritière de la Bourgogne et des Pays-Bas, et ce mariage devient la source de deux cents ans de guerre. Mais que César ait craché a droite ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé sa coiffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au système général.

Il y a donc des évènements qui ont des effets, et d'autres qui n'en ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, et d'autres qui continuent la race. Plusieurs évènements restent sans filiation. C'est ainsi que dans toute machine il y a des effets nécessaires au mouvement, et d'autres effets indifférents, qui sont la suite des premiers, et qui ne produisent rien. Les roues d'un carrosse

servent à le faire marcher; mais qu'elles fassent voler un peu plus ou un peu moins de poussière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du monde que les chaînons de la chaîne ne seraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu; il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas rempli. Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atome jusqu'à la plus reculée des étoiles; il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc assurer que l'homme soit nécessairement placé dans un de ces chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. *Tout est enchaîné* ne veut dire autre chose sinon que tout est arrangé. Dieu est la cause et le maître de cet arrangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des destins; mais dans une philosophie plus épurée Dieu est le maître des destins. Voyez Clarke, *Traité de l'existence de Dieu.* (Édit. de 1756.)

v. 78. Pourquoi donc souffrons-nous sous un Maître équitable?

Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur. *Saint Augustin.* (*Ibid.*)

v. 129. Est-ce le noir Typhon...........?

Principe du mal chez les Égyptiens. (*Ibid.*)

v. 129. ... . le barbare Arimane.

Principe du mal chez les Perses. (*Ibid.*)

v. 137. De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître;
Il ne vient point d'autrui...........

C'est-à-dire d'un autre principe. (*Ibid.*)

v. 142. Il visita la terre, et ne l'a point changée !

Un philosophe anglais a prétendu que le monde physique avait dû être changé au premier avénement comme le monde moral. (Édit. de 1756.)

v. 155. Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.

Voilà, avec l'opinion des deux principes, toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté; et la révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre. (*Ibid.*)

v. 192. La balance à la main, Bayle enseigne à douter.

Une centaine de remarques répandues dans le dictionnaire de Bayle lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies; c'est l'avocat-général des philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Cicéron, qui souvent, dans ses ouvrages philosophiques, soutient son caractère d'académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant et judicieux abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence et si vainement contre Bayle; j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité. Ils devraient apprendre de lui à raisonner et à être modérés : jamais d'ailleurs le philosophe Bayle n'a nié ni la Providence ni l'immortalité de l'ame. On traduit Cicéron, on le commente, on le fait servir à l'éducation des princes; mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Cicéron, parmi plusieurs choses admirables? on y trouve que « s'il est une

« Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes « une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser. » *Sic vestra ista Providentia reprehendenda, quæ rationem dederit iis quos scierit eâ perversè et improbè usuros.* (De naturâ deorum, lib. III, cap. XXXI.)

« Jamais personne n'a cru que la vertu vînt des dieux, « on a eu raison. » *Virtutem autem nemo unquam Deo retulit; nimirùm rectè.* (Ibid., cap. XXXVI.)

« Qu'un criminel meure impuni, vous dites que les dieux « le frappent dans sa postérité. Une ville souffrirait-elle un « législateur qui condamnerait les petits-enfants pour les « crimes de leur grand-père? » *Ferretne ulla civitas latorem istius modi legis ut condemnaretur filius aut nepos, si pater aut avus deliquisset?* (Ibid., cap. XXXVIII.)

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Cicéron finit son livre de la *Nature des dieux* sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'ame, dans ses *Tusculanes*, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus; c'est à tout le sénat de Rome qu'il dit, dans son plaidoyer pour Cluentius : « Quel mal lui a fait « la mort? Nous rejetons tous les fables ineptes des enfers; « qu'est-ce donc que la mort lui a ôté, sinon le sentiment « des douleurs? » *Quid tandem illi mali mors attulit? nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre.... quæ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit, præter sensum doloris?* (C. LXI.)

Enfin dans ses lettres, où le cœur parle, ne dit-il pas : *Si non ero, sensu omninò carebo?* « Quand je ne serai plus, « tout sentiment périra avec moi. » (*Ep. fam.*, lib. VI, ep. III.)

Jamais Bayle n'a rien dit d'approchant. Cependant on met Cicéron entre les mains de la jeunesse; on se déchaîne contre Bayle : pourquoi? c'est que les hommes sont inconséquents, c'est qu'ils sont injustes.

v. 200. Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?

Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? quel ressort la soutient? comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire? comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? etc. Nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité? a-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant? chaque genre de plantes vient-il, ou non, d'une première plante? chaque genre d'animaux est-il produit, ou non, par deux premiers animaux? Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : « La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule? » Le proverbe est bas, mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel. (Édit. de 1756.)

v. 210. Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.

On trouverait difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, et repasser par les mêmes événements. (1757.)

v. 234. Mais il pouvait encore ajouter l'*espérance*.

La plupart des hommes ont eu cette espérance, avant même qu'ils eussent le secours de la révélation. L'espoir d'être après la mort est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration, parcequ'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contra-

diction, et parcequ'il n'y a jamais eu de disputes sur les vérités démontrées. Lucrèce, pour détruire cette espérance, apporte, dans son troisième livre, des arguments dont la force afflige; mais il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances plus fortes. Plusieurs Romains pensaient comme Lucrèce; et on chantait sur le théâtre de Rome : *Post mortem nihil est*, « il n'est rien après la mort. » Mais l'instinct, la raison, le besoin d'être consolé, le bien de la société, prévalurent, et les hommes ont toujours eu l'espérance d'une vie à venir; espérance, à la vérité, souvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, et met la certitude à la place: mais qu'il est affreux d'avoir encore à disputer tous les jours sur la révélation; de voir la société chrétienne insociable, divisée en cent sectes sur la révélation; de se calomnier, de se persécuter de se détruire pour la révélation; de faire des Saint-Barthélemi pour la révélation; d'assassiner Henri III et Heuri IV pour la révélation; de faire couper la tête au roi Charles Ier pour la révélation; de traîner un roi de Pologne tout sanglant pour la révélation! O Dieu, révélez nous donc qu'il faut-être humain et tolérant!

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE,

1759.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU ROI DE PRUSSE.

SIRE,

On impute au troisième roi de la Judée le petit livre de *l'Ecclésiaste*. Je dédie le précis de cet ouvrage au troisième roi de la Prusse, qui pense comme Salomon paraît penser, et qui a souvent exprimé les mêmes sentiments avec plus de méthode et plus d'énergie.

Quel que soit l'auteur de *l'Ecclésiaste*, il est certain qu'il était philosophe; et il n'est pas si certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un et l'autre; ainsi vous réunissez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux sur la terre.

Des cuistres ignorants qui détestaient les philosophes et qui n'aimaient pas les rois ont condamné ce petit *Précis de l'Ecclésiaste*, apparemment parcequ'il est en vers; car ces messieurs ne sont pas plus touchés de la poésie que de la philosophie. C'est une nouvelle raison pour dédier cet ouvrage à VOTRE MAJESTÉ. Elle a sur Salomon l'avantage de faire des vers, et de n'être point tiraillée par sept cents épouses, dites légitimes, et

par trois cents drôlesses, dites concubines ou femmes du second rang; ce qui ne convient pas trop à un sage.

L'Ecclésiaste a été inspiré par le Saint-Esprit; la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inspirée que par la raison : ainsi le traducteur peut être tombé dans des erreurs grossières. Il a pu, sans le savoir, hasarder des paroles malsonnantes et sentant l'hérésie : mais, comme VOTRE MAJESTÉ est hérétique, elle ne s'en offensera pas. Elle continuera à me donner sa protection contre les sots, dont elle est accoutumée à triompher comme de ses ennemis.

AVERTISSEMENT.

Soit que *l'Ecclésiaste* ait été effectivement composé par Salomon, soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage, ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, et l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines, il conseille en même temps l'usage raisonnable des biens que Dieu a donnés aux hommes : il ne fait pas de la sagesse un tableau hideux et révoltant; c'est un cours de moral fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'Écriture préférable à tout autre pour en donner un Précis en vers, et pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès; le style oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin, qui s'éléve au-dessus de nos idées, néglige la méthode; il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées et les mêmes expressions; il passe rapidement d'un objet à un autre; il revient sur ses pas; il ne craint ni les contradictions apparentes que

notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, et un ordre qui était inutile à l'Esprit saint; et enfin à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque qui donne l'abrégé d'un livre divin.

PRÉCIS

DE L'ECCLÉSIASTE.

[1] Dans ma bouillante jeunesse,
J'ai cherché la volupté,
J'ai savouré son ivresse:
De mon bonheur dégoûté,
Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité.
La grandeur et la richesse
Dans l'âge mûr m'ont flatté:
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété
Ont averti ma vieillesse
Que tout était vanité.
J'ai voulu de la science
Pénétrer l'obscurité.
O nature, abyme immense!
Tu me laisses sans clarté;

[1] Texte : Vanité des vanités, et tout est vanité. J'ai dit dans mon cœur: Je vais me plonger dans les délices; et j'ai trouvé encore que cela est vanité. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil, et c'est une très mau-

J'ai recours à l'ignorance :
Le savoir est vanité.
[1] De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur ?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.
J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandais aux voix de mes sirènes :
Il n'était point dans moi, je ne le trouvais pas.
J'accablai mon esprit de trop de nourriture,
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins ;
Mais mon goût s'émoussait en fuyant la nature :
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.
[2] Je me suis fait une étude
De connaître les mortels ;
J'ai vu leurs chagrins cruels,

vaise occupation.... J'ai voulu connaître la doctrine et les erreurs.... et c'est une affliction d'esprit.

[1] Texte : J'ai entrepris de grandes choses, j'ai bâti des palais, etc.... J'ai eu des esclaves, j'ai fait de grands amas d'or.... et j'ai vu en tout cela vanité et affliction d'esprit.

J'ai fait de grands amas d'or ; j'ai accumulé les substances des provinces ; j'ai eu des musiciens et des musiciennes..... j'ai construit des palais, et j'ai planté des jardins.... je ne me suis refusé à aucun desir.... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit.... La vie m'est devenue insupportable.... j'ai regardé ensuite avec détestation mes applications.... après avoir cherché en vain la doctrine et la sagesse.

[2] Texte : J'ai tourné mes pensées ailleurs ; j'ai vu que

Et leur vague inquiétude
Et la secréte habitude
De leurs penchants criminels.
  L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé;
Le serviteur inutile
Était le plus caressé;
Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.
  Tu viens de trahir l'amour,
Et tu ris, beauté volage;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime, et te quitte, en un jour;
Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.

[1] J'entends siffler par-tout les serpents de l'Envie;
Je vois par ses complots le mérite immolé;
L'innocent confondu traîne une affreuse vie;
Il s'écrie en mourant : Nul ne m'a consolé !

Le travail, la vertu, pleurent sans récompense;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne sait pas seulement s'il est des malheureux.

sous le soleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiste le plus habile, etc....

[1] Texte : J'ai porté mon esprit ailleurs; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes, sans secours et sans consolateur.... Un étranger dévorera toutes vos richesses après vous, et c'est là encore une très grande misère....

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage
Proméne de son cœur les desirs inquiets ;
Il hait son héritier qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, et meurt dans les regrets.
[1] Dans leur course vagabonde
Les mortels sont entraînés ;
Frêles vaisseaux que sur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage destinés.
D'espérances mensongères
Nous vivons préoccupés :
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils seront frappés.
Rien de nouveau sur la terre :
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout est confondu,
Et le vice et la vertu
En butte aux coups du tonnerre.
[2] Le sage et l'imprudent, et le faible et le fort,
Tous sont précipités dans les mêmes abymes ;

[1] Texte : Qu'est-ce qui a été? ce qui sera. Qu'est-ce qui s'est fait? ce qui se fera encore. Rien de nouveau sous le soleil. Ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui, c'est le discours d'un fou.

[2] Texte : Le juste périt dans sa justice, et le méchant vit long-temps dans sa malice.... Tout arrive également au

Le cœur juste et sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.
Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire son flanc;
Le tombeau réunit la race bienfesante,
Et les brigands cruels enivrés de son sang.
En vain par vos travaux vous courez à la gloire;
Vous mourez : c'en est fait, tout sentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint:
La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.
[1] Que la vie a peu d'appas!
Cependant on la desire.
Plus de plaisirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.
O mortel infortuné!
Soit que ton ame jouisse
Du moment qui t'est donné,
Soit que la mort le finisse,

juste et à l'injuste, au pur et à l'impur, à celui qui offre des sacrifices et à celui qui n'en offre pas. Le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité.... Les vivants savent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaissent plus rien; il ne leur reste plus de récompense : l'amour, la haine, l'envie, périssent avec eux....

[1] Texte : Q'un homme ait eu cent enfants, qu'il ait vécu long-temps, et qu'il n'ait pas joui de ses richesses, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui : c'est en vain qu'il est né, il va dans les ténèbres, et son nom dans l'oubli.... Et

L'un et l'autre est un supplice :
Il vaut mieux n'être point né.
Le néant est préférable
A nos funestes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens et des vrais maux,
A notre espoir périssable
Qu'engloutissent les tombeaux.

[1] Quel homme a jamais su par sa propre lumière
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos sens se dissout tout entière,
Si nous vivons encore, ou si tout est détruit?

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence;
Ils sont, ainsi que nous, les objets de ses soins;
Il borna leur instinct et notre intelligence;
Ils ont les mêmes sens et les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous, ils expirent de même :
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême?
Humains, faibles humains, vous ne le savez pas.

j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants; et j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore, et qui n'a point vu les maux qui sont sous le soleil.... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

[1] Texte : J'ai dit en mon cœur : Dieu met en probation les enfants des hommes; il montre qu'ils sont semblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur sort est égal, ils respirent de même; l'homme n'a rien de plus que la bête. Tout est vanité; tout tend au même lieu : ils ont tous été tirés de la terre; ils iront tous en terre. Qui

[1] Cependant l'homme s'égare
Dans ses travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare,
Avec fureur amassés,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'avare.
Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière :
Il tombe dans sa carrière;
Et ce géant sourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux,
Est caché dans la poussière.
La beauté dans son printemps
Brille pompeuse et chérie,
Semblable à la fleur des champs,

connaît si l'ame des hommes monte en haut, et si l'ame des bêtes descend en bas?

N. B. L'Ecclésiaste semble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait sans doute à son temps, et qui doit être adoucie dans le nôtre. Ainsi l'auteur du précis ne dit point : L'homme n'a rien de plus que la bête; mais : Qui sait par sa propre lumière si l'homme n'a rien de plus que la bête? C'est le sens de *l'Ecclésiaste*. L'homme ne sait rien par lui-même; il a besoin de la foi.

[1] TEXTE : Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul, sans enfants ni frères; cependant il travaille sans cesse : il est insatiable de richesses; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire : Pour qui est-ce que je travaille?.... La femme est plus amère que la mort.

Le matin épanouie,
Le soir livide et flétrie,
En horreur à ses amants.

[1] Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe:
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts;
La chaleur de mon sang va se tourner en glace;
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts;
Des vins du mont Liban la séve nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissants dégoûts;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.
Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charme de la vie! ô précieuse ivresse!
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

[2] Du temps qui périt sans cesse
Saisissons donc les moments;
Possédons avec sagesse,

[1] Texte: Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire les jambes) commenceront à trembler; quand celles qui doivent moudre (c'est-à-dire les dents) seront en petit nombre et oisives; quand l'amandier fleurira (c'est-à-dire quand la tête sera chauve); que les câpres se dissiperont (c'est-à-dire que les cheveux seront tombés); quand la chaîne d'argent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine (c'est-à-dire quand on ne sera plus propre au plaisir), etc.

[2] Texte: Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres, et que c'est là son partage; car qui le ramènera de la mort pour connaître

Goûtons sans emportements
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgents.
Que les plaisirs de la table,
Les entretiens amusants,
Prolongent pour nous le temps;
Et qu'une compagne aimable
M'inspire un amour durable,
Sans trop régner sur mes sens.
Mortel, voilà ton partage
Par les destins accordé;
Sur ces biens, sur leur usage,
Ton vrai bonheur est fondé:
Qu'ils soient possédés du sage,
Sans qu'il en soit possédé.

[1] Usez, n'abusez point; ne soyez point en proie
Aux desirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
Votre bruit m'importune, et le rire est trompeur.

l'avenir?.... Ne vaut-il pas mieux manger et boire, et faire plaisir à son cœur avec le fruit de ses travaux? cela même est de Dieu. J'ai donc cru qu'il est bon que l'homme mange et boive, et qu'il jouisse gaiement du fruit de son travail pendant sa vie; car c'est là sa portion.

[1] Texte : Et quand Dieu lui a donné biens et richesses, et pouvoir d'en jouir, c'est un don de Dieu.... Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de se réjouir et de bien faire.

J'ai réputé le rire une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi t'es-tu trompée? Marchez selon les voies de votre cœur

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse.
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur;
Et, lorsque vous goûtez sa divine faveur,
O mortels! gardez-vous d'oublier sa justice.
Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez pour point eux;
Ne pensez qu'à ses lois, car c'est là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux, ou malheureux,
Étrangers sur la terre, adorez votre maître.
[1] N'affectez point les éclats
D'une vertu trop austère:
La sagesse atrabilaire
Nous irrite, et n'instruit pas.
C'est à la vertu de plaire:
Le vice a bien moins d'appas.
Indulgent pour la faiblesse
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que son sort vous intéresse.

et de vos yeux; mais songez que Dieu vous demandera compte. Éloignez le mal de vous.... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie; jouissez de la vie avec la femme que vous aimez.... car c'est là votre portion dans la vie, et dans le travail qui vous exerce sous le soleil.

Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse; que votre cœur soit dans l'alégresse, etc.... Craignez Dieu, observez ses lois; car c'est là le tout de l'homme.

[1] Texte: Ne soyez pas plus juste et plus sage qu'il ne faut, de peur d'être stupide. Il est bon de soutenir le juste; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'est point. Il n'y a point de juste sur la terre qui ne pèche, etc....

Hélas ! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.
  Favori de la nature,
Le climat le plus vanté
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté ;
Et la vertu la plus pure
A ses temps d'iniquité.

[1] Repandez vos bienfaits avec magnificence;
Même aux moins vertueux ne les refusez pas;
Ne vous informez point de leur reconnaissance :
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.
  Laissez parler les cours, et crier le vulgaire ;
Leur langue est indiscréte, et leurs yeux sont jaloux ;
De leurs suffrages faux dédaignez le salaire :
Dieu vous voit, il suffit ; qu'il régne seul sur vous.
  L'homme est un vil atome, un point dans l'étendue ;
Cependant du plus haut des palais éternels
Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

[1] Texte : Répandez votre pain sur les eaux qui passent (c'est-à-dire faites également du bien à tout le monde), etc... Ne faites point attention aux choses qui se disent de vous. Dieu vous fera rendre compte en sa justice de ce que vous avez fait en bien ou en mal.

PRÉCIS
DU CANTIQUE
DES CANTIQUES.

1759.

AVERTISSEMENT.

Après avoir donné le *Précis de l'Ecclésiaste*, qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le *Précis du Cantique des Cantiques*[1] : c'est le poëme le plus tendre, et même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces temps reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs qui seule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poésie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles et de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois au dialogue des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le Chaton et la Sulamite. Chaton est le mot hébreu qui signifie l'amant ou le fiancé ; la Sulamite est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savants hommes ont attribué cet ouvrage à Salomon ; mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.

[1] * Bernard, le chantre peu naturel de l'*Art d'aimer*, avait aussi imité le *Cantique des Cantiques*, sous le titre de *Dialogues orientaux*, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort. Il avait entrepris ce travail pour plaire à madame de Pompadour, qui sans doute l'engagea à ne pas le publier, pour épargner à ces poëmes légers les flammes du bûcher qui avaient dévoré le Précis de Voltaire, si chaste partout en comparaison de l'original hébreu. (L. D. B.)

On a rassemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions et le désordre, qui étaient peut-être un mérite dans le style oriental, n'en sont point un dans le nôtre. On s'est abstenu sur-tout scrupuleusement de toucher aux sublimes et respectables allégories que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme, et on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses qu'en imprimant la lettre de M. Ératou* à M. Cloc pitre, aumônier de son altesse sérénissime M. le Landgrave.

* Anagramme d'Arouet.

LETTRE DU TRADUCTEUR

DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

J'apprends avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la censure de quelques ignorants qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu qui a environ trois mille ans d'antiquité comme ils jugeraient un bouquet à Iris, ou une jouissance de l'abbé Tétu, ou une chanson de l'abbé de l'Attaignant, imprimée dans le *Mercure galant*. Ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle des conquêtes; ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarcaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André-des-Arts ou des Arcs, et dans la cour du Palais.

Il faut apprendre à ces pédants petits-maîtres qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques, qui n'ont jamais changé, et celles des badauds de Paris, qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse Nausicaa, fille du roi Alcinoüs et l'épouse du *Cantique des Cantiques*, et la naïve

parente de Booz, et Lia, et Rachel, n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine, ne fesaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chanson : on ne mettait point sur un théâtre d'opéra les amours les plus lascifs avec l'approbation d'un censeur et la permission du lieutenant de police de Jérusalem.

Si les amours respectables de l'époux et de l'épouse commencent par ces mots: « Isaguni min« sichot piho kytobem dodeka me yayin : Qu'il me « baise d'un baiser de sa bouche, car sa gorge est « meilleure que du vin; » c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'est que ni notre galanterie, ni notre esprit critique, ni notre insolence pédantesque, n'étaient pas connus à Hershalaïm, vulgairement nommée Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître; vous qui n'êtes savants que dans la langue de l'Opéra de Paris, du barreau de Paris, et des brochures de Paris; vous qui voulez que l'esprit divin emprunte votre style, osez lire le livre d'Ézéchiel : vous serez scandalisés que Dieu ordonne au prophète de manger son pain couvert d'excréments humains, et qu'ensuite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais sachez que dans toute l'Arabie dé-

serte on mange quelquefois de la bouse de vache; sur-tout que les plus vils excréments et le bourgeois le plus fier qui achéte un office sont absolument égaux aux yeux du Créateur, et même aux yeux du sage; que rien n'est ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignorance et d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages et ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes seraient bien étonnés s'ils lisaient le seizième et le vingt-troisième chapitre d'Ézéchiel, qu'ils n'ont jamais lus : ils verront dans le seizième que Dieu même compare Jérusalem à une jeune fille pauvre, malpropre, dégoûtante. « J'ai eu « pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître comme « l'herbe des champs. Et ubera tua intumuerunt, « et pilus tuus germinavit, et eras nuda..... Et « transivi per te, et vidi te, et ecce..... tempus « amantium, et extendi amictum meum super « te..... et facta es mihi. Et lavavi te aquâ..... Et « vestivi te discoloribus.... Et ornavi te ornamen- « tis, et dedi armillas... et torquem... sed habens « fiduciam in pulchritudine tuâ, fornicate es cum « omni transeunte. Et fecisti tibi simulacra mas- « culina, et fornicata es cum eis.... Et fecisti tibi lupanar, et fornicata es cum vicinis magnarum « carnium.... Et dona donabas eis ut intrarent ad « te undique ad fornicandum. »

Le vingt-troisième chapitre est encore beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs Oolla et Oliba qui se sont abandonnées aux plus infames prostitutions ; Oolla a aimé avec fureur de jeunes officiers et de jeunes magistrats : « Oliba insanivit « amore super concubitum eorum qui habent « membra asinorum, et sicut fluxus equorum « fluxus eorum. »

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne fesait point scrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'osons dire, et d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicatesse? c'est que plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'est enfuie des cœurs, et s'est réfugiée sur les lèvres. Les hommes sont enfin parvenus à vivre ensemble sans se dire jamais un seul mot de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils pensent : la nature est partout déguisée : tout est un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, et de plus ingénu, de plus simple, de plus vrai, que le *Cantique des Cantiques;* donc il n'est pas fait pour notre langue, disent ces hypocrites qui lisent l'*Aloïsia*[1], et

[1] * C'est à-peu-près l'intitulé de l'ouvrage obscène de Chorier, qu'Etienne Roger publia, sans date et sans nom de lieu, en deux

qui prennent des airs graves en sortant des lieux que fréquentait Oliba.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque n'est point indécente ; elle est tendre, elle est noble, elle n'est point recherchée comme celle de Théodore de Bèze :

> Ecce tu, bellissima
> His columbis, prædita
> Pætulis ocellulis,
> Hinc et inde pendulis
> Crispulis cincinnulis.

J'ai eu sur-tout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'esprit licencieux de quelques jeunes gens abusent quelquefois. Plusieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce passage : « Misit manum suam per « foramen, et venter meus intremuit ; » et cet autre : « Absque eo quod intrinsecus latet. »

Calmet même, en adoptant le sens dans lequel saint Jérôme entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'Ovide :

> . . . . Si qua latent, meliora putat.
> *Metam.*, I. 502.

volumes in-12 : « Aloysiæ Sigeæ Toletanæ satira sotadica de arcanis Amoris et Veneris. » Ces dialogues latins pseudonymes ont été traduits en français sous le titre d'*Académie des Dames*. La meilleure édition du texte original est celle de 1774, dont l'abbé Valant, éditeur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, révisa les épreuves avec un soin plus exact qu'édifiant. C'est l'abbé Sabattier de Castres qui nous a fait connaître ce fait curieux. (L. D. B.)

Calmet était comptable aux savants des diverses traductions de ces passages. Il devait rappeler les usages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaisants, ni pour les insolents pédants de nos jours ; mais le devoir d'un commentateur et celui d'un poëte ne sont pas les mêmes. J'imite, je rédige, et je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui autrefois n'étaient que naïves, et peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres ; j'ai supprimé celles qui vont plus loin que la tendresse, et qui peuvent paraître trop physiques; de même que j'ai adouci dans l'*Ecclésiaste* ce qui pouvait paraître d'une métaphysique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir supprimé les choses hardies n'ont pas fait assez d'attention au temps présent ; et ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres n'ont aucune connaissance des temps passés.

En un mot, l'esprit du texte est entièrement conservé dans mon ouvrage. C'est ainsi que les princes de l'Église de Rome en ont jugé ; et leur approbation a un peu plus de poids que les censures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui savent très peu de latin, parlent très mal français, et se mêlent toujours de dire leur avis sur ce qui ne les regarde point.

PRÉCIS
DU CANTIQUE
DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE,
LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

(Les amis du Chaton ne parlent pas.)

LE CHATON.

[1] Que les baisers ravissants
De ta bouche demi-close
Ont enivré tous mes sens !
Les lis, les boutons de rose

[1] Texte : Qu'il me baise, ou Qu'elle me baise de baisers de sa bouche, car vos mamelles sont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur baume, et votre nom est une huile répandue.

Mon amie, je te compare aux chevaux attelés au char de Pharaon. Ah! que vous êtes belle! vos yeux sont comme des yeux de colombe.

Remarque : Quoique plusieurs grands personnages aient cru que c'était la Sulamite qui parlait

De tes deux globes naissants
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfesants
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor est parfumée.
Sous les murs des pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les cavales bondissantes
Ont moins de légèreté;
Les colombes caressantes
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

[1] J'ai peu d'éclat, peu de beauté; mais j'aime,

dans ces deux premiers versets, cependant, comme il s'agit de mamelles il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du Chaton. De plus la comparaison des mamelles avec les grappes de raisin et avec du vin se trouve plusieurs fois dans le Cantique, et c'est toujours le Chaton qui parle. Les hébraïsans disent que le terme qui répond à mamelle est d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grace; tétons est trop peu grave, sein est trop vague. Les savants croient qu'il est difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

[1] TEXTE : Je suis noire, mais je suis belle comme les ta-

Mais je suis belle aux yeux de mon amant;
Lui seul il fait ma joie et mon tourment;
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parents la sévère rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
Le vendangeur en était assez digne.

LE CHATON.

[1] Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite!
Rends justice à tes appas.
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans son palais

bernacles de Cédar, et comme les pelisses de Salomon.... Ne considérez pas que je suis trop brune, car c'est le soleil qui m'a hâlée. Mes parents m'ont fait garder les vignes : hélas! je n'ai pu garder ma propre vigne.

Remarque : Ces paroles semblent prouver que la Sulamite est une bergère, une villageoise qui dit naïvement qu'elle se croit belle comme les tapisseries du roi, et que par conséquent ce cantique n'est pas l'épithalame de Salomon et d'une fille du roi d'Égypte, comme d'illustres commentateurs l'ont dit. Les princesses égyptiennes n'étaient pas noires, et ne gardaient pas les vignes.

[1] Texte : Si tu ne te connais pas, la plus belle des femmes, va paître tes moutons et tes chevreaux.... Il y a soixante reines, quatre-vingts concubines, et de jeunes filles sans

A cent femmes, cent maîtresses,
Seul objet de leurs tendresses
Et seul but de tous leurs traits ;
Mille autres sont renfermées
Dans ce palais des plaisirs,
Et briguent par leurs soupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne possède que toi ;
Mais ce sérail d'un grand roi,
Ces compagnes de sa couche,
Ces objet si glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche ;
Rien n'approche sous les cieux
D'un sourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes si hautaines,
A ton aspect ont pâli ?
Leur éclat s'en est terni ;

nombre. Tu es seule ma colombe, ma parfaite. Les reines et les concubines t'ont admirée.

Remarque : Ces soixante reines et ces quatre-vingts concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas Salomon qui composa ce cantique, puisque Salomon avait sept cents femmes et trois cents concubines, selon le texte sacré. Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes. Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un

Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes se sont écriées :
Elle est plus belle que nous!

LA SULAMITE.

[1] Le maître heureux de mes sens, de mon ame,
De tous mes vœux, de tous mes sentiments,
Me fait goûter de fortunés moments.

autre roi que Salomon. Les commentateurs qui ne croient pas que le Cantique des Cantiques soit de ce roi juif prétendent qu'il n'est guère vraisemblable que Salomon dise à sa bien-aimée : Tu es plus belle que toutes les maîtresses du roi. C'est une expression qui semble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il est d'usage parmi nous d'appeler une femme ma reine; cependant il est tout aussi naturel que Salomon dise à sa nouvelle femme : Tu es plus belle que toutes mes femmes et mes maîtresses.

[1] TEXTE : Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrte; il demeurera entre mes mamelles.... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits; car je languis d'amour. Qu'il mette sa main gauche sur ma tête, et que sa main droite m'embrasse.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE : Il est difficile d'expliquer comment à-la-fois on dort et on veille. C'est une figure asiatique qui exprime un songe.

Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour; versez sur moi des fleurs,
Inondez-moi des plus douces odeurs :
Que sur mon sein mon tendre amant repose;
Qu'en s'endormant de moi-même il dispose;
Qu'il soit à moi dans les bras du sommeil;
Que de ses mains il me tienne embrassée;
Que son image occupe ma pensée,
Et qu'il m'embrasse encore à son réveil.

Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours !
[1] Je me léve avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit sacré, dépositaire
Des mouvements de mon cœur,
Des amours doux sanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur?

[1] Texte : J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon ame; je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a passé sa main par le trou, et mon ventre tressaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus : mon ame s'est liquéfiée. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé, etc.

Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour....

Remarque : La Sulamite dit ensuite qu'elle a cherché son Chaton aux portes de la ville, et que les gardes l'ont battue; ce qui ne conviendrait guère à une épouse de Salomon.

Éveillez-vous, mes compagnes,
Venez plaindre mon tourment;
Prés, ruisseaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant,
Je l'ai perdu le seul bien qui m'enchante!
Ah! je l'entends, j'entends sa voix touchante;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah, je te voi!
Mon cœur s'échappe et s'envole après toi.
Hélas! une fausse image
Trompe mes yeux égarés;
Je ne vois plus qu'un nuage;
Des regrets sont le partage
De mes sens désespérés.
O mes compagnes fidèles,
Voyez mes craintes cruelles;
Adoucissez ma douleur;
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre est honorée
De l'objet de mon ardeur.
Quel Dieu m'en a séparée.

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

[1] Apprenez-nous quel est l'amant heureux
Qui vous retient dans de si douces chaînes;

[1] Texte : LES FILLES.

Quel est le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belles des femmes? etc.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé est blanc et rouge, choisi entre mille; ses cheveux sont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau; ses yeux sont comme des pigeons sur le bord

Nous partageons votre joie et vos peines,
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Est le plus beau des humains ;
L'Amour forma de ses mains
Son sein plus blanc que l'albâtre ;
L'ébéne de ses cheveux
Ombrage son front d'ivoire,
Ce front noble et gracieux,

des eaux, lavés dans du lait; ses joues sont comme des parterres d'aromates, sa poitrine est comme un ivoire marqueté de saphirs, etc.

LES FILLES.

Où est allé votre bien-aimé? nous irons le chercher avec vous.

LE CHATON.

Je suis descendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées.... Votre nez est comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas.... votre taille est semblable à un palmier. J'ai dit : Je monterai sur le palmier, et j'en prendrai les fruits; car vos mamelles sont comme des grappes de raisin, etc.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis; buvez, enivrez-vous, mes très chers amis.

REMARQUE : C'était un usage commun dans les pays chauds de ne point boire son vin pur; on le mêlait souvent avec du lait. Dans l'Odyssée on y infuse des râclures de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tout.

Ce front couronné de gloire ;
Un feu pur est dans ses yeux :
Sous une telle figure
Descendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Ministres du Dieu des dieux ;
Mais de son cœur vertueux
Si je fesais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie !
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras :
Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;
Mais près de vous toute fleur est flétrie.
Charmant palmier, tige aimable et fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel ! que le temps est un bien précieux !
Tout le consume, et l'amour seul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits ;
Dans les bons vins que votre ame se noie ;
Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

[1] Paix du cœur, volupté pure,
Doux et tendre emportement,
Vous guérissez ma blessure.
Ne souffrez pas que j'endure

[1] Texte : LA SULAMITE

Je suis à mon bien-aimé et son cœur se retourne vers moi. Venez, sortons dans les champs, demeurons au vil-

Un nouvel éloignement;
L'absence d'un seul moment
Est un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux;
Prenons soin de leur culture;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure;
Fuyons le bruyant séjour
De cette superbe ville :
Le village est plus tranquille;
Et la nature et l'amour
L'ont choisi pour leur asile.

lage; levons-nous matin pour aller aux vignes : c'est là que je vous donnerai mes mamelles.

LA GUERRE CIVILE DE GENÈVE,

OU

LES AMOURS DE ROBERT COVELLE,

POÈME HÉROIQUE,

AVEC DES NOTES INSTRUCTIVES.

1768.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL

On a fait un crime à M. de Voltaire d'avoir publié ce poëme. Nous ne doutons point que les chantres de la Sainte-Chapelle n'aient aussi trouvé Boileau un homme bien abominable.

M. de Voltaire avait acheté fort cher une petite maison auprès de Genève, et il avait été forcé de la vendre à perte. Malgré la défense d'appeler son frère *raca*, quelques *vénérables maîtres* lui avaient dit de grosses injures. Cependant le produit de ses ouvrages, dont il ne tirait rien pour lui-même, avait enrichi une des familles patriciennes de la république. Son séjour avait rendu à la ville de Genève, en Europe, la célébrité que deux siècles auparavant le Picard Jéhan Chauvin lui avait donnée, et qu'elle avait perdue depuis que la théologie avait passé de mode. Il avait donné de plus la comédie gratis aux dames génevoises, et avait formé plusieurs citoyens dans l'art de la déclamation. Les exécutions de Servet, d'Antoine et Michel Chaudron avaient été jusqu'alors les seuls spectacles permis par le consistoire: l'ingratitude ne pouvait donc être de son côté.

D'ailleurs ce poëme n'a d'autre objet que de prêcher la concorde aux deux partis; et ce qui prouve que M. de Voltaire avait raison, c'est que bientôt après la lassitude des troubles amena une espèce de paix.

L'histoire de Robert Covelle est très vraie. Les prêtres génevois avaient l'insolence d'appeler à leur tribunal les

citoyens et citoyennes accusés du crime de fornication, et les obligeaient de recevoir leur sentence à genoux: c'était rendre un service important à la république que de tourner cette extravagance en ridicule. M. Rousseau est traité dans ce poëme avec trop de dureté, sans doute; mais M. Rousseau accusait publiquement M. de Voltaire d'être un athée, le dénonçait comme l'auteur d'ouvrages irréligieux auxquels M. de Voltaire n'avait pas mis son nom, cherchait à attirer la persécution sur lui, et mettait en même temps à la tête de ses persécuteurs ce vieillard dont la vie avait été une guerre continuelle contre les fauteurs de la persécution, et qui, dans ce temps-là même, prenait contre les prêtres le parti de Jean-Jacques.

M. de Voltaire vivait dans un pays où des lois barbares, établies contre la liberté de penser dans les siécles d'ignorance, n'étaient pas encore abolies. De telles accusations étaient donc un véritable crime, et elles doivent paraître plus odieuses encore, lorsque l'on songe que l'accusateur lui-même avait imprimé des choses plus hardies que celles qu'il reprochait à son ennemi; qu'il donnait pour un modèle de vertu un prêtre qui disait la messe pour de l'argent, sans y croire; et qu'il avait la fureur de prétendre être un bon chrétien, parcequ'il avait développé en prose sérieuse cette épigramme de Jean-Baptiste Rousseau:

> . . . . Oui, je voudrais connaître,
> Toucher au doigt, sentir la vérité.
> Eh bien! courage, allons, reprit le prêtre:
> Offrez à Dieu votre incrédulité.

L'humeur qui a pu égarer M. de Voltaire n'est-elle pas excusable? Il eût dû plaindre M. Rousseau; mais un homme qui, dans son malheur, calomniait, outrageait, dénonçait tous ceux qui fesaient cause commune avec lui, pouvait aussi exciter l'indignation.

Excepté ces traits contre M. Rousseau, on ne trouve ici que des plaisanteries. La manière dont milord Abington ressuscite Catherine est une sorte de reproche aux Génevois d'aimer trop l'argent; mais ce reproche, qu'on peut faire aux habitants de toutes les villes purement commerçantes, n'est-il pas fondé? Tout homme qui, ayant le nécessaire, et un patrimoine suffisant à laisser à ses enfants, se dévoue à un métier lucratif peut-il ne pas aimer l'argent? s'occupe-t-on toute sa vie sans nécessité d'une chose qu'on n'aime point? le désintéressement qu'affecte un homme qui s'est livré long-temps au soin de s'enrichir ne peut être que de l'hypocrisie.

PROLOGUE.

On a si mal imprimé quelques chants de ce poëme, nous en avons vu des morceaux si défigurés dans différents journaux, on est si empressé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuse paix dont nous jouissons, que nous avons interrompu notre édition de l'histoire des anciens Babyloniens et des Gomérites, pour donner l'histoire véritable des dissensions présentes de Genève, mises en vers par un jeune Franc-Comtois qui paraît promettre beaucoup. Ses talents seront encouragés sans doute par tous les gens de lettres, qui ne sont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au-devant du mérite naissant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les pièces nouvelles, jamais écrit la moindre imposture, jamais accusé personne de sentiments erronés sur la grace prévenante, jamais attribué à d'autres leurs obscurs écrits, et jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en question pour faire imprimer contre lui de petits avertissements scandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des esprits fins et éclairés qui abondent dans notre

province. Nous ne nous flattons pas que le sieur d'Hémeri[1], et le nommé Bruys et Ponthus, marchand libraire à Lyon, le laissent arriver jusqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces : Paris est une ville trop occupée d'objets sérieux pour être seulement informée de la guerre de Genève. L'Opéra-Comique, le singe de Nicolet, les romans nouveaux, les actions des fermes, et les actrices de l'Opéra, fixent l'attention de Paris avec tant d'empire que personne n'y sait ni ne se soucie de savoir ce qui se passe au grand Caire, à Constantinople, à Moscou, et à Genève. Mais nous espérons d'être lus des beaux-esprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons suisses, de M. l'abbé de Saint-Gall, de M. l'évêque d'Annecy et de son chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, etc., etc. *Contenti paucis lectoribus.*

Nous avons suivi la nouvelle orthographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conservant celles qui marquent l'étymologie des mots. Il nous a paru prodigieusement ridicule d'écrire *françois,* de ne pas distinguer les *Français* de saint *François d'Assise;* de ne pas écrire anglais et écossais par un *a,* comme on orthographie *portugais.* Il nous semble palpable que quand on prononce

[1] Inspecteur de police de la librairie de Paris.

j'aimais, *je fesais*, *je plaisais*, avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il est tout-à-fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots, et de ne pas orthographier de même ce qu'on prononce absolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui suivent encore l'ancienne routine, c'est qu'ils composent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi, quand je vois un livre ou le mot *français* est imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre et que je ne le lis point.

J'en dis autant à *Le Breton*, imprimeur de l'*Almanach royal :* je ne lui paierai point l'almanach qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la grossièreté de dire que M. le président.... M. le conseiller.... demeure dans le cul-de-sac de Ménard, dans le cul-de-sac des Blancs-Manteaux, dans le cul-de-sac de l'Orangerie. Jusqu'à quand les Welches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie?

Hodièque manent vestigia ruris.
Hor. I, ep. I, v. 160.

Comment peut-on dire qu'un grave président demeure dans un cul? passe encore pour Fréron, on peut habiter dans le lieu de sa naissance[1]; mais un président, un conseiller! fi, M. Le Breton! cor-

[1] Voyez dans le volume suivant, *Le Pauvre Diable*, ouvrage en vers aisés de feu mon cousin Vadé.

rigez-vous, servez-vous du mot *impasse*, qui est le mot propre; l'expression ancienne est *impasse*. Feu mon cousin Guillaume Vadé, de l'académie de Besançon, vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos plats auteurs à qui l'on montre en vain leurs sottises; ils les laissent subsister parcequ'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, M. Le Breton, qui avez du génie, comment, dans le seul ouvrage où un illustre académicien dit que la vérité se trouve, pouvez-vous glisser une infamie qui fait rougir les dames, à qui nous devons tous un si profond respect? Par notre Dame, M. Le Breton, je vous attends à l'année 1769.

PREMIER POSTSCRIPT.

A ANDRÉ PRAULT, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

Monsieur André Prault, vous avertissez le public, dans l'Avant-Coureur, n° 9, du lundi 29 février 1768, que M. le Franc de Pompignan ayant magnifiquement et superbement fait imprimer ses cantiques sacrés à ses dépens, vous les avez offerts d'abord pour dix-huit livres, ensuite pour seize; puis vous les avez mis à douze, puis à dix. Enfin vous les cédez pour huit francs; et vous avez dit dans votre boutique :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.
Le Pauvre Diable, v. 173.

Je vous donnerai six francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'appeliez jamais cul-de-lampe les ornements, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement instruit qu'il n'y a nul rapport d'un fleuron à un cul ni d'un cul à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je répéterai jusqu'à ce qu'on se soit rangé à son devoir.

SECOND POSTSCRIPT.

A M. PANCKOUCKE.

Et vous M. Panckouke, qui avez offert par souscription le recueil de l'Année littéraire de

maître Aliboron, dit Fréron, à dix sous le volume relié, sachez que cela est trop cher; deux sous et demi, s'il vous plaît, M. Panckouke, et je placerai dans ma chaumière cet ouvrage entre Cicéron et Quintilien. Je me forme une assez belle bibliothéque, dont je parlerai incessamment au roi; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIÈME POSTSCRIPT.

AU MÊME.

Je ne veux pas vous ruiner non plus. J'apprends que vous imprimez mes fadaises in-4°, comme un ouvrage de bénédictin, avec estampes, fleurons, et point de cul-de-lampe. De quoi vous avisez-vous? on aime assez les estampes dans ce siècle; mais pour les gros recueils, personne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe? les plaines de Beauce ne pourraient pas les contenir. Et n'était le grand usage qu'on en fait dans votre ville au haut des maisons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne savent pas lire. La rage de mettre du noir sur du blanc, comme dit Sady; le *Scribendi cacoethes*, comme dit Horace, est une maladie dont j'ai été attaqué, et dont je veux absolument me guérir : tâchez de vous défaire de

celle d'imprimer. Tenez-vous-en au moins, en fait de belles-lettres, au siècle de Louis XIV.

M. d'Aquin, que j'aime et que j'estime*, a célébré, à mon exemple, le siècle présent comme j'ai broché le passé : il a fait un relevé des grands hommes d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues et quinze joueurs de violon, mademoiselle Petit-Pas, mademoiselle Pélissier, mademoiselle Chevalier, M. Cahusac, plusieurs basses-tailles, quelques hautes-contres, neuf danseurs, autant de danseuses. Tous ces talents sont fort agréables, et les jeunes gens, comme moi, en sont fort épris. Mais peut-être le siècle des Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Colbert, des Fénélon, des Bossuet, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Molière, des La Fontaine, avait-il quelque chose de plus imposant. Je puis me tromper; je me défie toujours de mon opinion, et je m'en rapporte à M. d'Aquin.

* P. L. d'Aquin, mort vers 1797, a donné des *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences, la littérature, et les arts, sous le règne de Louis XV*, 1752, 2 vol. in-12, reproduits, en 1754, sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XV*. C'est pour d'Aquin, fils d'un organiste, que fut fait ce vers :

On souffla pour le père, on siffla pour le fils.

Ce même d'Aquin avait fait imprimer le *Porte-feuille trouvé* ou *Tablettes d'un Curieux*, 1757, 2 vol. in-12, dans lesquels on trouve plusieurs opuscules de Voltaire ou à lui attribués, et qu'il n'était pas bien aise qu'on eût réimprimés.

LA GUERRE CIVILE DE GENÈVE.

CHANT PREMIER.

Auteur sublime, inégal, et bavard,
Toi qui chantas le rat et la grenouille,
Daigneras-tu m'instruire dans ton art?
Poliras-tu les vers que je barbouille?
O Tassoni! plus long dans tes discours,
De vers prodigue, et d'esprit fort avare,
Me faudra-il, dans mon dessein bizarre,
De tes langueurs implorer le secours?
Grand Nicolas, de Juvénal émule,
Peintre des mœurs, sur-tout du ridicule,
Ton style pur aurait pu me tenter;
Il est trop beau, je ne puis l'imiter:
A son génie il faut qu'on s'abandonne;
Suivons le nôtre, et n'invoquons personne.
Au pied d'un mont que les temps ont pelé,
Sur le rivage où roulant sa belle onde
Le Rhône échappe à sa prison profonde,
Et court au loin par la Saône appelé,
On voit briller la cité génevoise,
Noble cité, riche, fière, et sournoise;

On y calcule, et jamais on n'y rit;
L'art de Barême est le seul qui fleurit:
On hait le bal, on hait la comédie;
Du grand Rameau l'on ignore les airs:
Pour tout plaisir Genève psalmodie
Du bon David les antiques concerts,
Croyant que Dieu se plaît aux mauvais vers;
Des prédicants la morne et dure espèce
Sur tous les fronts a gravé la tristesse.
C'est en ces lieux que maître Jean Calvin,
Savant Picard, opiniâtre et vain,
De Paul apôtre impudent interprète,
Disait aux gens que la vertu parfaite
Est inutile au salut du chrétien;
Que Dieu fait tout, et l'honnête homme rien.
Ses successeurs en foule s'attachèrent
A ce grand dogme, et très mal le prêchèrent.
Robert Covelle était d'un autre avis;
Il prétendait que Dieu nous laisse faire;
Qu'il va donnant châtiment ou salaire
Aux actions, sans gêner les esprits.
Ses sentiments étaient assez suivis
Par la jeunesse, aux nouveautés encline.
Robert Covelle, au sortir d'un sermon
Qu'avait prêché l'insipide Brognon,
Grand défenseur de la vieille doctrine,
Dans un réduit rencontra Catherine
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
Qui laissait voir un grand tiers de téton
Rebondissant sous sa mince étamine.

Chers habitants de ce petit canton,
Vous connaissez le beau Robert Covelle,
Son large nez, son ardente prunelle,
Son front altier, ses jarrets bien dispos,
Et tout l'esprit qui brille en ses propos.
Jamais Robert ne trouva de cruelle.
Voici les mots qu'il dit à sa pucelle :
« Mort de Calvin ! quel ennuyeux prêcheur
« Vient d'annoncer à son sot auditoire
« Que l'homme est faible, et qu'un pauvre pécheur
« Ne fit jamais une œuvre méritoire?
« J'en veux faire une. » Il dit, et dans l'instant,
O Catherine, il vous fait un enfant.
Ainsi Neptune en rencontrant Phillyre,
Et Jupiter voyant au fond des bois
La jeune Io pour la première fois,
Ont abrégé le temps de leur martyre;
Ainsi David, vainqueur du Philistin,
Vit Betzabée, et lui planta soudain,
Sans soupirer, dans son pudique sein
Un Salomon et toute son engeance,
Ainsi Covelle en ses amours commence;
Ainsi les rois, les héros, et les dieux,
En ont agi. Le temps est précieux.
  Bientôt Catin dans sa taille arrondie
Manifesta les œuvres de Robert.
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert,
Et le scandale a la marche étourdie.
Tout fut ému dans les murs génevois;
Du vieux Picard on consulta les lois;

On convoqua le sacré consistoire;
Trente pédants en robe courte et noire
Dans leur taudis vont siéger après boire,
Prêts à dicter leur arrêt solennel.
Ce n'était pas le sénat immortel
Qui s'assemblait sur la voûte éthérée
Pour juger Mars avec sa Cythérée,
Surpris tous deux l'un sur l'autre étendus,
Tout palpitants, et s'embrassant tout nus.
La Catherine avait caché ses charmes;
Covelle aussi, de peur d'humilier
Le sanhédrin trop prompt à l'envier,
Cache avec soin ses redoutables armes.
Du noir sénat le grave directeur
Est Jean Vernet, de maint volume auteur,
Le vieux Vernet, ignoré du lecteur,
Mais trop connu des malheureux libraires;
Dans sa jeunesse il a lu les saints pères,
Se croit savant, affecte un air dévot:
Broun est moins fat, et Needham est moins sot.
Les deux amants devant lui comparaissent.
A ces objets, à ces péchés charmants,
Dans sa vieille ame en tumulte renaissent
Les souvenirs des tendres passe-temps
Qu'avec Javotte il eut dans son printemps.
Il interroge; et sa rare prudence
Pése à loisir, sur chaque circonstance,
Le lieu, le temps, le nombre, la façon.
« L'amour, dit-il, est l'œuvre du démon;
« Gardez-vous bien de la persévérance;

« Et dites-moi si les tendres desirs
« Ont subsisté par-delà les plaisirs. »
Catin subit son interrogatoire
Modestement, jalouse de sa gloire,
Non sans rougir; car l'aimable pudeur
Est sur son front comme elle est dans son cœur.
Elle dit tout, rend tout clair et palpable,
Et fait serment que son amant aimable
Est toujours gai, devant, durant, après.
Vernet, content de ces aveux discrets,
Va prononcer la divine sentence.
« *Robert Covelle, écoutez à genoux*....
A genoux, moi!... *Vous-même*... Qui? moi!... *Vous*;
A vos vertus joignez l'obéissance. »
Covelle alors, à sa mâle éloquence
Donnant l'essor, et ranimant son feu,
Dit : « Je fléchis les genoux devant Dieu,
« Non devant l'homme; et jamais ma patrie
« A mon grand nom ne pourra reprocher
« Tant de bassesse et tant d'idolâtrie.
« J'aimerais mieux périr sur le bûcher
« Qui de Servet a consumé la vie;
« J'aimerais mieux mourir avec Jean Huss,
« Avec Chausson, et tant d'autres élus,
« Que m'avilir à rendre à mes semblables
« Un culte infame et des honneurs coupables;
« J'ignore encor tout ce que votre esprit
« Peut en secret penser de Jésus-Christ;
« Mais il fut juste, et ne fut point sévère :
« Jésus fit grace à la femme adultère,

« Il dédaigna de tenir à ses pieds
« Ses doux appas de honte humiliés;
« Et vous, pédants, cuistres de l'Évangile,
« Qui prétendez remplacer en fierté
« Ce qui chez vous manque en autorité,
« Nouveau-venus, troupe vaine et futile,
« Vous oseriez exiger un honneur
« Que refusa Jésus-Christ mon Sauveur!
« Tremblez, cessez d'insulter votre maître....
« Tu veux parler; tais-toi, Vernet.... Peut-être
« Me diras-tu qu'aux murs de Saint-Médard
« Trente prélats, tous dignes de la hart,
« Pour exalter leur sacré caractère,
« Firent fesser Louis-le-Débonnaire,
« Sur un cilice étendu devant eux?
« Louis était plus bête que pieux :
« La discipline, en ces jours odieux,
« Était d'usage, et nous venait du Tibre;
« C'était un temps de sottise et d'erreur.
« Ce temps n'est plus; et si ce déshonneur
« A commencé par un vil empereur,
« Il finira par un citoyen libre. »
A ces discours tous les bons citadins,
Pressés en foule à la porte, applaudirent,
Comme autrefois les chevaliers romains
Battaient des pieds et claquaient des deux mains
Dans le Forum alors qu'ils entendirent
De Cicéron les beaux discours diffus
Contre Verrès, Antoine, et Céthégus,
Ses tours nombreux, son éloquente emphase,

Et les grands mots qui terminaient sa phrase :
Tel de plaisir le parterre enivré
Fit retentir les clameurs de la joie
Quand l'Écossaise abandonnait en proie
Aux ris moqueurs du public éclairé
Ce lourd Fréron, diffamé par la ville,
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.
Six cents bourgeois proclamèrent soudain
Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,
Et défenseur des droits du genre humain.
Chacun embrasse et Robert et Catin;
Et, dans leur zéle, ils tiennent pour des traîtres
Les prédicants qui, de leurs droits jaloux,
Dans la cité voudraient faire les maîtres,
Juger l'amour, et parler de genoux.
Ami lecteur, il est dans cette ville
De magistrats un sénat peu commun,
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,
Font le complet de cette troupe habile.
Ces sénateurs de leur place ennuyés,
Vivent d'honneur, et sont fort mal payés;
On ne voit point une pompe orgueilleuse
Environner leur marche fastueuse,
Ils vont à pied comme les Manlius,
Les Curius, et les Cincinnatus;
Pour tout éclat, une énorme perruque
D'un long boudin cache leur vieille nuque,
Couvre l'épaule et retombe en anneaux;
Cette crinière a deux pendants égaux,
De la justice emblème respectable;

Leur col est roide, et leur front vénérable
N'a jamais su pencher d'aucun côté :
Signe d'esprit et preuve d'équité.
Les deux partis devant eux se présentent,
Plaident leur cause, insistent, argumentent :
De leurs clameurs le tribunal mugit ;
Et plus on parle, et moins on s'éclaircit :
L'un se prévaut de la sainte Écriture ;
L'autre en appelle aux lois de la nature ;
Et tous les deux décochent quelque injure
Pour appuyer le droit et la raison.
Dans le sénat il était un Caton,
Paul Galatin, syndic de cette année,
Qui crut l'affaire en ces mots terminée :
« Vos différents pourraient s'accommoder.
« Vous avez tous l'art de persuader.
« Les citoyens et l'éloquent Covelle
« Ont leurs raisons... les vôtres ont du poids...
« C'est ce qui fait... l'objet de la querelle...
« Nous en pourrons parler une autre fois...
« Car... en effet... il est bon qu'on s'entende...
« Il faut savoir ce que chacun demande...
« De tout état l'Église est le soutien...
« On doit sur-tout penser au... citoyen...
« Les blés sont chers, et la disette est grande.
« Allons dîner... les genoux n'y font rien. »
A ce discours, à cet arrêt suprême,
Digne en tout sens de Thémis elle-même,
Les deux partis, également flattés,
Également l'un et l'autre irrités,

Sont résolus de commencer la guerre.
O guerre horrible ! o fléau de la terre !
Que deviendront Covelle et ses amours ?
Des bons bourgeois le bras les favorise ;
Mais les bourgeois sont un faible secours
Quand il s'agit de combattre l'Église.
Leur premier feu bientôt se ralentit,
Et pour l'éteindre un dimanche suffit.
Au cabaret on est fier, intrépide ;
Mais au sermon qu'on est sot et timide !
Qui parle seul a raison trop souvent ;
Sans rien risquer sa voix peut nous confondre.
Un temps viendra qu'on pourra lui répondre ;
Ce temps est proche, et sera fort plaisant.

CHANT SECOND.

Quand deux partis divisent un empire,
Plus de plaisir, plus de tranquillité,
Plus de tendresse, et plus d'honnêteté;
Chaque cerveau, dans sa moelle infecté,
Prend pour raison les vapeurs du délire;
Tous les esprits, l'un par l'autre agité,
Vont redoublant le feu qui les inspire:
Ainsi qu'à table un cercle de buveurs,
Fesant au vin succéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encore à boire,
Verse à la ronde, et se fait une gloire
En s'enivrant d'enivrer son voisin.
Des prédicants le bataillon divin,
Ivre d'orgueil et du pouvoir suprême,
Avait déja prononcé l'anathème;
Car l'hérétique excommunie aussi.
Ce sacré foudre est lancé sans merci
Au nom de Dieu. Genève imite Rome,
Comme le singe est copiste de l'homme.
Robert Covelle et ses braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'Église:
On en sait trop; on lit l'*Esprit des Lois*,
A son pasteur l'ouaille est peu soumise.

Le fier Rodon, l'intrépide Flournois,
Pallard le riche, et le discret Clavière,
Vont envoyer, d'une commune voix,
Les prédicants prêcher dans la rivière.
On s'y dispose; et le vaillant Rodon
Saisit déja le sot prêtre Brognon
A la braguette, au collet, au chignon;
Il le soulève ainsi qu'on vit Hercule,
En déchirant la robe qui le brûle,
Lancer d'un jet le malheureux Lichas.
  Mais, ô prodige! et qu'on ne croira pas,
Tel est l'ennui dont la sage nature
Dota Brognon, que sa seule figure
Peut assoupir, et même sans prêcher,
Tout citoyen qui l'oserait toucher;
Rien n'y résiste, homme, femme, ni fille.
Maître Brognon ressemble à la torpille;
Elle engourdit les mains des matelots
Qui de trop près la suivent sur les flots.
Rodon s'endort, et Pallard le secoue;
Brognon gémit étendu dans la boue.
  Tous les pasteurs étaient saisis d'effroi;
Ils criaient tous : Au secours! à la loi!
A moi, chrétiens, femmes, filles, à moi!
A leurs clameurs, une troupe dévote,
Se rajustant, descend de son grenier,
Et crie, et pleure, et se retrousse, et trotte,
Et porte en main Saurin et le psautier;
Et les enfants vont pleurant après elles,

Et les amants donnant le bras aux belles;
Diacre, maçon, corroyeur, pâtissier,
D'un flot subit inondent le quartier.
La presse augmente; on court, on prend les armes:
Qui n'a rien vu donne le plus d'alarmes;
Chacun pense être à ce jour si fatal
Où l'ennemi, qui s'y prit assez mal,
Au pied des murs vint planter ses échelles
Pour tuer tout, excepté les pucelles.
    Dans ce fracas le sage et doux Dolot
Fait un grand signe, et d'abord ne dit mot:
Il est aimé des grands et du vulgaire;
Il est poëte, il est apothicaire,
Grand philosophe, et croit en Dieu pourtant;
Simple en ses mœurs, il est toujours content
Pourvu qu'il rime, et pourvu qu'il remplisse
De ses beaux vers le *Mercure de Suisse*.
Dolot s'avance; et dès qu'on s'aperçut
Qu'il prétendait parler à des visages,
On l'entoura, le désordre se tut.
    « Messieurs, dit-il, vous êtes nés tous sages;
« Ces mouvements sont des convulsions;
« C'est dans le foie, et sur-tout dans la rate,
« Que Galien, Nicomaque, Hippocrate,
« Tous gens savants, placent les passions:
« L'ame est du corps la très humble servante;
« Vous le savez, les esprits animaux
« Sont fort légers, et s'en vont aux cerveaux
« Porter le trouble avec l'humeur peccante.

« Consultons tous le célébre Tronchin;
« Il connaît l'ame, il est grand médecin;
« Il peut beaucoup dans cette épidémie. »
Tronchin sortait de son académie
Lorsque Dolot disait ces derniers mots:
Sur son beau front siége le doux repos;
Son nez romain dès l'abord en impose;
Ses yeux sont noirs, ses lévres sont de rose;
Il parle peu, mais avec dignité;
Son air de maître est plein d'une bonté
Qui tempérait la splendeur de sa gloire;
Il va tâtant le pouls du consistoire,
Et du conseil, et des plus gros bourgeois.
Sur eux à peine il a placé ses doigts,
O de son art merveilleuse puissance!
O vanités! ô fatale science!
La fiévre augmente, un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau.
J'ai vu souvent près des rives du Rhône
Un serviteur de Flore et de Pomone
Par une digue arrêtant de ses mains
Le flot bruyant qui fond sur ses jardins:
L'onde s'irrite, et, brisant sa barrière,
Va ravager les œillets, les jasmins,
Et des melons la couche printanière.
Telle est Genève; elle ne peut souffrir
Qu'un médecin prétende la guérir:
Chacun s'émeut, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable.

Du genre humain voilà le sort fatal ;
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère;
Et du bien même il naît encor du mal.
Lui, d'un pas grave et d'une marche lente,
Laisse gronder la troupe turbulente,
Monte en carrosse, et s'en va dans Paris
Prendre son rang parmi les beaux-esprits.
Genève alors est en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'insulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet;
Chacun écrit, chacun fait un projet;
On représente, et puis on représente ;
A penser creux tout bourgeois se tourmente ;
Un prédicant donne à l'autre un soufflet ;
Comme la horde à Moïse attachée
Vit autrefois, à son très grand regret,
Sédékia, prophéte peu discret,
Qui souffletait le prophéte Michée.
Quand le soleil, sur la fin d'un beau jour,
De ses rayons dore encor nos rivages,
Que Philomèle enchante nos bocages,
Que tout respire et la paix et l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils? dans quels antres profonds
Étaient cachés les fougueux aquilons?
Où dormaient-ils? quelle main, sur nos têtes,
Dans le repos retenait les tempêtes?
Quel noir démon soudain trouble les airs?

Quel bras terrible a soulevé les mers?
On n'en sait rien. Les savants ont beau dire
Et beau rêver, leurs systèmes font rire.
Ainsi Genève, en ces jours pleins d'effroi,
Était en guerre, et sans savoir pourquoi.
Près d'une église à Pierre consacrée,
Très sale église, et de Pierre abhorrée,
Qui brave Rome, hélas ! impunément,
Sur un vieux mur est un vieux monument,
Reste maudit d'une déesse antique,
Du paganisme ouvrage fantastique,
Dont les enfers animaient les accents
Lorsque la terre était sans prédicants.
Dieu quelquefois permet qu'à cette idole
L'esprit malin prête encor sa parole.
Les Génevois consultent ce démon
Quand par malheur ils n'ont point de sermon.
Ce diable antique est nommé l'Inconstance;
Elle a toujours confondu la prudence :
Une girouette exposée à tout vent
Est à-la-fois son trône et son emblème;
Cent papillons forment son diadème :
Par son pouvoir magique et décevant
Elle envoya Charles-Quint au couvent,
Jules second aux travaux de la guerre;
Fit Amédée et moine, et pape, et rien;
Bonneval turc, et Mackarty chrétien.
Elle est fêtée en France, en Angleterre.
Contre l'ennui son charme est un secours.

Elle a, dit-on, gouverné les amours :
S'il est ainsi, c'est gouverner la terre.
Monsieur Rillet, dont l'esprit est vanté,
Est fort dévot à cette déité :
Il est profond dans l'art de l'ergotisme ;
En quatre parts il vous coupe un sophisme,
Prouve et réfute, et rit d'un ris malin
De saint Thomas, de Paul, et de Calvin :
Il ne fait pas grand usage des filles,
Mais il les aime ; il trouve toujours bon
Que du plaisir on leur donne leçon
Quand elles sont honnêtes et gentilles ;
Permet qu'on change et de fille et d'amant,
De vins, de mode, et de gouvernement.
« Amis, dit-il, alors que nos pensées
« Sont au droit sens tout-à-fait opposées,
« Il est certain par le raisonnement
« Que le contraire est un bon jugement ;
« Et qui s'obstine à suivre ses visées
« Toujours du but s'écarte ouvertement.
« Pour être sage il faut être inconstant ;
« Qui toujours change une fois au moins trouve
« Ce qu'il cherchait, et la raison l'approuve :
« A ma déesse allez offrir vos vœux ;
« Changez toujours et vous serez heureux. »
Ce beau discours plut fort à la commune.
« Si les Romains adoraient la Fortune,
« Disait Rillet, on peut avec honneur
« Prier aussi l'Inconstance sa sœur. »

Un peuple entier suit avec alégresse
Rillet, qui vole aux pieds de la déesse.
On s'agenouille, on tourne à son autel.
La déité, tournant comme eux sans cesse,
Dicte en ces mots son arrêt solennel :
« Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,
« Mon favori, qui devers Neuchâtel
« Par passe-temps fait aujourd'hui ses pâques.
« C'est le soutien de mon culte éternel ;
« Toûjours il tourne, et jamais ne rencontre ;
« Il vous soutient et le pour et le contre
« Avec un front de pudeur dépouillé.
« Cet étourdi souvent a barbouillé
« De plats romans, de fades comédies,
« Des opéra, de minces mélodies ;
« Puis il condamne, en style entortillé,
« Les opéra, les romans, les spectacles.
« Il vous dira qu'il n'est point de miracles,
« Mais qu'à Venise il en a fait jadis.
« Il se connaît finement en amis ;
« Il les embrasse, et pour jamais les quitte.
« L'ingratitude est son premier mérite.
« Par grandeur d'ame il hait ses bienfaiteurs.
« Versez sur lui les plus nobles faveurs,
« Il frémira qu'un homme ait la puissance,
« La volonté, la coupable impudence,
« De l'avilir en lui fesant du bien.
« Il tient beaucoup du naturel d'un chien ;
« Il jappe et fuit, et mord qui le caresse.

« Ce qui sur-tout me plaît et m'intéresse,
« C'est que de secte il a changé trois fois,
« En peu de temps, pour faire un meilleur choix.
« Allez, volez, Catherine, Covelle;
« Dans votre guerre engagez mon héros,
« Et qu'il y trouve une gloire nouvelle;
« Le dieu du Lac vous attend sur ses flots.
« En vain mon sort est d'aimer les tempêtes;
« Puisse Borée, enchaîné sur vos têtes,
« Abandonner au souffle des zéphyrs
« Et votre barque et vos charmants plaisirs!
« Soyez toujours amoureux et fidéles,
« Et jouissants. C'est sans doute un souhait
« Que jusqu'ici je n'avais jamais fait;
« Je ne voulais que des amours nouvelles:
« Mais, ma nature étant le changement,
« Pour votre bien je change en ce moment.
« Je veux enfin qu'il soit dans mon empire
« Un couple heureux sans infidélité,
« Qui toujours aime et qui toujours desire;
« On l'ira voir un jour par rareté:
« Je veux donner, moi qui suis l'Inconstance,
« Ce rare exemple: il est sans conséquence;
« J'empêcherai qu'il ne soit imité.
« Je suis vrai pape, et je donne dispense
« Sans déroger à ma légèreté:
« Ne doutez point de ma divinité;
« Mon Vatican, mon église est en France. »
Disant ces mots, la déesse bénit

Les deux amants, et le peuple applaudit.
A cet oracle, à cette voix divine,
Le beau Robert, la belle Catherine,
Vers la girouette avancèrent tous deux
En se donnant des baisers amoureux :
Leur tendre flamme en était augmentée;
Et la girouette, un moment arrêtée,
Ne tourna point et se fixa pour eux.
Les deux amants sont prêts pour le voyage :
Un peuple entier les conduit au rivage :
Le vaisseau part; Zéphyre et les Amours
Sont à la poupe, et dirigent son cours,
Enflent la voile, et d'un battement d'aile
Vont caressant Catherine et Covelle.
Tels, en allant se coucher à Paphos,
Mars et Vénus ont vogué sur les flots;
Telle Amphitrite et le puissant Nérée
Ont fait l'amour sur la mer azurée.
Les bons bourgeois, au rivage assemblés,
Suivaient de l'œil ce couple si fidèle;
On n'entendait que les cris redoublés
De liberté, de Catin, de Covelle.
Parmi la foule il était un savant
Qui sur ce cas rêvait profondément,
Et qui tirait un fort mauvais présage
De ce tumulte et de ce beau voyage.
« Messieurs, dit-il, je suis vieux et j'ai vu
« Dans ce pays bon nombre de sottises ;
« Je fus soldat, prédicant, et cocu;

« Je fus témoin des plus terribles crises ;
« Mon bisaïeul a vu mourir Calvin :
« J'aime Covelle, et sur-tout sa Catin ;
« Elle est charmante, et je sais qu'elle brille
« Par son esprit comme par ses attraits ;
« Mais, croyez-moi, si vous aimez la paix,
« Allez souper avec madame Oudrille. »
Notre savant, ayant ainsi parlé,
Fut du public impudemment sifflé.
Il n'en tint compte ; il répétait sans cesse :
Madame Oudrille... On l'entoure on le presse :
Chacun riait des discours du barbon ;
Et cependant lui seul avait raison.

CHANT TROISIÈME.

Quand sur le dos de ce lac argenté
Le beau Robert et sa tendre maîtresse
Voguaient en paix, et savouraient l'ivresse
Des doux desirs et de la volupté,
Quand le sylvain, la dryade attentive,
D'un pas léger accouraient sur la rive,
Lorsque Protée et les nymphes de l'eau
Nageaient en foule autour de leur bateau,
Lorsque Triton caressait la naïade,
Que devenait ce Jean-Jacques Rousseau
Chez qui Robert allait en ambassade?
Dans un vallon fort bien nommé Travers
S'éléve un mont, vrai séjour des hivers;
Son front altier se perd dans les nuages,
Ses fondements sont au creux des enfers;
Au pied du mont sont des antres sauvages
Du dieu du jour ignorés à jamais:
C'est de Rousseau le digne et noir palais.
Là se tapit ce sombre énerguméne,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d'orgueil et dévoré de fiel;
Il fuit le monde, et craint de voir le ciel:
Et cependant sa triste et vilaine ame
Du dieu d'amour a ressenti la flamme;

Il a trouvé, pour charmer son ennui,
Une beauté digne en effet de lui :
C'était Caron amoureux de Mégère.
Cette infernale et hideuse sorcière
Suit en tous lieux le magot ambulant,
Comme la chouette est jointe au chat-huant.
L'infame vieille avait pour nom Vachine ;
C'est sa Circé, sa Didon, son Alcine.
L'aversion pour la terre et les cieux
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.
Si quelquefois, dans leurs ardeurs secrétes,
Leurs os pointus joignent leurs deux squelettes,
Dans leurs transports ils se pâment soudain
Du seul plaisir de nuire au genre humain.
Notre Euménide avait alors en tête
De diriger la foudre et la tempête
Devers Genève. Ainsi l'on vit Junon,
Du haut des airs terrible et forcenée,
Persécuter les restes d'Ilion,
Et foudroyer les compagnons d'Énée.
Le roux Rousseau, renversé sur le sein,
Le sein pendant de l'infernale amie,
L'encourageait dans le noble dessein
De submerger sa petite patrie :
Il détestait sa ville de Calvin ;
Hélas ! pourquoi ? c'est qu'il l'avait chérie.
Aux cris aigus de l'horrible harpie,
Déja Borée, entouré de glaçons,
Est accouru du pays des Lapons ;
Les aquilons arrivent de Scythie ;

Les gnomes noirs, dans la terre enfermés
Où se pétrit le bitume et le soufre,
Font exhaler du profond de leur gouffre
Des feux nouveaux dans l'enfer allumés.
L'air s'en émeut, les Alpes en mugissent;
Les vents, la grêle, et la foudre, s'unissent;
Le jour s'enfuit; le Rhône épouvanté
Vers Saint-Maurice est déja remonté;
Le lac au loin vomit de ses abymes
Des flots d'écume élancés dans les airs,
De cent débris ses deux bords sont couverts;
Des vieux sapins les ondoyantes cimes
Dans leurs rameaux engouffrent tous les vents,
Et de leur chute écrasent les passants:
Un foudre tombe, un autre se rallume:
Du feu du ciel on connaît la coutume;
Il va frapper des arides rochers,
Ou le métal branlant dans les clochers;
Car c'est toujours sur les murs de l'église
Qu'il est tombé : tant Dieu la favorise!
Tant il prend soin d'éprouver ses élus!

Les deux amants, au gré des flots émus,
Sont transportés au séjour du tonnerre,
Au fond du lac, aux rochers, à la terre,
De tous côtés entourés de la mort.
Aucun des deux ne pensait à son sort.
Covelle craint, mais c'était pour sa belle;
Catin s'oublie, et tremble pour Covelle.
Robert disait aux Zéphyrs, aux Amours,
Qui conduisaient la barque tournoyante:

« Dieux des amants, secourez mon amante;
« Aidez Robert à sauver ses beaux jours;
« Pompez cette eau, bouchez-moi cette fente;
« A l'aide! à l'aide! » Et la troupe charmante
Le secondait de ses doigts enfantins
Par des efforts douloureux et trop vains.
L'affreux Borée a chassé le Zéphyre,
Un aquilon prend en flanc le navire,
Brise la voile, et casse les deux mâts;
Le timon cède, et s'envole en éclats;
La quille saute, et la barque s'entr'ouvre,
L'onde écumante en un moment la couvre.
La tendre amante, étendant ses beaux bras,
Et s'élançant vers son héros fidèle,
Disait : Cher Co..... l'onde ne permit pas
Qu'elle achevât le beau nom de Covelle;
Le flot l'emporte, et l'horreur de la nuit
Dérobe aux yeux Catherine expirante.
Mais la clarté terrible et renaissante
De cent éclairs dont le feu passe et fuit
Montre bientôt Catherine flottante,
Jouet des vents, des flots, et du trépas.
Robert voyait ses malheureux appas,
Ces yeux éteints, ces bras, ces cuisses rondes,
Ce sein d'albâtre, à la merci des ondes;
Il la saisit; et d'un bras vigoureux,
D'un fort jarret, d'une large poitrine,
Brave les vents, fend les flots écumeux,
Tire après lui la tendre Catherine,
Pousse, s'avance, et, cent fois repoussé,

Plongé dans l'onde et jamais renversé,
Perdant sa force, animant son courage,
Vainqueur des flots, il aborde au rivage.
Alors il tombe épuisé de l'effort.
Les habitants de ce malheureux bord
Sont fort humains, quoique peu sociables,
Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,
En gagnent peu, mais sont fort charitables
Aux étrangers, quand il n'en coûte rien.
Aux deux amants une troupe s'avance :
Bonnet accourt, Bonnet le médecin,
De qui Lausanne admire la science ;
De son grand art il connaît tout le fin ;
Aux impotents il prescrit l'exercice ;
D'après Haller il décide qu'en Suisse
Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
A ce seul mot Covelle se réveille ;
Avec Bonnet il vide une bouteille,
Et puis une autre : il reprend son teint frais,
Il est plus leste et plus beau que jamais.
Mais Catherine, hélas ! ne pouvait boire ;
De son amant les soins sont superflus :
Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire ;
Robert disait : « Qui ne boit point n'est plus. »
Lors il se pâme, il revient, il s'écrie,
Fait retentir les airs de ses clameurs,
Se pâme encor sur la nymphe chérie,
S'étend sur elle, et, la baignant de pleurs,
Par cent baisers croit la rendre à la vie ;
Il pense même en cet objet charmant

Sentir encore un peu de mouvement:
A cet espoir en vain il s'abandonne,
Rien ne répond à ses brûlants efforts.
« Ah ! dit Bonnet, je crois, Dieu me pardonne !
« Si les baisers n'animent point les morts,
« Qu'on n'a jamais ressuscité personne. »
Covelle dit : « Hélas ! s'il est ainsi,
« C'en est donc fait, je vais mourir aussi ; »
Puis il retombe ; et la nuit éternelle
Semblait couvrir le beau front de Covelle.

Dans ce moment, du fond des antres creux
Venait Rousseau suivi de son Armide,
Pour contempler le ravage homicide
Qu'ils excitaient sur ces bords malheureux;
Il voit Robert, qui, penché sur l'arène,
Baisait encor les genoux de sa reine,
Roulait des yeux, et lui serrait la main.
« Que fais-tu là? » lui cria-t-il soudain.
« — Ce que je fais? mon ami, je suis ivre
« De désespoir et de très mauvais vin :
« Catin n'est plus; j'ai le malheur de vivre;
« J'en suis honteux : adieu; je vais la suivre. »
Rousseau réplique : « As-tu perdu l'esprit?
« As-tu le cœur si lâche et si petit?
« Aurais-tu bien cette faiblesse infame
« De t'abaisser à pleurer une femme ?
« Sois sage enfin; le sage est sans pitié,
« Il n'est jamais séduit par l'amitié;
« Tranquille et dur en son orgueil suprême,
« Vivant pour soi, sans besoin, sans desir,

« Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,
« Dans son mérite il met tout son plaisir.
« J'ai quelquefois festoyé ma sorcière ;
« Mais si le ciel terminait sa carrière,
« Je la verrais mourir à mes côtés
« Des dons cuisants qui nous ont infectés,
« Sur un fumier rendant son ame au diable,
« Que ma vertu, paisible, inaltérable,
« Me défendrait de m'écarter d'un pas
« Pour la sauver des portes du trépas.
« D'un vrai Rousseau tel est le caractère ;
« Il n'est ami, parent, époux, ni père ;
« Il est de roche ; et quiconque, en un mot,
« Naquit sensible, est fait pour être un sot. »
« Ah ! dit Robert, cette grande doctrine
« A bien du bon ; mais elle est trop divine :
« Je ne suis qu'homme, et j'ose déclarer
« Que j'aime fort toute humaine faiblesse ;
« Pardonnez-moi la pitié, la tendresse,
« Et laissez-moi la douceur de pleurer. »
Comme il parlait, passait sur cette terre
En berlingot certain pair d'Angleterre,
Qui voyageait tout excédé d'ennui,
Uniquement pour sortir de chez lui,
Lequel avait pour charmer sa tristesse
Trois chiens courants, du punch, et sa maîtresse.
Dans le pays on connaissait son nom,
Et tous ses chiens : c'est milord Abington.
  Il aperçoit une foule éperdue,
Une beauté sur le sable étendue,

Covelle en pleurs, et des verres cassés.
« Que fait-on là ? dit-il à la cohue. »
« — On meurt, milord ! » et les gens empressés
Portaient déja les quatre ais d'une bière,
Et deux manants fouillaient le cimetière :
Bonnet disait : « Notre art n'est que trop vain ;
« On a tenté des baisers et du vin,
« Rien n'a passé ; cette pauvre bourgeoise
« A fait son temps ; qu'on l'enterre, et buvons. »
Milord reprit : « Est-elle Génevoise ? »
« Oui, dit Covelle. » — « Eh bien, nous le verrons. »
Il saute en bas, il écarte la troupe,
Qui fait un cercle en lui pressant la croupe,
Marche à la belle, et lui met dans la main
Un gros bourson de cent livres sterling.
La belle serre, et soudain ressuscite.
On bat des mains : Bonnet n'a jamais su
Ce beau secret ; la gaupe décrépite
Dit qu'en enfer il était inconnu.
Rousseau convient que, malgré ses prestiges,
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.
Milord sourit : Covelle transporté
Croit que c'est lui qu'on a ressuscité.
Puis en dansant ils s'en vont à la ville,
Pour s'amuser de la guerre civile.

CHANT QUATRIÈME.

Nos voyageurs devisaient en chemin;
Ils se flattaient d'obtenir du destin
Ce que leur cœur aveuglément desire;
Bonnet, de boire; et Jean-Jacques, d'écrire;
Catin, d'aimer; la vieille, de médire;
Robert, de vaincre, et d'aller à grands pas
Du lit à table, et de table aux combats.
Tout caractère en causant se déploie.
Milord disait : « Dans ces remparts sacrés
« Avant-hier les Français sont entrés :
« Nous nous battrons, c'est là toute ma joie;
« Mes chiens et moi, nous suivrons cette proie;
« J'aurai contre eux mes fusils à deux coups :
« Pour un Anglais c'est un plaisir bien doux;
« Des Génevois je conduirai l'armée. »
Comme il parlait, passa la Renommée;
Elle portait trois cornets à bouquin,
L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
Et le dernier, que l'on entend à peine,
Est pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours, et ne connut jamais.
La belle aussi se servait de sifflets.
Son écuyer, l'astrologue de Liége,
De son chapitre obtint le privilége

D'accompagner l'errante déité;
Et le Mensonge était à son côté.
Entre eux marchait le Vieux à tête chauve,
Avec son sable et sa fatale faux.
Auprès de lui la Vérité se sauve.
L'âge et la peine avaient courbé son dos;
Il étendait ses deux pesantes ailes:
La Vérité, qu'on néglige, ou qu'on fuit,
Qu'on aime en vain, qu'on masque, ou qu'on poursuit,
En gémissant se blottissait sous elles.
La Renommée à peine la voyait,
Et tout courant devant elle avançait.
« Eh bien, madame, avez-vous des nouvelles? »
Dit Abington : « J'en ai beaucoup, milord :
« Déja Genève est le champ de la mort;
« J'ai vu de Luc, plein d'esprit et d'audace,
« Dans le combat animer les bourgeois;
« J'ai vu tomber au seul son de sa voix
« Quatre syndics étendus sur la place :
« Verne est en casque, et Vernet en cuirasse;
« L'encre et le sang dégouttent de leurs doigts :
« Ils ont prêché la discorde cruelle
« Différemment, mais avec même zèle.
« Tels autrefois dans les murs de Paris
« Des moines blancs, noirs, minimes, et gris,
« Portant mousquet, carabine, rondelle,
« Encourageaient tout un peuple fidèle
« A débusquer le plus grand des Henris,
« Aimé de Mars, aimé de Gabrielle,
« Héros charmant, plus héros que Covelle.

« Bèse et Calvin sortent de leurs tombeaux;
« Leur voix terrible épouvante les sots :
« Ils ont crié d'une voix de tonnerre,
« *Persécutez!* c'est là leur cri de guerre.
« Satan, Mégère, Astaroth, Alecton,
« Sur les remparts ont pointé le canon :
« Il va tirer; je crois déja l'entendre :
« L'Église tombe, et Genève est en cendre. »
« Bon, dit la vieille, allons, doublons le pas;
« Exaucez-nous, puissant Dieu des combats,
« Dieu Sabaoth, de Jacob, et de Bèse!
« Tout va périr; je ne me sens pas d'aise. »
Enfin la troupe est aux remparts sacrés,
Remparts chétifs et très mal réparés :
Elle entre, observe, avance, fait sa ronde;
Tout respirait la paix la plus profonde;
Au lieu du bruit des foudroyants canons,
On entendait celui des violons;
Chacun dansait; on voit pour tout carnage
Pigeons, poulets, dindons, et grianneaux;
Trois cents perdrix à pieds de cardinaux
Chez les traiteurs étalent leur plumage.
Milord s'étonne; il court au cabaret :
A peine il entre, une actrice jolie
Vient l'aborder d'un air tendre et discret,
Et l'inviter à voir la comédie.
« O juste ciel! qu'est-ce donc qui s'est fait?
« Quel changement! » Alors notre *Zaïre*
Au doux parler, au gracieux sourire,
Lorgna milord, et dit ces propres mots :

« Ignorez-vous que tout est en repos?
« Ignorez-vous qu'un Mécène de France,
« Ministre heureux et de guerre et de paix,
« Jusqu'en ces lieux a versé ses bienfaits?
« S'il faut qu'on prêche, il faut aussi qu'on danse.
« Il nous envoie un brave chevalier,
« Ange de paix comme vaillant guerrier:
« Qu'il soit béni! grace à son caducée,
« Par les plaisirs la discorde est chassée;
« Le vieux Vernet sous son vieux manteau noir
« Cache en tremblant sa mine embarrassée;
« Et nous donnons le *Tartufe* ce soir. »
« — *Tartufe!* allons, je vole à cette piéce,
« Lui dit Milord : j'ai haï de tout temps
« De ces croquants la détestable espéce;
« Égayons-nous ce soir à leurs dépens.
« Allons, Bonnet, Covelle et Catherine;
« Et vous aussi, vous Jean-Jacque et Vachine;
« Buvons dix coups, mangeons vite, et courons
« Rire à Molière et siffler les fripons. »
 A ce discours enfant de l'alégresse,
Rousseau restait morne, pâle, et pensif;
Son vilain front fut voilé de tristesse.
D'un vieux caissier l'héritier présomptif
N'est pas plus sot alors qu'on lui vient dire
Que le bonhomme en réchappe, et respire.
 Rousseau, poussé par son maudit démon,
S'en va trouver le prédicant Brognon :
Dans un réduit à l'écart il le tire,
Grince les dents, se recueille, et soupire;

Puis il lui dit : « Vous êtes un fripon ;
« Je sens pour vous une haine implacable ;
« Vous m'abhorrez, vous me donnez au diable ;
« Mais nos dangers doivent nous réunir.
« Tout est perdu : Genève a du plaisir ;
« C'est pour nous deux le coup le plus terrible ;
« Vernet sur-tout y sera bien sensible.
« Les charlatans sont donc bernés tout net !
« Ce soir *Tartufe*, et demain *Mahomet !*
« Après-demain l'on nous jouera de même.
« Des Génevois on adoucit les mœurs,
« On les polit, ils deviendront meilleurs ;
« On s'aimera ! Souffrirons-nous qu'on s'aime ?
« Allons brûler le théâtre à l'instant.
« Un chevalier, ambassadeur de France,
« Vient d'ériger cet affreux monument,
« Séjour de paix, de joie, et d'innocence :
« Qu'il soit détruit jusqu'en son fondement !
« Ayons tous deux la vertu d'Érostrate ;
« Ainsi que lui méritons un grand nom.
« Vous connaissez la noble ambition ;
« Le grand vous plaît, et la gloire vous flatte :
« Prenons ce soir en secret un brandon.
« En vain les sots diront que c'est un crime ;
« Dans ce bas monde il n'est ni bien ni mal ;
« Aux vrais savants tout doit sembler égal.
« Bâtir est beau, mais détruire est sublime.
« Brûlons théâtre, actrice, acteur, souffleur,
« Et spectateur, et notre ambassadeur. »
Le lourd Brognon crut entendre un prophète,

Crut contempler l'ange exterminateur
Qui fait sonner sa fatale trompette
Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.
Pour accomplir ce projet de détruire,
Pour réussir, Vachine doit s'armer.
Sans toi, Bacchus, peut-on chanter et rire?
Sans toi, Vénus, peut-on savoir aimer?
Sans toi, Vachine, on n'est pas sûr de nuire.
Ils font venir la vieille à leur taudis.
La gaupe arrive, et de ses mains crochues,
Que de l'enfer les chiens avaient mordues,
Forme un gâteau de matières fondues
Qui brûleraient les murs du paradis.
Pour en répandre au loin les étincelles,
Vachine a pris (je ne puis décemment
Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)
Un tas pouri de brochures nouvelles,
Vers de Le Brun morts aussitôt que nés,
Longs mandements dans le Puy confinés,
Tacite orné par le sieur La Blétrie
D'un style neuf et d'un mélange heureux
De pédantisme et de galanterie,
Journal-Chrétien, madrigaux amoureux,
De Chiniac les écrits plagiaires,
Du droit canon quarante commentaires.
Tout ce fatras fut du chanvre en son temps;
Linge il devint par l'art des tisserands,
Puis en lambeaux des pilons le pressèrent:
Il fut papier : cent cerveaux à l'envers
De visions à l'envi le chargèrent;

Puis on le brûle; il vole dans les airs:
Il est fumée, aussi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle est l'histoire;
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.
Les trois méchants ont posé cette étoupe
Sous le foyer où s'assemble la troupe:
La méche prend. Ils regardent de loin
L'heureux effet qui suit leur noble soin,
Clignant les yeux, et tremblant qu'on ne voie
Leurs fronts plissés se dérider de joie.
Déja la flamme a surmonté les toits,
Les toits pouris, séjour de tant de rois;
Le feu s'étend, le vent le favorise.
Le spectateur, que la flamme poursuit,
Crie au secours, se précipite, et fuit:
Jean-Jacques rit; Brognon les exorcise.
Ainsi Calchas et le traître Sinon
S'applaudissaient lorsqu'ils mirent en cendre
Les murs sacrés du superbe Ilion,
Que le dieu Mars, Aphrodise, Apollon,
Virent brûler, et ne purent défendre.
Las! que devient le pauvre entrepreneur,
Ce Rosimond plus généreux qu'habile?
A ses dépens il a, pour son malheur,
Fait à grands frais meubler le noble asile
Des doux plaisirs peu faits pour cette ville;
Un seul moment consume l'attirail
Du grand César, d'Auguste, d'Orosmane,
Et la toilette où se coiffa Roxane,

Et l'ornement de Rome et du sérail.
O Rosimond ! que devient votre bail ?
De tous vos soins quel funeste salaire !
Est-ce à Calvin que vous aurez recours ?
Est-ce à l'évêque appelé titulaire ?
Hélas ! lui-même a besoin de secours.
Ah, malheureux ! à qui vouliez-vous plaire ?
Vous êtes plaint, mais fort abandonné.
Après vingt ans vous voilà ruiné :
De vos pareils c'est le sort ordinaire ;
Qui du public s'est fait le serviteur
Peut se vanter d'avoir un méchant maître.
Soldat, auteur, commentateur, acteur,
Également se repentent peut-être.
Loin du public, heureux dans sa maison
Qui boit en paix et dort avec Suson !

CHANT CINQUIÈME.

Des prédicants les ames réjouies
Rendaient à Dieu des graces infinies
Sincèrement du mal qu'on avait fait :
Le cœur d'un prêtre est toujours satisfait
Si les plaisirs que son rabbat condamne
Sont enlevés au séculier profane.
Qu'arriva-t-il ? le désordre s'accrut
Quand de ces lieux le plaisir disparut.
Mieux qu'un sermon l'aimable comédie
Instruit les gens, les rapproche, les lie :
Voilà pourquoi la discorde en tout temps
Pour son séjour a choisi les couvents.
Les deux partis, plus fous qu'à l'ordinaire,
S'allaient gourmer, n'ayant plus rien à faire ;
Et tous les soins du ministre de paix
Dans la cité sont perdus désormais :
Mille horlogers, de qui les mains habiles
Savaient guider leurs aiguilles dociles,
D'un acier fin régler les mouvements,
Marquer l'espace, et diviser le temps,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles :
Le trouble augmente ; on ne sait plus enfin
Quelle heure il est dans les murs de Calvin.
On voit leurs mains tristement occupées

A ranimer sur un grès plat et rond
Le fer rouillé de leurs vieilles épées.
Ils vont chargeant de salpêtre et de plomb
De lourds mousquets dégarnis de platine;
Le fer pointu qui tourne à la cuisine,
Et fait tourner les poulets déplumés,
Bientôt se change, aux regards alarmés,
En longue pique, instrument de carnage:
Et l'ouvrier, contemplant son ouvrage,
Tremble lui-même, et recule de peur.
  O jours! ô temps de disette et d'horreur!
Les artisans, dépourvus de salaire,
Nourris de vent, défiant les hasards,
Meurent de faim en attendant que Mars
Les extermine à coups de cimeterre.
  Avant ce temps l'industrie et la paix
Entretenaient une honnête opulence,
Et le travail, père de l'abondance,
Sur la cité répandait ses bienfaits:
La Pauvreté, sèche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,
Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,
Fille du Styx, pire que la Mort même,
De porte en porte allait traînant ses pas;
Monsieur Labat la guette ,et n'ouvre pas.
Et cependant Jean-Jacques et sa sorcière,
Le beau Covelle et sa reine d'amour,
Avec Bonnet buvaient le long du jour
Pour soulager la publique misère.
Au cabaret le bon milord payait;

Des indigents la foule s'y rendait;
Pour s'en défaire Abington leur jetait
De temps en temps de l'or par les fenêtres:
Nouveau secret très peu connu des prêtres.
L'or s'épuisa, le secours dura peu.
Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange;
Sous les drapeaux il est beau qu'il se range,
Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.
 C'en était fait, *les seigneurs magnifiques*
Allaient subir le sort des républiques,
Sort malheureux qui mit Athène aux fers,
Abyma Tyr et les murs de Carthage,
Changea la Gréce en d'horribles déserts,
Des fils de Mars énerva le courage,
Dans des filets prit l'empire romain,
Et quelque temps menaça Saint-Marin.
Hélas! un jour il faut que tout périsse!
Dieu paternel, sauvez du précipice
Ce pauvre peuple, et reculez sa fin!
 Dans le conseil le doux Paul Galatin
Céde à l'orage, et, navré de tristesse,
Quitte un timon qui branlait dans sa main.
 Nécessité fait bien plus que sagesse.
Cramer un jour, ce Cramer dont la presse
A tant gémi sous ma prose et mes vers,
Au magasin déja rongé des vers;
Le beau Cramer, qui jamais ne s'empresse
Que de chercher la joie et les festins,
Dont le front chauve est encor cher aux belles,
Acteur brillant dans nos piéces nouvelles;

Cramer, vous dis-je, aimé des citadins,
Se promenait dans la ville affligée,
Vide d'argent et d'ennuis surchargée.
Dans sa cervelle il cherchait un moyen
De la sauver, et n'imaginait rien.
A la fenêtre il voit madame Oudrille,
Et son époux, et son frère, et sa fille,
Qui chantaient tous des chansons en refrain
Près d'un buffet garni de Chambertin.
Mon cher Cramer est homme qui se pique
De se connaître en vin plus qu'en musique.
Il entre, il boit, il demeure surpris
Tout en buvant de voir de beaux lambris,
Des meubles frais, tout l'air de la richesse :
« Je crois, dit-il non sans quelque alégresse,
« Que la Fortune enfin vous a compris
« Au numéro de ses chers favoris.
« L'an dix-sept cent deux six, ou je me trompe,
« Vous étiez loin d'étaler cette pompe;
« Vous demeuriez dans le fond d'un taudis ;
« Votre gosier, raclé par la piquette,
« Poussait des sons d'une voix bien moins nette :
« Pour Dieu, montrez à mes sens ébaudis
« Par quel moyen votre fortune est faite. »
  Madame Oudrille en ces mots répliqua :
« La pauvreté long-temps nous suffoqua,
« Quand la discorde était dans la famille,
« Et de chez elle écartait le bons sens.
« J'étais brouillée avec monsieur Oudrille,
« Monsieur Oudrille avec tous ses parents,

« Ma belle-sœur l'était avec ma fille ;
« Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis.
« Notre intérêt nous a tous réunis :
« Pour être en paix dans son lit comme à table
« Le premier point est d'être raisonnable ;
« Chacun cédant un peu de son côté
« Dans la maison met la prospérité. »
Cramer aimait cette saine doctrine :
D'un trait de feu son esprit s'illumine ;
Il se recueille, il fait son pronostic,
Boit, prend congé, puis avise un syndic
Qui disputait dans la place voisine
Avec de Luc, et Clavière, et Flournois ;
Trois conseillers et quatre bons bourgeois
Auprès de là criaient à pleine tête,
Et se morguaient d'un air très malhonnête.
Cramer leur dit : « Madame Oudrille est prête
« A vous donner du meilleur chambertin :
« Montez là-haut, c'est l'arrêt du destin ;
« Ce jour pour vous doit être un jour de fête. »
Chacun y court, citadin, conseiller :
Le beau Covelle y monte le premier ;
En jupon blanc sa belle requinquée,
Les cheveux teints d'une poudre musquée,
L'accompagnait, et serrait son blondin,
Qui sur le cou lui passait une main.
A leur devant madame Oudrille arrive ;
Sa face est ronde, et sa mine est naïve :
En la voyant le cœur se réjouit.
Elle conta comment elle s'y prit

Pour radouber sa barque délabrée.
 Tout le conseil entendit la leçon :
Le peuple même écouta la raison.
Les jours sereins de Saturne et de Rhée,
Les temps heureux du beau régne d'Astrée,
Dès ce moment renaquirent pour eux;
On rappela les danses et les jeux
Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable,
Jeux protégés par un ministre aimable,
Jeux détestés de Vernet l'ennuyeux.
Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour et des plaisirs de paix,
Revint placer son lit à Plain-Palais.
Genève fut une grande famille;
Et l'on jura que si quelque brouillon
Mettait jamais le trouble à la maison,
On l'enverrait devers madame Oudrille.
 Le roux Rousseau, de fureur hébété,
Avec sa gaupe errant à l'aventure,
S'enfuit de rage, et fit vite un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

VARIANTES

DE LA GUERRE CIVILE DE GENÈVE.

CHANT SECOND.

v. 99. Après ce vers on lisait:

Les Gènevois tombent en frénésie,
Dans le sénat et dans la bourgeoisie;
Bientôt le mal devient contagieux:
L'un tord les bras, l'autre roule les yeux;
Un autre écume, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable.
Jamais son art ne parut plus fatal:
Qui veut guérir fait souvent bien du mal.
Lui d'un pas grave, etc.

CHANT QUATRIÈME.

v. 84. Après ce vers on lisait:

Le roi de France à Genève affligée,
Par ses bontés, rend enfin le repos;
Las de la voir par le chagrin rongée,
Il a daigné mettre fin à ses maux.
Il a voulu que tout soit dans la joie:
Pour cet effet ce bon roi nous envoie
Un doux ministre, un brave chevalier,
Ange de paix, etc.

NOTES

DE LA GUERRE CIVILE DE GENÈVE.

CHANT PREMIER.

v. 1. Auteur sublime, inégal, et bavard.

Homère, qui a fait le *combat des grenouilles et des rats.* (Édition de 1768.)

v. 5. O Tassoni! plus long dans tes discours.

L'auteur de la *Secchia rapita*, ou de la terrible guerre entre Bologne et Modène pour un seau d'eau. (*Ibid.*)

v. 9. Grand Nicolas, de Juvénal émule.

Nicolas Boileau. (*Ibid.*)

v. 15. Au pied d'un mont que les temps ont pelé.

La montagne de Salève, partie des Alpes. (*Ibid.*)

v. 20. Noble cité, riche, fière, et sournoise.

Les seuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cent mille livres de rente sur la France, en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui dans son territoire ait autant de jolies maisons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or et l'argent: on y poussait autrefois des arguments théologiques. (*Ibid.*)

v. 22. L'art de Barême est le seul qui fleurit.

Auteur des *Comptes faits*. (*Ibid.*)

v. 27. Croyant que Dieu se plaît aux mauvais vers.

Ces vers sont dignes de la musique; on y chante les commandements de Dieu sur l'air: *Réveillez-vous, belle endormie!* (*Ibid.*)

v. 44,45. Robert Covelle, au sortir d'un sermon
Qu'avait prêché l'insipide Brognon.

Prédicant genevois. (*Ibid.*)

v. 56. Jamais Robert ne trouva de cruelle.

Boileau a dit, sat. VIII, v. 208:

Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
L. D. B.

v. 73. Ainsi les rois, les héros et les dieux
En ont agi. Le temps est précieux.

Voltaire, *la Pucelle*, ch. I, v. 48:

Princes et rois vont très vite en amour.
L. D. B.

v. 80. Du vieux Picard on consulta les lois.

Calvin, chanoine de Noyon. (*Ibid.*)

v. 87. Pour juger Mars avec sa Cythérée.

Le Soleil, comme on sait, découvrit Vénus couchée avec Mars; et Vulcain porta sa plainte au consistoire de là-haut. (*Ibid.*)

v. 94,95. Du noir sénat le grave directeur

Est Jean Vernet, de maint volume auteur.

Vernet, professeur en théologie, très plat écrivain, fils d'un réfugié. Nous avons ses lettres originales par lesquelles il pria l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* de le gratifier de l'édition, et de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refusé, et se jeta dans la politique. (Édition de 1768.) (Voyez parmi les *satires* la note de la pièce intitulée *l'Hypocrisie.*)

v. 100. Broun est moins fat, Needham est moins sot.

Broun, prédicant écossais, qui a écrit des sottises et des injures, de compagnie avec Vernet. Ce prédicant écossais venait souvent manger chez l'auteur sans être prié, et c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance. Needham est un jésuite irlandais, imbécile, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque temps dans sa chimère, et quelques philosophes même ont bâti un système sur cette prétendue expérience aussi fausse que ridicule. (*Ibid.*)

v. 119. Est toujours gai, devant, durant, après.

Allusion à un passage fort connu de *la Nouvelle Héloïse*, Ire partie, lettre LV. (L. D. B.)

v. 134. Avec Chausson, et tant d'autres élus.

Chausson, fameux partisan d'Alcibiade, d'Alexandre, de Jules César, de Giton, de Desfontaines, de *l'âne littéraire*, brûlé chez les Welches au dix-septième siècle. (*Ibid.*)

v. 138. Peut en secret penser de Jésus-Christ.

Voyez l'article GENÈVE, dans l'*Encyclopédie*. Jamais Vernet n'a signé que Jésus est Dieu consubstantiel à Dieu le père. A l'égard de l'Esprit, il n'en parle pas. (*Ibid.*)

v. 154. Firent fesser Louis-le-Débonnaire.

Voyez l'histoire de l'Empire et de France. (*Ibid.*)

v. 162. Il finira par un citoyen libre.

Il est très vrai que les ministres citèrent à Covelle l'exemple de Louis-le-Débonnaire ou le Faible, et qu'il leur fit cette réponse. (*Ibid.*)

v. 169. Contre Verrès, Antoine, et Céthégus.

Céthégus, complice de Catilina. (*Ibid.*)

v. 176. Ce lourd Fréron, diffamé par la ville.

Maître Aliboron, dit Fréron, était à la première représentation de *l'Écossaise*. Il fut hué pendant toute la pièce, et reconduit chez lui par le public avec des huées. (*Ibid.*)

v. 226. Allons dîner.... les genoux n'y font rien.

C'est le refrain d'une chanson grivoise, *et lon, lan, la, les genoux n'y font rien.* (*Ibid.*)

CHANT SECOND.

v. 51. Et porte en main Saurin et le psautier.

Les sermons de Saurin, prédicant à La Haie, connu pour une petite espiéglerie qu'il fit à milord Portland, en faveur d'une fille : ce qui déplut fort au Portland, lequel ne passait cependant pas pour aimer les filles. (*Ibid.*)

v. 60. Au pied des murs vint planter ses échelles.

L'escalade de Genève, le 12 décembre 1602. (*Ibid.*)

v. 61. Pour tuer tout, excepté les pucelles.

Comme chez les Hébreux. On lit dans la *Bible* (Nombres,

ch. XXXI, v. 34 et 35) que Moïse et Éléazar trouvèrent, sur le champ de bataille où ils avaient vaincu les Madianites, 61,000 ânes et 32,000 pucelles, dont une partie fut donnée au Seigneur, c'est-à-dire à ses prêtres. Au reste tant de vierges chez un petit peuple et parmi la soldatesque sont une chose assez équivoque, sur-tout si l'on considère que le mot hébreux *almah* signifie aussi une jeune épouse (Joel, I, 8). Au surplus le peuple de Dieu n'avait pas d'idées fort distinctes sur la virginité ni sur la Vierge, puisqu'il se servait de ce dernier mot pour désigner une ville et même une nation. L'auteur du livre *de la Sagesse* lui-même était forcé de convenir que, au nombre des objets difficiles à reconnaître, il faut placer au quatrième rang les marques de la viginité (Prov., ch. XXX, v. 30): Salomon était pourtant un sage qui avait approfondi beaucoup de choses.

(L. D. B.)

v. 129. Qui souffletait le prophète Michée.

Voyez les *Paralipomènes*, liv. II, ch. XVIII, v. 23. Or Sédékia, fil de Kanaa, s'approcha de Michée, lui donna un soufflet, et lui dit: Par où l'esprit du Seigneur a-t-il passé pour aller de ma main à ta joue? (et selon la *Vulgate*, de toi à moi.) (Édition de 1768.)

v. 165. Fit Amédée et moine, et pape, et rien.

Amédée, duc de Savoie, retiré à Ripaille, devenu antipape (*ibid.*) (sous le nom de Félix V, en 1440).

v. 166. Bonneval turc, et Mackarty chrétien.

Le comte de Bonneval, général en Allemagne, et bacha en Turquie sous le nom d'Osman.

L'abbé Mackarty, Irlandais, prieur en Bretagne, sodomite, simoniaque, puis Turc. Il emprunta, comme on sait, à l'auteur de ce grave poëme 2,000 livres, avec lesquelles il

s'alla faire circoncire. Il a rechristianisé depuis, et est mort à Lisbonne. (*Ibid.*)

v. 171. Monsieur Rillet, dont l'esprit est vanté.

Celui que l'auteur désigne par le nom de Rillet est en effet un homme d'esprit, qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination. (*Ibid.*)

v. 205. Par passe-temps fait aujourd'hui ses pâques.

Jean-Jacques Rousseau communiait en effet alors dans le village de Moutier-Travers, diocèse de Neuchâtel. Il imprima une lettre dans laquelle il dit *qu'il pleurait de joie à cette sainte cérémonie.* Le lendemain il écrivit une lettre sanglante contre le prédicant, qui l'avait, dit-il, très mal communié; le surlendemain il fut lapidé par les petits garçons, et ne communia plus. Il avait commencé par se faire papiste à Turin, puis il se refit calviniste à Genève; puis il alla à Paris faire des comédies; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait poursuivre au consistoire de Genève, pour avoir fait jouer la comédie sur terre de France, dans son château, à deux lieues de Genève; puis il écrivit contre M. d'Alembert en faveur des prédicants de Genève; puis il écrivit contre les prédicants de Genève, et imprima qu'ils étaient tous des fripons, aussi bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de l'*Encyclopédie,* auxquels il avait de très grandes obligations. Comme il en avait davantage à M. Hume, son protecteur, qui le mena en Angleterre, et qui épuisa son crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui: « Premier soufflet, dit-il, sur la joue de mon protecteur; « second soufflet, troisième soufflet. » Apparemment, a-t-on dit, que le quatrième était pour le roi. (*Ibid.*)

CHANT TROISIÈME.

v. 31. L'infame vieille avait pour nom Vachine.

Son nom est Vacheur [1]; c'est de là que l'auteur a tiré le nom de la fée Vachine. (Édition de 1768.)

v. 45. Le roux Rousseau, renversé sur le sein;

Et à la fin du cinquième chant, v. 162:

Le roux Rousseau, de fureur hébété.

C'est la même cacophonie volontaire que nous avons remarquée dans les notes du chant XVI[e] de *la Pucelle,* à propos du *grand Grégoire.*

v. 62. Vers Saint-Maurice est déja remonté.

Saint-Maurice, dans le Valais, à quelques milles de la source du Rhône. C'est en cet endroit que la légende a prétendu que Dioclétien, en 287, avait fait martyriser une légion composée de six mille chrétiens à pied, et de sept cents chrétiens à cheval, qui arrivaient d'Égypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que Saint-Maurice est une vallée étroite entre deux montagnes escarpées, et qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287 il n'y avait aucune persécution, que Dioclétien alors comblait tous les chrétiens de faveurs, que les premiers officiers de son palais, Gorgonios et Dorotheos, étaient chrétiens, et que sa femme Prisca était chrétienne, etc. Le lecteur observera sur-tout que la fable du martyre de cette légion fut écrite par Grégoire de Tours, qui ne passe pas pour un Tacite, d'après un mauvais roman attri-

[1]* Son vrai nom est Marie-Thérèse Le Vasseur. Née à Orléans le 21 septembre 1721, elle mourut très peu digne de J. J. Rousseau au Plessis-Belleville le 15 juillet 1801. L. D. B.

bué à l'abbé Eucher, évêque de Lyon, mort en 454; et dans ce roman il est fait mention de Sigismond, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux et je dois apprendre au public qu'un nommé Nonnotte, ci-devant jésuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le style de son père, soutenu l'authenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu plusieurs femmes, que Dioclétien avait toujours été persécuteur, et que Constantin était, comme Moïse, le plus doux de tous les hommes. Cela se trouve dans un libelle de cet ex-jésuite, intitulé *les Erreurs de Voltaire*, libelle aussi rempli d'erreurs que de mauvais raisonnements. Cette note est un peu étrangère au texte, mais c'est le droit des commentateurs. — Cette note est de M. C***, avocat à Besançon. (1768.)

v. 125. Bonnet accourt, Bonnet le médecin.

Il est mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire; mais il n'en avait pas moins de pratiques. Il disait plus de bons mots qu'il ne guérissait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. Jori, mon médecin ordinaire, a contribué beaucoup à la pacification; il faut espérer que l'auteur en parlera dans sa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens, ils s'en sont peu mêlés, attendu qu'il n'y a pas eu une égratignure, excepté le soufflet donné par un prédicant dans l'assemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, et plusieurs citoyens avaient fait leur testament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités. (*Ibid.*)

v. 191. Je ne suis qu'homme, et j'ose déclarer
Que j'aime fort toute humaine faiblesse.

Voltaire avait déja dit dans *la Pucelle*, ch. VII, v. 361 :

> Car je suis homme, et je me fais honneur
> D'avoir ma part aux humaines faiblesses.

C'est toujours l'imitation de ce vers de Térence dans l'*Heautontimorumenos :*

> Homo sum, humani nil à me alienum puto.

v. 202. . . . . c'est milord Abington.

Milord Abington s'est distingué depuis dans le sénat britannique par son patriotisme, et une haine constante pour la corruption, la tyrannie, et les restes de superstition que l'Angleterre conserve encore. Il a fait un discours très raisonnable et très plaisant contre des lois ridicules sur l'observation du dimanche, imitées des lois juives sur le sabbat, qui s'observent à Londres avec rigueur, et pour lesquelles le conseil de la cité et même les chambres du parlement font semblant d'avoir beaucoup de zéle afin de faire leur cour à la populace, qui, en Angleterre comme ailleurs, s'amuse beaucoup des persécutions exercées au nom de Dieu. Milord Abington consultait un jour pour un mal d'yeux Tronchin, qui lui recommanda de ne pas trop lire. — Je ne lis jamais, dit milord : il y a quelques années que j'essayai de parcourir un livre qui s'appelait, je crois, la *Genèse ;* mais, après en avoir lu quelques pages, je le laissai là. Il paraissait à Genève tel qu'on le peint ici. (Édit. de Kehl.)

CHANT QUATRIÈME.

> v. 16. Comme il parlait, passa la Renommée ;
> Elle portait trois cornets à bouquin.

Observez, cher lecteur, combien le siécle se perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la Renommée dans *la Henriade*, on lui en a donné deux dans la divine *Pucelle*,

et aujourd'hui on lui en donne trois dans le poëme moral de la guerre génevoise. Pour moi, j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur, qui est sans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager. (Édition de 1772.)

v. 40. J'ai vu de Luc, plein d'esprit et d'audace.

De Luc, d'une des plus anciennes familles de la ville; c'était le Paoli de Genève; il est d'ailleurs physicien et naturaliste. Son père entend merveilleusement saint Paul, sans savoir le grec et le latin : on dit qu'il ressemble aux apôtres tels qu'ils étaient avant la descente du Saint-Esprit. (Édition de 1768.)

v. 43. Quatre syndics étendus sur la place.

Les bourgeois voulaient avoir le droit de destituer quatre syndics. (*Ibid.*)

v. 44. Verne est en casque, et Vernet en cuirasse.

Le ministre Verne, homme d'un esprit cultivé, et fort aimable. Il a beaucoup servi à la conciliation : ce fut lui qui releva la garde posée par les bourgeois dans l'antichambre du procureur-général Tronchin pour l'empêcher de sortir de la ville. La Renommée, qui est menteuse, dit ici le contraire de ce qu'il a fait. (*Ibid.*)

v. 90. Il nous envoie un brave chevalier.

Le chevalier de Beauteville, ambassadeur en Suisse, lieutenant-général des armées. Il contribua plus que personne à la prise de Berg-op-Zoom. (*Ibid.*)

v. 133. Ayons tous deux la vertu d'Érostrate.

Érostrate brûla, dit-on, le temple d'Éphèse pour se faire de la réputation. (*Ibid.*)

v. 162. Vers de Le Brun morts aussitôt que nés.

Nous ne savons pas qui est ce Le Brun. Il y a tant de plats poëtes connus deux jours à Paris et ignorés ensuite pour jamais*!

v. 163. Longs mandements dans le Puy confinés.

C'est apparemment un mandement de l'évêque du Puy en Velay, qui, adressant la parole aux chaudronniers de son diocèse, leur parla de La Motte et de Fontenelle. (Édition de 1768.)

v. 168. De Chiniac les écrits plagiaires.

Le Chiniac nous est aussi inconnu que Le Brun. Nous apprenons dans le moment que c'est un commentateur des discours de Fleuri, qui a été assez indigent pour voler tout ce qui se trouve sur ce sujet dans un livre très connu, et assez impudent pour insulter ceux qu'il a volés.

De telles gens il est assez;
Priez Dieu pour les trépassés. (*Ibid.*)

v. 182. . . . . Ils regardent de loin
L'heureux effet qui suit leur noble soin.

Ce fut le 5 février 1768 qu'on mit le feu à la salle des spectacles. (*Ibid.*)

v. 195. Que le dieu Mars, Aphrodise, Apollon.

Vénus est nommée en grec Aphrodite; notre auteur l'appelle Aphrodise : c'est apparemment par euphonie, comme disent les doctes. (*Ibid.*)

v. 198. Ce Rosimond plus généreux qu'habile.

M. Rosimond, entrepreneur des spectacles à Genève. Il

* Quelques éditions portent Brunet au lieu de Le Brun, soit dans le texte, soit dans la note qui se termine par ces mots : « Il (Brunet) a fait *les Noms* « *changés*, comédie qui eut quelque succès. »

a perdu plus de quarante mille francs à cet incendie. (*Ibid.*)

v. 208. Est-ce à Calvin que vous aurez recours?
Est-ce à l'évêque appelé titulaire?

Depuis la conversion des Génevois au protestantisme, l'évêque d'Anneci est l'évêque titulaire de Genève.

v. 219. Loin du public, heureux dans sa maison
Qui boit en paix et dort avec Suson!

On accusa de cet incendie le fanatisme religieux ou patriotique des bons Génevois, qui croyaient que, si la comédie s'établissait à Genève, ils seraient ruinés dans ce monde et damnés dans l'autre. C'est par une fiction poétique qu'on l'attribue ici à ceux qui avaient mis cette idée dans la tête de ces pauvres gens.

CHANT CINQUIÈME.

v. 1. Des prédicants les ames réjouies
Rendaient à Dieu des graces infinies.

Expression si familière à l'un d'entre eux, que, l'ayant répétée vingt fois dans un sermon, un de ses parents lui dit: « Je te rends des graces infinies d'avoir fini. » (*Ibid.*)

v. 11. Voilà pourquoi la discorde en tout temps
Pour son séjour a choisi les couvents.

C'est dans ces dévots asiles, en effet, que l'Arioste a placé la Discorde: *Roland furieux*, chants XIV et XXVII. (L. D. B.)

v 17. Mille horlogers, de qui les mains habiles
Savaient guider leurs aiguilles dociles.

Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne sont pas des artisans

ordinaires; ce sont, comme l'a dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, des physiciens de pratique. Les Graham et les Le Roi ont joui d'une grande considération; et M. Le Roi d'aujourd'hui est un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens sont aux simples géomètres ce qu'un grand poëte est à un grammairien. (Édit. de 1768.)

v. 49. Monsieur Labat la guette, et n'ouvre pas.

C'est un Français réfugié, qui, par une honnête industrie et par un travail estimable, s'est procuré une fortune de plus de deux millions. Presque toutes les familles opulentes de Genève sont dans le même cas. Les enfants de M. Hervart, contrôleur-général des finances sous le cardinal Mazarin, se retirèrent dans la Suisse et en Allemagne avec plus de six millions, à la révocation de l'édit de Nantes. La Hollande et l'Angleterre sont remplies de familles réfugiées qui, ayant transporté les manufactures, ont fait des fortunes très considérables, dont la France a été privée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaisir dans leur patrie, et y rapporteraient plus de cent millions, si l'on établissait en France la liberté de conscience, comme elle l'est dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans le vaste empire de la Russie, et dans la Pologne.

Cette note nous a été fournie par un descendant de M. Hervart. (*Ibid.*)

v. 63. C'en était fait; *les seigneurs magnifiques.*

Quand les citoyens sont convoqués, le premier syndic les appelle *souverains et magnifiques seigneurs.*

v. 69. Dans des filets prit l'empire romain.

Les filets de saint Pierre. Les curieux ne cessent d'admirer que des cordeliers et des dominicains aient régné sur les descendants des Scipions. (*Ibid.*)

v. 70. Et quelque temps menaça Saint-Marin.

Le cardinal Albéroni, n'ayant pu bouleverser l'Europe, voulut détruire la république de Saint-Marin, en 1739. C'est une petite ville perchée sur une montagne de l'Apennin, entre Urbin et Rimini. Elle conquit autrefois un moulin; mais, craignant le sort de la république romaine, elle rendit le moulin, et demeura tranquille et heureuse. Elle a mérité de garder sa liberté. C'est une grande leçon qu'elle a donnée à tous les états. (*Ibid.*)

v. 155-157. Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour et des plaisirs de paix,
Revint placer son lit à Plain-Palais.

Plain-Palais, promenade entre le Rhône et l'Arve aux portes de la ville, couverte de maisons de plaisance, de jardins, et d'excellents potagers d'un très grand rapport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du temps qu'il n'était question dans Genève que de la grace prévenante accordée à Jacob, et refusée à son frère le *pate-pelu;* qu'on ne parlait que des supralapsaires, des infralapsaires, des universalistes, de la perception de Dieu différente de sa vision, de plusieurs autres visions; de la manducation supérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de Vigilantius et de Jérôme, et autres controverses sublimes extrêmement nécessaires à la santé, et par le moyen desquelles on vit fort à l'aise, et on marie avantageusement ses filles.

N. B. On a souvent donné à Plain-Palais de très agréables rendez-vous avec toute la discrétion requise (*Ibid.*)

ÉPILOGUE.

Je donnerai le sixième chant* dès que l'auteur voudra bien m'en gratifier; car il gratifie, et ne vend pas, quoi qu'en dise l'ex-jésuite Patouillet dans un de ses mandements contre tous les parlements du royaume, sous le nom d'un archevêque[1]. J'espére qu'alors ma fortune sera faite, comme celle de *l'Homme aux quarante écus*.

*L'ouvrage de Voltaire n'arrivait à Paris que par fragments : on était d'autant plus avide de se les procurer. Il n'y avait encore que les quatre premiers chants de publiés lorsque Cazotte imagina d'en composer un *septième*, ce qui augmentait encore l'impatience d'avoir la suite des quatre premiers. Ce fut, dit-on, l'affaire d'une nuit ; et les conteurs d'anecdotes ajoutent que tout le monde fut la dupe de Cazotte, et prit ses vers pour ceux de Voltaire. Cela paraît d'autant plus difficile à croire que dans ce *septième* chant (qui fait partie des œuvres de Cazotte) on s'égaie sur le compte du philosophe de Ferney.

Voltaire donna depuis un cinquième chant : il n'a jamais fait de sixième.

[1] J. F. de Montillet, archevêque d'Auch, signa dans *son* palais archiépiscopal, le 23 janvier 1764, un libelle diffamatoire composé par Patouillet et consorts. Ce libelle fut condamné à être brûlé par le bourreau, et l'archevêque à dix mille écus d'amende. Il est dit dans ce libelle (page 35) : « Vos pères vous avaient appris à res- « pecter les jésuites ; cette vénérable compagnie vous avait pris « dans son sein dès votre enfance, pour former vos cœurs et vos

Si quelqu'un se formalise de ces plaisanteries très légères sur un sujet qui en méritait de plus fortes, si quelqu'un est assez sot pour se fâcher, l'auteur, qui est parfois goguenard, m'a promis de le fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous espérons publier.

« esprits par le lait de ses instructions. Elle cesse d'être : on leur ôte, « en les rendant au siècle, le patrimoine qu'ils y avaient laissé, etc. »

C'est-à-dire que Patouillet voulait bouleverser la famille des Patouillets, en demandant à partager, et en ne se contentant pas de sa pension.

Patouillet poursuit humblement dans *son* palais archiépiscopal (page 47) : « Quelle est la puissance qui a frappé ces coups inouïs ? « C'est une puissance étrangère... qui est allée bien au-delà des « limites de sa compétence. »

Ainsi, selon l'archevêque d'Auch, il faut excommunier tous les parlements du royaume, les rois de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le duc de Parme, etc., etc., etc. « Ces parlements, « ajoute-t-il (page 48), sont les vrais ennemis des deux puissances, « qui, mille fois abattus par leur concert, toujours animés de la « rage la plus noire, toujours attentifs à nous nuire, nous ont porté « enfin le plus perçant de tous les coups. »

Ainsi Patouillet fait dire à Montillet que les parlements sont des séditieux, qui ont nui à tous les évêques en les défesant des jésuites.

Notre imbécile Montillet
Devint ainsi le perroquet
De notre savant Patouillet :
Mais on rabattit son caquet.

Patouillet s'avise de parler de poésie dans son mandement. Il traite (page 13) de vagabond un officier du roi, qui n'était pas sorti de ses terres depuis quinze ans ; il est assez bien instruit pour appeler mercenaire un homme qui dans ce temps-là même avait prêté généreusement au neveu de J. F. Montillet une somme considérable,

A l'égard de Jean-Jacques, puisqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée, puisqu'il s'est fait chasser par-tout où il a paru, puisque c'est un absurde raisonneur, qui, ayant imprimé sous son nom quelques petites sottises contre Jésus-Christ, a imprimé aussi dans le même libelle que Jésus-Christ *est mort comme un Dieu;* puisqu'il est quelquefois calomniateur, déclaré tel, et affiché tel, par une déclaration publique des plénipotentiaires de France, de Zurich, et de Berne, le 25 juillet 1766, nous pensons qu'il a fallu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, et que l'auteur a très bien fait de montrer le vice et la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons à traiter ainsi les brouillons et les ingrats, et à écraser les serpents de la litté-

en bon voisin: et le J. F. Montillet d'Auch est assez malavisé pour signer cette impertinence. J'étais auprès de cet officier du roi quand, au bout de trois ans, la nièce de l'archevêque J. F. Montillet envoya son argent avec les intérêts au créancier, qui les jeta au nez du porteur.

Si j'avais été à la place de l'archevêque J. F. Montillet, j'aurais écrit au bienfaiteur de mon neveu : « Monsieur, je vous demande très humblement pardon d'avoir signé le libelle de Patouillet, etc. ; » ou bien : « Monsieur, je suis un imbécile qui ne sais pas ce que c'est qu'un mandement, et qui m'en suis rapporté à ce misérable Patouillet, etc.; » ou bien: « Monsieur, pardonnez à ma bêtise si, ne sachant ni lire ni écrire, j'ai prêté mon nom à ce polisson de Patouillet; » ou enfin quelque chose dans ce goût d'honnêteté et de décence. Mais en voilà assez sur Montillet et Patouillet. (*Édit. de 1768.*)

rature de la même main dont il a élevé des trophées à Henri IV, à Louis XIV, et à la vérité, dans tous ses ouvrages. Nous avons besoin d'un vengeur: il est juste que celui qui a vécu avec la petite-fille de Corneille extermine les descendants des Claveret, des Scudéri, et des d'Aubignac.

Les lois ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encore moins un charlatan déclamateur qui se contredit à chaque page, un romancier qui croit éclipser *Télémaque* en élevant un jeune seigneur pour en faire un menuisier, et qui croit surpasser madame de La Fayette en fesant donner des *baisers âcres* par une Suissesse à un précepteur suisse.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende honorable ceux qui, ayant devant les yeux les grands modèles du siècle de Louis XIV, défigurent la langue française par un style barbare, ou ampoulé, ou entortillé; ceux qui parlent poétiquement de physique; ceux qui, dans les choses les plus communes, prodiguent les expressions les plus violentes; ceux qui, ayant fait ronfler au théâtre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les journaux qu'ils sont supérieurs à l'inimitable Racine; ceux qui se croient des Tite-Live pour avoir copié des dates; ceux qui écrivent l'histoire avec le style familier de la conversation, ou qui font des phrases au lieu de nous

apprendre des faits; ceux qui, inconnus au barreau, publient les recueils de leurs plaidoyers inconnus au public; ceux qui soutiennent une cause respectable par d'absurbes arguments, et qui ont la bêtise de rapporter les objections les plus accablantes pour y faire les réponses les plus frivoles et les plus sottes; ceux qui trafiquent de la louange et de la satire, comme on vend des merceries dans un boutique, et qui jugent insolemment de tout ce qui est approuvé, sans avoir jamais pu rien produire de supportable; ceux qui.... On aurait plus tôt compté les dettes de l'Angleterre que le nombre de ces excréments du Parnasse.

Nous avons donc besoin qu'il s'élève enfin parmi nous un homme qui sache détruire cette vermine, qui encourage le bon goût et qui proscrive le mauvais, qui puisse donner le précepte et l'exemple. Mais où le trouver? qui sera assez éclairé et courageux?.... Ah! si M. l'abbé d'Olivet, notre cher compatriote, pouvait prendre cette peine! mais il est trop vieux, et l'ex-jésuite Nonnotte[1] infecte impunément notre Franche-Comté.

[1] Nous commençons pourtant à espérer que Nonnotte se décrassera. Un magistrat de notre ville le trouva ces jours passés dansant, en veste et en culotte déchirée, avec deux filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin. On a réprimandé les deux filles; elles ont répondu qu'elles l'avaient pris pour un singe. A l'égard de Patouillet, il n'y a rien à espérer de lui; le maraud a pris son pli. En qualité

de Franc-Comtois, je ne cherche pas les expressions délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot propre est quelquefois nécessaire, quoique la métaphore ait ses agréments.

On m'a parlé aussi d'un ex-jésuite nommé Prost, impliqué dans la sainte banqueroute de frère La Valette*, lequel Prost est retiré à Dôle sous le nom de Rotalier : il a déja fait son marché avec tous les épiciers de la province pour leur vendre ses *Remarques* sur le pontificat de Grégoire VII, de Jean XII, d'Alexandre VI ; sur l'ulcère malin dont Léon X fut attaqué dans le périnée ; sur la liberté d'indifférence, *l'Optimisme*, *Zaïre*, *Tancrède*, *Nanine*, *Mérope*, le *Siècle de Louis XIV*, et *la Princesse de Babylone*. Nous pourrons joindre ici frère Prost, dit Rotalier, à frère Nonnotte et à frère Patouillet, quand nous serons de loisir, et que nous aurons envie de rire. Ce n'est pas que nous négligions Cogé, et Larcher, et Guyon, et les grands hommes attachés à la secte des convulsionnaires, de qui les écrits donnent des convulsions. Nous sommes justes, nous n'avons acception de personne :

*Bos, asinus*ve fuat, nullo discrimine *habemus.*
VIRG., *Énéide*, X, 107.

* On ne sait pas de quelle banqueroute parle ici M. C..., avocat de Besançon, auteur de cet épilogue ; car le révérend père La Valette, ou frère La Valette (comme on voudra), a fait deux banqueroutes *ad majorem Dei gloriam*, l'une à la Guadeloupe ou Guadaloupe, l'autre à Londres. (*Édit.* de 1768.)

JEAN
QUI PLEURE ET QUI RIT.

1772.

Quelquefois le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon esprit abattu, tristement éclairé,
Contemple avec effroi la funeste peinture
        Des maux dont gémit la nature:
Aux erreurs, aux tourments, le genre humain livré;
Les crimes, les fléaux de cette race impure,
        Dont le diable s'est emparé.
Je dis au mont Etna : Pourquoi tant de ravages,
Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs?
Je redemande aux mers tous ces tristes rivages
Disparus autrefois sous leurs flots écumants;
            Et je redis aux tyrans:
            Vous avez troublé le monde
            Plus que les fureurs de l'onde
            Et les flammes des volcans.
            Enfin, lorsque j'envisage
            Dans ce malheureux séjour
            Quel est l'horrible partage
            De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi suprême est qu'on souffre et qu'on meure,
                    Je pleure.

Mais lorsque sur le soir, avec des libertins,
Et plus d'une femme agréable,
Je mange mes perdreaux et je bois les bons vins
Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table;
Quand, loin des fripons et des sots,
La gaieté, les chansons, les graces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un souper délectable;
Quand, sans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon et de sa maîtresse,
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur est lié,
Me fait oublier ma vieillesse,
Cent plaisirs renaissants réchauffent mes esprits:
Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui soufflent dans Paris, vainement agité,
Des inimitiés infernales,
Et versent leur poison sur la société;
L'infame calomnie avec perversité
Répand ses ténébreux scandales;
On me parle souvent du Nord ensanglanté,
D'un roi sage et clément chez lui persécuté,
Qui dans sa royale demeure
N'a pu trouver sa sûreté;
Que ses propres sujets poursuivent à toute heure:
Je pleure.

Mais si monsieur Terrai veut bien me rembourser;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts, s'embellissent;
Si mes vassaux se réjouissent,
Et sous l'orme viennent danser;
Si parfois pour me délasser
Je relis l'Arioste, ou même *la Pucelle*,
Toujours catin, toujours fidèle,
Ou quelque autre impudent dont j'aime les écrits,
Je ris.

Il le faut avouer, telle est la vie humaine:
Chacun a son lutin qui toujours le proméne
Des chagrins aux amusements.
De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends.
L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine;
Nous serons tous un jour des esprits glorieux:
Mais dans ce monde-ci l'ame est un peu machine;
La nature change à nos yeux;
Et le plus triste Héraclite
Redevient un Démocrite
Lorsque ses affaires vont mieux.

VARIANTES

DE JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

v. 49*. Mais si mon débiteur veut bien me rembourser.

v. 66*. Et le plus triste Héraclite,
Quand ses affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

NOTE.

Ces vers, adressés à l'abbé de Voisenon, furent imprimés dans le *Mercure* de juillet 1772, qui contient une réponse, en vers aussi, de ce spirituel ecclésiastique un peu mondain; elle finit par ces deux vers :

Vous ne mourrez jamais; moi je meurs à toute heure:
Vous êtes Jean qui rit, et je suis Jean qui pleure.

L. D. B.

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monument du génie, heureuses fictions,
        Environnez-moi des rayons
        De votre lumière immortelle :
Vous savez animer l'air, la terre, et les mers ;
        Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
        C'est Atys aimé de Cybèle ;
La précoce hyacinthe est le tendre mignon
Que sur ces prés fleuris caressait Apollon ;
Flore avec le Zéphyre a peint ces jeunes roses
        De l'éclat de leur vermillon ;
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
Ces montagnes, ces bois, qui bordent l'horizon,
        Sont couverts de métamorphoses :
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon ;
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
        C'est la fille de Pandion,
        C'est Philomèle gémissante.
Si le soleil se couche, il dort avec Téthys ;
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.

Ce pôle me présente Andromède et Persée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimas de la zone glacée.
Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux! séduisante magie!
Qu'Hésiode me plaît dans sa théologie
Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs, et planant sur les flots!
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de saint Antoine et le chien de saint Roch,
Vos reliques, vos scapulaires,
Et la guimpe d'Ursule, et la crasse du froc;
Mettez *la Fleur des saints* à côté d'un Homère:
Il ment, mais en grand homme; il ment, mais il sait plaire;
Sottement vous avez menti:
Par lui l'esprit humain s'éclaire;
Et si l'on vous croyait, il serait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Grèce;
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe,
Ils sont païens à l'Opéra.
L'almanach est païen, nous comptons nos journées
Par le seul nom des dieux que Rome avait connus;
C'est Mars et Jupiter, c'est Saturne et Vénus,
Qui président au temps, qui font nos destinées.
Ce mélange est impur, on a tort; mais enfin
Nous ressemblons assez à l'abbé Pellegrin,
« Le matin catholique, et le soir idolâtre,
« Déjeunant de l'autel, et soupant du théâtre. »

NOTE

DE L'APOLOGIE DE LA FABLE.

Les deux derniers vers de cette pièce ne sont pas de Voltaire; ils se trouvent dans l'épitaphe de l'abbé Pellegrin, imprimée sous le nom de des Sandrais-Sebire. On les croit cependant d'un poëte fort peu connu, nommé Remi. Dans les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, IX, 212, on dit qu'ils sont de Rousseau.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



